FRANCE
Football
5F

LE PLUS FORT TIRAGE ET LA PLUS FORTE VENTE DES HEBDOMADAIRES SPORTIFS

N° 1.678 ● 33e ANNEE ● 6 JUIN 1978 ● Espagne : 45 pes. ● Suisse : 3 FS. ● Algérie : 4,50 din. ● Maroc : 5 dir. ● Tunisie : 450 mil. ● Sénégal : 300 c.f.a. ● Côte-d'Ivoire : 335 c.f.a

DERNIER BANCO A RIVER PLATE

La défaite de l'équipe de France contre l'Italie (1-2), l'expulsion de Toroczik et Nyilasi lors d'Argentine - Hongrie (2-1) rendent l'issue du groupe I presque inéluctable. Les Tricolores, malmenés par les Azzurri (ici, Janvion blessé et dominé par Bettega), jouent mardi, dans la « bonbonnière » de River Plate, leur dernier banco. Auront-ils la main miraculeuse ?

(Reportage photographique Boutroux, Krieger, Lecoq, Pichon.)

"Monsieur Gol" défie les Bleus...

(J.-Ph. RETHACKER)

FRANCE-ARGENTINE

Mardi 6 juin

Antenne 2
Mercredi 7 juin
0 h 15 en direct

BUENOS AIRES. — Dans un football espagnol où les buteurs sont attendus avec des couteaux aux coins des surfaces de réparation, on n'est pas deux fois roi des canonniers sans détenir une sacrée dynamite dans ses pieds. Mario Kempes a déjà réussi cet exploit de justifier en deux saisons toute la confiance et tout le paquet de pesetas que Valence avait placés sur son pied gauche.

Lorsque les dirigeants espagnols offrirent 350 millions d'anciens francs pour ce jeune Argentin de vingt et un ans à la fin du printemps 1976, le club de Mario, Rosario Central, décida de lancer un référendum auprès de ses « socios » pour savoir si, oui ou non, on laisserait partir le gamin. La réponse fut « non », mais le club argentin avait besoin d'argent. Et ce fut « oui »... Avec le prix du transfert, une magnifique cité sportive fut mise en chantier pour tenter de consoler les supporters de Rosario. Mais c'est Valence qui avait fait la bonne affaire.

Tout de suite, Kempes fit la conquête du terrible public de Mestalla, qui est pourtant l'un des plus impitoyables d'Espagne et d'Europe. Avec Johnny Rep, le Hollandais, et Diarte, le Paraguayen, il s'entendit tout de suite comme larrons en foire et sema la panique dans les défenses adverses. Et quelques mois plus tard, en marquant ses deux derniers buts à Madrid contre l'Atletico, il remportait la couronne de buteur avec vingt-quatre buts. Le jeune gaucher argentin allait renouveler son exploit cette saison dans une équipe de Valence dirigée par Marcel Domingo.

9, 10 ET 11

Depuis sa plus tendre enfance, Mario a toujours été « M. Gol ». A Rosario Central, en trois saisons, il avait réussi 85 buts en 106 matches. Dans la sélection argentine, où il joua vingt-trois fois avant son départ pour l'Espagne, il en avait obtenu quatorze.

Mais comme il est aussi un technicien de premier ordre et un animateur, on a vite établi une comparaison, surtout en Espagne, avec le divin chauve que fut Alfredo Di Stefano. Disons tout de suite qu'il ne s'agit pas du tout du même style de footballeur. D'abord parce que Kempes est gaucher, ce qui lui confère déjà dans la maîtrise du ballon, dans les contrôles, dans les dribbles, dans les frappes, un sens de l'équilibre et du contrepied tout à fait différents de Di Stefano. Ensuite parce qu'il est moins omniprésent, moins travailleur, moins défensif que l'inépuisable Alfredo. Même si l'arrivée de Domingo à Valence et son rôle de capitaine en ont fait le véritable patron de l'équipe valenciane, l'obligeant à abattre sa part de besogne défensive et à se multiplier aux quatre coins du terrain.

Mais il reste avant tout un attaquant, ancien numéro 9 qui s'est décidé (toujours sous l'influence de Domingo) à décrocher en numéro 10 pour mieux partir de loin, footballeur au grand rayon d'action, sachant jouer court ou long à loisir ou éliminer un ou deux adversaires dans des dribbles étourdissants « à l'argentine », frappant comme un sourd du pied gauche dans le jeu en mouvement ou sur les coups francs, ou encore explosant et surgissant devant le but adverse, en l'air ou au ras du sol, pour devancer les défenseurs.

Pourtant, c'est un numéro 11 que le public argentin retrouve pour ce Mundial, puisque Menotti a décidé de placer Mario sur le flanc gauche de son attaque, en réalité comme un second avant-centre. Et c'est ce Kempes, faux ailier gauche à la manière de Bettega (dont il possède un peu le rôle tactique et les qualités aériennes), que la défense française devra surveiller de près à River Plate aujourd'hui, si elle ne veut pas connaître trop de désagréments.

Le retour de Kempes au pays pour l'événement n'a souffert aucune discussion. Pourtant, lorsque Menotti annonça en janvier son intention de faire appel à quelques-uns des pros partis à l'étranger, il y eut de l'orage dans l'air au sein de la sélection. Les joueurs rouspétèrent, deux d'entre eux (Gatti et Carrascosa) s'en allèrent en claquant la porte.

Mario Kempes, lui, n'était pas dans le coup. Qui donc aurait pu nier son talent et la nécessité de son retour, les buteurs ne courant pas les rues du côté de Buenos Aires ? Et puis il était parti peu de temps auparavant et ne comptait encore que des amis dans l'équipe nationale. Il n'eut donc qu'à paraître et à endosser de nouveau le maillot bleu ciel et blanc pour reprendre sa place comme s'il était parti la veille.

ASSURANCE TOUS RISQUES

Avant de le laisser filer en Argentine, les dirigeants de Valence, qui tiennent à lui comme à la prunelle de leurs yeux, ont pris une bonne assurance (on a parlé de 900 millions d'anciens francs) et, surtout, ils lui ont fait signer un nouveau contrat de cinq ans avec la coquette somme de 700 millions à la clé, petit viatique qui lui permettra de voir venir et de bichonner un peu plus tendrement encore son père Mario et sa maman Eglys qu'il adore.

Ceux-ci sont d'ailleurs venus d'installer à Valence avec leur plus jeune fils Félix, pour que leur grand garçon ne s'ennuie pas trop et ne se sente pas trop seul, lui qui est encore célibataire, à vingt-quatre ans il est vrai, c'est-à-dire à un âge où on a le temps de voir venir.

On entend d'ici l'accueil auquel il aurait droit en août prochain au stade Luis-Casanova, quand le célèbre Tournoi des Oranges ouvrira la saison, au cas où il ramènerait d'Argentine la double couronne de champion du monde et de roi des buteurs, dont il doit rêver en ce moment jour et nuit.

(Laszlo Lukacs)

...et l'indien prépare ses flèches

FRANCE-HONGRIE - Samedi 10 juin

TF 1, 18 h 45 en direct - A 2, 22 h 30 en différé

L'EQUIPE de Hongrie 1978 n'a pas la réputation de sa prestigieuse aînée de 1954, qui s'en allait, altière et dominatrice, écraser les Anglais sur leur sol (7-3, à Wembley) et échouer, d'un souffle, d'une infamie du sort, en finale de Coupe du monde contre l'Allemagne, à Berne. Le football est ainsi fait qu'il déclenche parfois les sanglots longs des violons, les violons des tziganes, bien sûr.

Leur longue histoire, faite de souffrances et de sang, a appris aux Hongrois les vertus de la patience. Leur équipe de football, décapitée par les départs de Puskas, Kocsis et Csibor, après les événements tragiques de 1956, a mis longtemps à retrouver la place prestigieuse qu'elle occupait en Europe et dans le monde. Puis, Florian Albert est venu, prince d'un jeu qui n'avait plus de rois, artiste solitaire au milieu des bûcherons. Le beau Florian, sacré Ballon d'Or de « France Football », en 1967, n'eut jamais, en Hongrie, la réputation qu'il méritait vraiment. Ses aînés faisaient la moue sur un rayonnement qu'il lui discutait. D'Espagne, où il s'était exilé, Puskas avait même parfois des mots cruels pour un cadet qui totalisa, tout de même, 75 sélections et en aurait connu 20 de plus sans un terrible accident à un genou, subi, en 1969, contre le Danemark.

UN PREMIER COMMUNIANT

Après Albert, la sélection connut son désert et dut attendre la montée des jeunes talents qu'on ne devinait pas encore. Mais, aujourd'hui, alors que commence, pour elle, la Coupe du monde en Argentine, personne ne songe à discuter le talent de garçons comme Toroczik et Nyilasi. Le premier, athlète blond, taillé en lutteur, réalise « des choses que même Puskas et Boszik n'ont jamais faites », mais on craint que son caractère fantasque et bohème ne l'empêche d'atteindre les sommets auxquels ses dons le destinent.

Nyilasi, c'est autre chose. Ce grand garçon, timide, aux allures de premier communiant, est l'enfant chéri de la nation hongroise. On l'a vu naître au football d'élite comme on voit éclore les fleurs au printemps dans la prairie. Il n'avait pas 18 ans que, déjà, les supporters de Ferencvaros lui demandaient de faire renaître un club sapé par les succès de Ujpest (sept titres acquis consécutivement de 1969 à 1975).

La carrière de Tibor Nyilasi, fils d'un entraîneur réputé de volley-ball, échappa donc aux préliminaires. D'emblée, on lui demanda de concrétiser au plus haut niveau les dons qu'il manifestait au Tournoi Juniors de Toulon. Il entra en équipe première, lui, le gamin, comme chargé d'une mission divine. Il aurait pu se brûler les ailes. Il en sortit vedette, et mieux, vedette aimée.

Ce que les Hongrois apprécient en Tibor, c'est sa gentillesse, sa réserve et sa modestie, qui constatent avec sa forte personnalité de joueur. Récemment, Nyilasi était l'invité d'une émission télévisée d'une heure. Pendant soixante minutes, il tint le pays sous son charme, disant avec des mots justes ce qu'était sa vie, ce qu'il en attendait encore, ce qu'il pensait de telle ou telle chose. Il ne se sentait pas différent des autres, disait-il, sauf au moment de jouer un match. Il était attaché à sa famille, à ses amis, à son pays. Il aimait bien voyager, mais quand il retrouvait les bords de son beau Danube Bleu, son âme se chargeait de bonheur. Le lendemain, on embrassait les mains de Nyilasi dans la rue.

Cette communion entre un joueur et un pays de football s'explique de plusieurs façons. Nyila, si, en apparence, n'est pas un joueur de football comme on les imagine en Hongrie. 192 centimètres, un torse long sur d'épaisses échasses, une lenteur supposée, une curieuse manière de se mouvoir. Mais, balle au pied, le héron se fait génie. Son dribble, mélange d'Osim et de Platini, l'emmène dans un tourbillon irrésistible. Son regard perçant et son instinct de joueur magyar font naître des actions lumineuses. Son sens du but et son opportunisme lui font marquer les buts les plus variés, des pieds et de la tête. Si ce joueur si grand, si handicapé, est aussi bon, pensent les Hongrois, c'est qu'il y prend peine, c'est qu'il le désire plus intensément que les autres, assurément.

Enfin, Nyilasi a failli être perdu pour le football avant même d'avoir conquis le monde. Cela se passait, en novembre 1976, et Ferencvaros rencontrait Dynamo Dresde, en Coupe d'Europe des clubs. Su une balle à mi-hauteur que Nyilasi allait brosser de la tête, le jeune Hongrois fut touché de plein fouet : commotion cérébrale, fissure crânienne et une carrière mise en points de suspension durant plusieurs mois.

Heureusement doté d'une solide nature, et grâce à des soins vigilants, Nyilasi surmonta cette blessure et fit sa rentrée en mars 1977, après avoir manqué les trois matches de la tournée sud-américaine de l'équipe nationale, laquelle se fit battre deux fois à Lima (2-3 contre le Pérou) et à Buenos Aires (0-4 contre l'Argentine), faisant match nul à Puebla (1-1 contre le Mexique).

Un peu plus tard, les médecins de Ferencvaros décidèrent que Nyilasi devait être opéré d'un ménisque. Tibor n'était pas convaincu. Il s'en alla trouver le président de la Fédération, le convainquit de l'accompagner à Bratislava, chez un spécialiste réputé, et revint avec un feu vert total. Non, il n'avait pas besoin d'être opéré.

Cette indépendance de caractère ne plaît pas à tout le monde. Mais Tibor la saupoudre de tellement de douceur qu'à la limite, on ne s'aperçoit pas de sa volonté propre. A 22 ans, il poursuit ses études à l'école supérieure de l'Industrie hôtelière, après avoir effectué son service militaire de deux ans. Il s'intéresse aux langues, au droit, à la littérature, à la musique. Et il vit chez ses parents pour « concilier la chaleur du foyer à son indépendance de célibataire ».

Sur le terrain, Nyilasi, porteur du numéro 8, se tient un peu en retrait du jeu. Mais il serait osé de dire qu'il est un demi à l'ancienne mode. Nyilasi respire le football d'attaque. Chacun de ses gestes, chacune de ses initiatives, porte le flambeau de la création. Nyilasi a la faculté d'éliminer deux ou trois adversaires dans le mouvement, en se jouant. On le croit empêtré dans ses échasses, et le voilà parti, d'une foulée ample et irrésistible. Il est tellement rapide dans le jeu, dans la passe, dans le tir, qu'on l'a surnommé Nyil », ce qui, en hongrois, veut dire : l'arc.

Mais l'un des plus jolis surnoms acquis par Nyilasi, le fut à l'automne 1975, contre le Luxembourg. Ce jour-là, Tibor marqua six buts, ce qui, même pour un Hongrois, et même contre le Luxembourg, n'est pas courant. Alors, en reprenant le titre d'une très célèbre opérette écrite par Lehar, on attribua au héros le surnom de « Comte de Luxembourg ». Il lui est resté.

AU PANTHEON DES FOOTBALLEURS MAGYARS

Si Florian Albert ne bénéficiait pas de l'unanimité des suffrages des glorieux anciens, Tibor Nyilasi a, d'ores et déjà, le droit d'entrer au « Panthéon des manieurs de balle magyars ». « Il tutoie le ballon comme le meilleurs d'entre nous. » « Il aurait mérité de jouer dans la grande équipe de Hongrie », disent avec émotion les « vieux », des années 1950.

Nyilasi rosit de plaisir. Mais il se garde bien de donner son opinion. Il sait qu'on l'attend au tournant de la Coupe du monde.

« C'est maintenant qu'on va voir ce que ce jeune homme a dans le ventre, disent certains Hongrois. Ses accidents ne vont-ils pas freiner son ascension ? Tibor a-t-il le caractère d'airain qu'on lui prête ? »

Dans ce groupe I, qui oppose l'Argentine, la France, l'Italie et la Hongrie, les Magyars n'auront pas la partie facile. Mais Nyilasi n'en est pas chagriné : « A ce niveau de la compétition, on ne peut pas espérer être emmené dans un fauteuil jusqu'à la finale. Je crois, d'ailleurs, que le fait d'affronter des adversaires de grande valeur est bénéfique pour la suite. On s'impose, ou on s'efface. »

Les Français, cette semaine, auront deux hommes à surveiller en priorité : Nyilasi, qu'on vient de vous présenter et Andras Toroczik, la terreur d'Ujpest, qui possède le football dans le sang et dont on dit en Hongrie :

« Il ne regarde jamais ses pieds, mais toujours où il va mettre le ballon. Le dernier de cette race était Boszik. »

Les Français ne doivent cependant pas désespérer. Les joueurs hongrois ne sont pas tous irrésistibles, au point que certains critiques, jugeant qu'ils étaient trop défensifs, ont surnommé Pusztaï et Magyar, les « ouvriers gris ». La chose est bien connue : les ouvriers gris empêchent parfois les artistes de bien peindre. Mais on n'en est sûr, qu'après.

Heureusement, pour nous, Hongrois, nous avons notre Indien, son arc et ses flèches. C'est pourquoi, nous aimons bien Tibor Nyilasi.

LA BATAILLE DU CIEL

Mar del Plata, les Bleus se souviendront toute leur vie de cette ville et de cet après-midi d'automne ensoleillé. Ça laisse de belles cartes postales, mais des mauvais souvenirs. Dans son album, Didier Six y mettra celle-ci où il livre bataille, haut dans le ciel, à Zoff et Scirca. L'Italie, encore victorieuse, reste bien la bête noire de la France.

Le Mundial
vu par
Jacques
THIBERT

Les Gaulois ont reçu le ciel sur la tête

LA France est déçue. La France « fait la gueule ». Avec tout ce qu'on lui avait raconté sur le génie des Bleus, sur leur longue série de dix matches sans défaite, sur leur aisance à battre les derniers champions du monde (victoires sur l'Allemagne et le Brésil) en matches amicaux au Parc, elle pensait avoir droit, cette France éternelle, à une Coupe du monde en tricolore. La grande presse, la petite et la moyenne, avaient embouché les trompettes de la renommée. Michel Hidalgo, le « patron » de l'équipe de France, entrerait au Panthéon des grands serviteurs de la Patrie. Les yoghourts, les godasses, les postes de télévision et les petites culottes aux effigies de Platini, Rocheteau et Trésor se vendraient comme des petits pains. Il ne fallait pour cela que paraître, jouer vaincre. Une formalité.

La défaite devant l'Italie, au terme d'une longue souffrance dans les fauteuils crispés, a fait péter la fureur. Un menuisier de Paris, dans le onzième arrondissement, a fait descendre trois étages à son poste, qui ne s'en est pas remis. Un retraité, en Anjou, a fusillé le chien de son voisin qui hurlait à la mort. Il faut comprendre ces réactions d'humeur. Le garçon coiffeur du salon voisin, entre deux cliquetis de ciseaux, nous avait bien dit que l'équipe de France n'avait aucune chance : « Naples, c'était pour vous faire plaisir. » L'épicier, qui s'appelle Franchino, Manfredonia ou quelque chose comme ça, nous regarde depuis sans mot dire, mais la photo de la Squadra Azzurra, derrière les boîtes de petits pois, parle pour deux. « Il faut toujours avoir un petit Italien chez soi », nous suggère-t-elle.

PENDANT quelques minutes l'autre soir, devant leurs écrans qui les projetaient sur la pelouse de Mar del Plata, les Français se sont vus champions du monde. Le compteur électronique, en surimpression sur l'image, indiquait 42e ou 43e seconde quand, au terme d'une course limpide et d'un centre rentrant diabolique de Six, la tête de Lacombe expédiait Zoff aux pâquerettes argentines. On se tapait sur les cuisses, on reprenait un verre de gros-plant ou de gros rouge et on se fichait ouvertement de la tête de la Squadra. « T'as vu, p'tit gars, comment on fait chez nous ! »

Vingt-huit minutes plus tard (but de Paolo Rossi, ah ! celui-là), le ton avait baissé. Mezzo voce, la France espérait encore. Mais le ver était dans le fruit. Et quand, à la 54e minute, Zaccarelli faisait passer Bertrand-Demanes pour une statue du Louvre, le général Cambronne sursautait dans sa tombe, secoué par des millions de cris de dépit.

« Et Platini, ce fainéant, il compte ses millions de lires, ou quoi ?... Et ce vicieux de Benetti, qu'est-ce qu'il attend pour se le payer, Michel ?... Et pourquoi il fait sortir Lacombe, Hidalgo ?... on l'a encore menacé d'enlèvement ?...

La France vit et « meurt » son match. Le rêve passe. Les croque-morts ne vont pas tarder.

LES plus objectifs d'entre nous — il en reste quelques-uns — reconnaissent à l'équipe d'Italie ses vertus et ses vices qui en font assurément l'une des forces sérieuses du Tournoi. La qualité athlétique, le sens de la discipline et de la rigueur, la solidarité défensive, les accélérations, la rouerie et l'intelligence tactique, tout cela est italien et crève les yeux. Pour vaincre une Squadra engagée sur la route de la Coupe du monde (deux victoires en 1934, 1938 ; une autre finale en 1970), il faut se lever de bon matin, posséder fraîcheur et enthousiasme, s'appuyer sur une équipe en pleine possession de ses moyens, et de surcroît, parfaitement équilibrée.

Or, l'équipe de France de Mar del Plata, à vocation offensive, nous a semblé souffrir cruellement de l'absence de meilleur Bathenay. Il n'est pas question ici d'entreprendre le procès de Michel Hidalgo et de discuter le choix qu'il a fait, en son âme et conscience. Mais à posteriori, et sur le vu télévisé de la rencontre, on s'aperçoit que le milieu de terrain tricolore manquait d'équilibre, provoquant le vacillement de la défense et les errements de la ligne de demis.

Ce qui nous trouble, dans l'écartement de Bathenay, ce sont les paroles de l'intéressé qui affirmait depuis deux mois qu'il serait prêt au jour J, qui se montrait satisfait de son match contre la Tunisie à Lille et qui confirmait son optimisme à quelques jours du match contre l'Italie : « Pas de problème pour moi » disait-il.

Or, des vingt-deux Français envoyés au Mundial, Bathenay est assurément le plus équilibré, le plus fort moralement, le plus expérimenté au niveau international (voir l'épopée des Verts). Se priver de Bathenay, c'était peut-être aller trop loin dans la remise en question permanente et totale. Il est des poutres dont il ne faut pas priver le toit d'une maison.

Bathenay n'a d'ailleurs souscrit, semble-t-il, que du bout des lèvres au choix d'Hidalgo : « Je ne vois pas comment, en cinq jours, je pourrais modifier sensiblement ma résistance. Je pensais être prêt. »

IL faudrait donc, pour que l'équipe de France se qualifie — avec ou sans Bathenay, mais dans notre esprit, plutôt avec — qu'elle batte l'Argentine mardi à Buenos Aires, et la Hongrie samedi à Mar del Plata. Ou à tout le moins, qu'elle arrache trois points sur quatre, en espérant l'aide de Dieu pour les autres résultats du groupe I.

Mais peut-on battre l'Argentine sur son sol, devant son public, avec le soutien inconditionnel ou inconscient des arbitres, quand on s'appelle équipe de France et que l'on est dorénavant habité par le doute ?

Nous n'avons pas aimé, en effet, l'arbitrage du Portugais M. Antonio Garrido lors du match Argentine-Hongrie (2-1). Nous croyions que les arbitres du Mundial avaient reçu, comme consigne principale, de réprimer le jeu dur et de donner plutôt des cartons jaunes à ceux qui commettaient des brutalités qu'à ceux qui remuaient les lèvres. Or Platini, bastonné par Tardelli, a été averti par M. Rainea. Or, Toroczik, allègrement savaté lui aussi, a été averti par M. Garrido pour un ballon jeté au sol, et expulsé ensuite pour une brutalité. Quant à Nyilasi, il est vrai qu'il a été expulsé pour deux interventions irrégulières, mais les artistes pourraient tout de même bénéficier d'une clémence similaire à celle qui s'applique aux casseurs de pattes.

Car, Nyilasi et Toroczik expulsés lors du même match, c'est de la provocation, c'est du parti-pris mal dissimulé, c'est une déception pour l'équipe de Hongrie. Et ce n'est pas à l'honneur d'un corps arbitral qui a rarement fait preuve d'un esprit aussi adjudantesque.

L'ARBITRAGE fut encore en question lors de Suède-Brésil (1-1) quand le Gallois M. Thomas siffla la fin de la rencontre, sur un corner, alors que Zico marquait un but formidable de la tête. Certes, comme nous le diront les spécialistes des lois du jeu, M. Thomas était parfaitement en droit de siffler à cette seconde-là, plutôt qu'à la seconde suivante. Mais l'esprit du jeu lui, ne pouvait-il attendre un peu ? A remarquer que la veille déjà, M. Rainea n'avait pas attendu l'exécution d'un coup franc accordé à l'équipe de France pour siffler la fin de la rencontre Italie-France.

Les arbitres pourtant, auraient tort de se plaindre du mauvais climat et de l'anti-jeu. Les vannes du jeu offensif ne sont pas ouvertes comme à la fonte des neiges, mais on faucherait plutôt moins en Coupe du monde 1978 qu'en Coupe d'Europe des clubs ou qu'en préliminaires (Yougoslavie-Espagne par exemple). Les joueurs, semble-t-il, s'attachent à construire et à jouer bien, Allemagne et Pologne étant les seules à s'être moqué ouvertement du monde.

LES équipes qui nous ont fait la meilleure impression lors de ce premier galop du premier tour sont indiscutablement l'Argentine (victorieuse de la Hongrie, 2-1), la Hongrie (malheureusement décapitée, offerte en holocauste à l'Italie), le Pérou (extraordinaire vainqueur de l'Ecosse) et la Hollande (les oranges mécaniques sont revenues).

Au niveau du dessous, mais avec des prestations chargées de promesses, on trouve l'Italie (quel dommage qu'elle ne joue l'attaque que sous la contrainte), l'Autriche (inattendu vainqueur de l'Espagne) et la Tunisie (brillante contre le Mexique).

Au rayon des déceptions : le Brésil, avec un Rivelino vieillissant et un Zico invisible ; l'Ecosse, qui se prenait pour Dieu le Père et en fut punie ; l'Allemagne, que l'on retrouvera pourtant vraisemblablement quand il le faudra, et la France, bien sûr.

Dimanche, de Buenos Aires, des bruits alarmistes parvenaient en France, sur le climat et l'ambiance de l'équipe de France. Michel Hidalgo aurait mis les pieds dans le plat à propos de l'argent, des contrats publicitaires et même de son autorité. Michel Hidalgo aurait envie de démissionner.

La Coupe du monde est un monstre qui dévore les faibles. Le football français a une jolie frimousse mais il n'a pas encore la carrure hollandaise. Il faut continuer à l'aimer. à le gaver de potion magique et à espérer. C'est bien connu, l'espoir fait vivre.

FRANCE Football
(Nouvelle série)
N° 1.678

Directeur de la publication : René LAURE
Directeur général : Jacques GODDET
Directeur de la Rédaction : Jacques FERRAN
Rédacteur en chef : Jacques THIBERT

REDACTION
Tony ARBONA, Didier BRAUN, Claude CHEVALLY, Jean CORNU, Gérard ERNAULT, Jacques ETIENNE Jean-Marie LORANT, Jean-Paul OUDOT, Victor PERONI, Jean-Philippe RETHACKER, Victor SINET, Philippe TOURNON, Robert VERGNE, Jean-Jacques VIERNE.

DIRECTION ARTISTIQUE
Jacques LEMAIRE
Gilbert CHALEIL (adjoint) et Hubert LESEURRE

Rédaction-Administration
10, Fg-Montmartre
75441 Paris Cedex 09
Tél. : 246-92-33
Service-Vente
25, avenue Michelet
93400 Saint-Ouen
Téléphone : 252-82-15
C.C.P. Paris 5320-95
Adresse télégraphique : FRANFOOT PARIS
Abonnement « F.F. »
B.P. 49
93401 Saint-Ouen Cedex

FRANCE
DOM - TOM (voie maritime) 3 mois : 50 F ; 6 mois : 95 F ; 12 mois : 185 F.
ETRANGER
(voies maritime et ferroviaire) 3 mois : 70 F ; 6 mois : 130 F ; 12 mois : 235 F.
VOIE AERIENNE
Renseignements sur demande.

• CHANGEMENT D'ADRESSE
Un franc et l'une des dernières bandes. Pour les changements d'adresse de vacances comportant deux opérations (départ retour), 2 F

• PUBLICITE
Régie Football :
Services Commerciaux
26 bis, rue François-Ier
75008 Paris
256-90-00
Siège social
et Services techniques
8-10, rue du Fg-Montmartre
75009 Paris
246-92-33
Chefs de Publicité :
Béatrice Blachard, Charles Train

Commission paritaire n° 20.078

OJD VERIFIE DIFFUSION · PUBLICITE 1976

Le numéro de « FRANCE FOOTBALL » daté du mardi 30 mai 1978 n° 1.677 a été tiré à 262.702 exemplaires

Impression : Imprimerie de Montsouris-Massy et I.C.M. Saint-Ouen

Travail exécuté par une équipe d'ouvriers syndiqués

Tous les textes et photographies sont placés sous le Copyright « France Football » et « Presse-Sports » Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

LE POINT

avec

Jacques FERRAN

Qui pourra battre l'Argentine ?

- Encore une ouverture manquée
- Une Allemagne anonyme
- La Tunisie confirme
- L'amère potion de Mar del Plata
- Partir la tête haute
- L'étrange M. Garrido
- Un peuple malade du Mundial
- Le Brésil paralysé
- La Hollande frappe d'entrée
- La divine surprise péruvienne

LE match d'ouverture méritait mieux. Le stade de River Plate et la ville de Buenos Aires, tendus vers leur Mundial si longtemps espéré, attentifs à ne pas perdre une miette du festin, méritaient mieux. La Coupe du monde, combattue sur tous les fronts sportif et extra-sportif, méritait mieux. Le football méritait mieux.

Nous devrions pourtant nous y accoutumer, puisque, depuis 1966 en Angleterre, toutes les inaugurations s'achèvent de la même manière, par un match nul sans but. Mais on s'habitue mal à être déçu. On s'habitue mal à rester sur sa faim.

C'était pourtant une bonne idée des Allemands en 1974 d'avoir invité les champions en titre à disputer le match d'ouverture à la place du pays organisateur. On pensait que le triomphateur de la compétition précédente aurait à cœur d'exécuter un prélude digne, par la puissance de ses accents et la beauté de sa mélodie, du final donné 4 ans plus tôt. Mais, de même qu'à Francfort, face à la Yougoslavie, le Brésil avait manifesté son impuissance à renouveler les exploits des vainqueurs de Mexico, de même, à Buenos Aires, devant une foule qui connaissait par cœur les prouesses de Beckenbauer, de Gerd Muller et d'Overath, l'Allemagne d'Helmut Schoen s'est montrée incapable de ressusciter ses héros absents. L'Argentine, pourtant, redoute et respecte le football allemand. Il y a un an à peine, la sélection de Bonhof et de Fischer était venue à Buenos Aires et avait surclassé celle de Passarella et de Houseman. Depuis, les Argentins vivaient avec l'idée que la formation la plus apte à leur arracher, dans leurs propres stades, le trophée d'or de la F.I.F.A., serait cette formation péruvienne qui savait marier la maîtrise du ballon à une puissance physique et à un équilibre du corps et de l'esprit que les Sud-Américains envient à la vieille Europe. L'Allemagne, ici, c'était l'épouvantail, malgré son récent échec devant le Brésil et une défaite devant la Suède.

On pensait l'ogre germanique assez astucieux pour se réveiller juste à l'heure, comme d'habitude, et montrer son appétit.

Ce qui, dans le comportement des Allemands devant la Pologne, a surtout choqué l'immense foule argentine, c'est leur maladresse et c'est la pauvreté de leur jeu collectif. Le sportif argentin, nourri de football depuis l'âge le plus tendre, est prêt à tout pardonner à une équipe, sauf la médiocrité. A défaut de marquer un but, à défaut d'attaquer à outrance, les Allemands auraient pu plaire par des attitudes, des combinaisons, des tirs. Ils auraient pu inventer du football même si cela avait été peu productif, même si cela n'avait pas dépassé le stade des intentions. En fait, l'équipe allemande produisit une impression de recherche laborieuse et anonyme et d'incapacité à jamais dominer son sujet. Comment le football le plus riche du monde en joueurs et en moyens financiers n'a-t-il pas été capable, en quatre années, de donner des successeurs de meilleure qualité aux trois hommes qui assuraient son rayonnement derrière, avec Beckenbauer, au milieu, avec Overath, devant, avec Gerd Muller, et comment se fait-il que des hommes comme Bonhof, Flohe, Abramezik et Fischer, dont la qualité est connue, ne parviennent pas à mieux la mettre en valeur ?

Cependant, comme il ne s'agit que d'un match, nous devons nous garder de déjà prétendre enterrer l'Allemagne. On l'a fait en 1954 au premier tour du Mondial suisse, et on l'a fait au Mexique après la difficile victoire des coéquipiers de Seeler sur le Maroc. Et chaque fois, on s'est aperçu qu'on était allé un peu trop vite. C'est Hélenio Herrera, rencontré à la sortie, qui me faisait remarquer que, toute décevante qu'elle ait été, la sélection de Schoen avait pratiquement acquis, avec ce match nul, sa place dans le second tour. Ce que peu d'autres formations pouvaient prétendre. Qui sait si, à ce moment, pendant que les autres équipes, beaucoup plus marquées par les efforts consentis pour se qualifier, vont se désunir, on ne va pas retrouver des Allemands en progrès physique et prêts à mordre ? Qui sait si cette Allemagne 78, qui a commencé le Mundial en demi-teinte, ne va pas le terminer à pleine voix ?

Son principal rival du groupe, lui, n'a pas déçu. Je ne pensais personnellement pas que l'équipe polonaise, très en retrait depuis quatre ans sur ses performances olympique et mondiale de 1972 et 1974, serait capable d'aborder la compétition de 1978 avec autant de fermeté et d'ambition.

C'est, de toutes les formations de cette phase finale, celle qui a le moins remanié son effectif du Mondial précédent. Huit des titulaires de l'équipe ayant obtenu la troisième place à Munich étaient présents à Buenos Aires. Un neuvième, Kasperczak, entra en cours de match. Quant au dixième, Wladimir Lubanski, doyen de cette formation, il n'avait dû qu'à un accident, d'être absent du tournoi de 1974. Il est rarissime qu'une équipe se survive ainsi à elle-même. C'est arrivé pour le Brésil de 1958 à 1962 et c'est, pour les hommes de Gmoch, un rappel encourageant.

Pourtant, malgré leur agressivité, leur brio offensif, leur solidité défensive, je ne vois guère les Polonais tenir en Argentine un rôle aussi brillant qu'en Allemagne.

Deyna, leur maître à jouer, ne dispose plus du même registre, faute de vivacité d'intervention. Quant aux attaquants de pointe, Lato, Lubanski et Szarmach, ils ne rappellent que par flambées ces diables intenables qui bousculèrent en 1974 toutes les idoles, empochant même, grâce à Lato, le trophée, alors officieux, de buteur numéro un. Leurs coups, aujourd'hui, sont plus calculés, moins imparables. La poudre de leur fusil semble mouillée. Mais puisqu'on retrouvera probablement aussi la Pologne au second tour, pourquoi lui interdire de jouer sont bout de rôle ? En attendant, on va suivre avec attention comment se comportent ces deux favoris européens du groupe I face au Mexique et à la Tunisie, dont l'ambition est modeste. La manière dont Allemands et Polonais s'y prendront pour repousser leurs assauts et pour essayer de s'arracher la première place, à la différence de but, sera significative

Les deux premières places de ce groupe paraissant acquises à la R.F.A. et à la Pologne, on eut tendance, le lendemain, à suivre d'un œil plutôt amusé le duel de l'étage au dessous, qui opposait la Tunisie au Mexique. On ne fut pas peu surpris de goûter un affrontement extrêmement spectaculaire, joué sous le signe de l'explosion offensive et du tempérament. On ne prétend certes pas, comme déjà les observateurs du Mundial l'affirmaient, que ces deux équipes donneront par leur verve créatrice, leur rythme effréné, leur appétit de s'extérioriser, du fil à retordre aux deux géants assoupis. Il est probable que Tunisiens et Mexicains attaqueront moins devant les Allemands et les Polonais, et que leur vulnérabilité défensive sera mise en évidence. Mais il n'est pas interdit de penser que les exercices de prestidigitation dont paraissent friands les trois avants de pointe mexicains, Hugo Sanchez, Victor Rangel et Raut Isiordis, bien appuyés sur l'activité inlassable de Cuellar et de la Torre, ne vont pas donner le tournis à ces statues imposantes, mais un peu figées que sont d'une part Nussmann et Kaltz, de l'autre Gorgon et Zmuda. Quant aux Tunisiens, ils nous ont prouvé que nous n'avions pas rêvé, l'autre jour, à Villeneuve d'Ascq, quand, pendant une heure, ils privèrent de balles l'équipe de France et la criblèrent de banderilles et de crainte. Ce qui nous a paru remarquable, dans cette équipe tunisienne, c'est moins la qualité individuelle, l'aisance technique de joueurs tels que Temine, Akid, Tarak, que les facultés étonnantes des hommes de Chetali de se porter ensemble en attaque ou en défense, c'est-à-dire de mettre à exécution les principes d'un jeu moderne dont on dit trop souvent qu'il ne peut être pratiqué que par des équipes d'une exceptionnelle résistance. Que les trois buts tunisiens aient été marqués par la plongée brutale d'hommes venus de loin, tels que les arrières latéraux Kaabi et Dhouib et le demi défensif Gommidh, illustre bien la générosité et l'esprit de cette équipe, qui offrait vendredi à l'Afrique sa première victoire dans une phase finale de Coupe du Monde. Et si, à défaut de résultats de premier rang, les équipes du tiers-monde venaient en Coupe du monde offrir du spectacle, la F.I.F.A. ne perdrait pas son temps à les convier à la table des nations unies du football.

Quelques heures avant le succès mirobolant et sympathique des Tunisiens, les Français avaient bu l'amère potion d'un échec sans doute définitif. Ils se souviendront toujours, comme d'une journée en enfer, de cette date du 2 juin 1978 marquée de leur impuissance. Et sans doute même l'accablement dont ils présentaient tous le visage après la rencontre était-il plus lourd d'avoir été précédé d'un grand frisson d'espérance. Quand Lacombe eut transformé en but, d'une tête limpide, la première action collective de la France et inscrit le premier « goal » du Mundial, un sentiment de paix délicieux dut envahir le cœur de nos footballeurs. Ce but était un peu comme la fille superbe qu'on désire éperdument dans l'ombre depuis des années, et qui se donne à vous la première fois que vous lui adressez la parole.

Hélas, nos Français auraient dû savoir, s'ils avaient eu plus de jugeotte et d'expérience, qu'en football comme en amour, on peut séduire en quelques instants, mais que pour conquérir il faut le temps et il faut les efforts. Ils auraient dû savoir également qu'on doit toujours se méfier d'une conquête trop facile, car elle est capable de vous tromper avec la même facilité. Mais tout se présentait si bien pour les nôtres, sur le terrain pourri de Mar del Plata, où les souliers à crampons arrachaient des morceaux entiers de gazon, qu'ils eurent envie de s'endormir un peu sur ce but comme s'ils avaient déjà fait l'essentiel et comme si l'on pouvait gagner une bataille mondiale sans la livrer corps et âme, pendant une heure et demie.

« Ce sentiment était fatal », dit Hidalgo. C'est sans doute celui qui dut envahir également les Hollandais, en 1974 à Munich, quand le penalty obtenu instantanément par Cruyff parut leur ouvrir les portes du triomphe. La première faille française s'est donc produite après ce but, lorsque les Italiens, étant obligés de se découvrir, il aurait fallu pouvoir les harceler et les plonger, à chaque récupération de balle, dans le désarroi.

Luque paraît bien isolé au milieu de trois Hongrois. En apparence. Il a derrière lui une redoutable machine, un pays... on se demande même, aujourd'hui, qui pourra battre l'Argentine. C'est tout dire.

Les Français ne le voulurent pas ou peut-être ne le purent-ils pas. Car finalement, ça n'est pas par absence de volonté mais par impuissance qu'il nous apparait, à l'analyse, que les hommes d'Hidalgo ont déçu à Mar del Plata. C'est pourquoi nous n'avons pas l'esprit de suivre ceux qui déjà, avant la fin du Mundial, font procès à Michel Hidalgo d'avoir choisi un tel ou un tel, d'avoir par exemple préféré Dalger à Rocheteau, Janvion à Battiston, Six à Gemmnich ou encore d'avoir laissé sur la touche le malheureux Bathenay. Le seul péché d'orgueil, peut-être, qu'ait commis le sélectionneur est d'avoir présenté, avec Platini et Guillou, une équipe faite pour attaquer et non pour se contenter d'un 0 à 0, comme l'avaient fait la veille Allemands et Polonais : il avait sans doute sous-estimé, comme tout le monde, une équipe italienne qui paraissait percluse de rhumatismes et déjà presque résignée.

L'Italie, rendons-lui cet hommage, sut à merveille éviter de se désunir après son faux-pas initial. Elle ne perdit jamais son équilibre d'équipe rodée à toutes les aventures, ni sa santé technique, ni sa santé morale.

Elle était venue jouer un match décisif, et elle remplissait son contrat devant ces milliers de descendants d'Italiens qui la regardaient. C'était une motivation que n'avaient pas les Français. Eux paraissaient vivre encore dans leur rêve, lorsqu'ils concédèrent le but d'égalisation, puis celui de la victoire italienne. Ils se réveillèrent seulement en fin de match, lorsqu'il était de toute évidence trop tard et lorsque les Italiens, ayant accompli leur mission, se replièrent et usèrent de toutes leurs armes favorites, légales ou non, pour faire front. Une égalisation française eût tenu du miracle, et pourtant des tirs de Dalger et de Bossis faillirent l'obtenir.

L'Italie a donc tout mis en œuvre, avec une persévérance et une habileté lucide dont on ne la croyait pas capable, pour remporter ce match crucial, mais j'ai envie de dire que les Français l'ont perdu encore plus que les Italiens ne l'on gagné ! Ils l'ont perdu de tout côté ; en défense où Janvion et Bossis, notamment, jouèrent à la limite de l'effondrement face à Bettega, Causic, Rossi et leurs compères ; au centre du terrain où, malgré les efforts de Michel et l'assurance technique de Guillou et Platini, le jeu français manqua de spontanéité et de plénitude ; en attaque enfin, où Lacombe, Six et surtout Dalger parurent vite noyés dans un combat trop grand pour eux.

En fait, aucun joueur français, aucun type d'organisation de jeu, n'on perdu spécialement ce match. C'est une équipe entière qui l'a perdu et pour des raisons qu'il faudra bien tâcher d'analyser. Déjà, les derniers observateurs du onze de France, qui l'avaient accueilli à Mar del Plata, nous avaient confié leur inquiétude. Nos joueurs, loin de donner l'impression d'athlètes affûtés physiquement et moralement pour un exploit légendaire, semblaient presque démobilisés et indifférents. Etait-ce l'énorme pression qui s'exerçait sur eux depuis tant de jours ? Etait-ce une adaptation difficile aux conditions de vie et à l'éloignement ? La France, en tout cas, c'est le moins qu'on puisse dire, n'a pas été transcendée par ce Mundial tant attendu. Elle a cédé à la fois à un adversaire sans doute mieux préparé qu'elle à ce genre d'aventure, et à ses propres imperfections. Tout ce qu'on lui demande, maintenant, c'est de ne pas s'effondrer et de quitter l'Argentine, si elle doit le faire à la fin de cette semaine, la tête haute.

Cela naturellement ne sera pas facile, car cela passe par deux combats dont on a pu mesurer d'un seul coup, vendredi soir, l'accablante difficulté. Argentins et Hongrois, de toute évidence, n'ont pas été diminués, eux, par l'importance du Mundial. Ils se sont livrés à River Plate à une des rencontres les plus pleines, les plus chargées de prouesses et de dynamite que le football ait sans doute jamais produites. Je laisse à Victor Sinet, qui a eu le privilège d'assister à ce choc aussi formidable qu'un récit de Victor Hugo dans « La Légende des Siècles », le soin de vous en parler plus en détails. La Coupe du monde est une comédie multiple qui a pour scènes six stades et pour récitants les envoyés spéciaux de France Football. Je ne suis ici que pour la synthèse.

L'impression d'ensemble laissée par cet Argentine - Hongrie, telle qu'elle a été ressentie par les spécialistes rassemblés ici, est celle d'une bataille sans doute aussi décisive à sa manière que le match Italie - France. Non seulement les Argentins ont arraché le match qu'il ne fallait pas perdre, mais ils ont, avec la complicité de l'arbitre portugais Garido, creusé dans la formation hongroise de Baroti des pertes sans doute irréparables. L'Argentine avait pourtant déjà gagné son match, sur une erreur défensive des Hongrois soumis à l'inimaginable pression de la foule, quand furent expulsés deux des pièces maîtresses du jeu hongrois, le terrible avant centre Toroczik et le demi aux pieds légers, Nyilasi. Cette double explusion, qui va priver la Hongrie de l'essentiel de son pouvoir offensif contre l'Italie, pose naturellement en termes crus le problème de l'arbitrage dans une épreuve telle que le Mundial. On ne pourra empêcher personne de croire, même si c'est injuste, que tout a été mis en œuvre, dans cette poule 1, pour qualifier l'Argentine et l'Italie. Telles que les choses on démarré, il y a fort à craindre que le sixième match du groupe, placé de surcroit après les autres, ne permette aux deux rivaux associés d'entrer sans coup férir dans le deuxième tour.

C'est dommage, car cette équipe de Hongrie 1978 a produit une impression très forte de puissance et de volonté, mises au service de l'éternelle maîtrise technique des Magyars. Les Hongrois ont vraiment traité d'égaux à égaux avec les Argentins dont, à mesure que le temps passe, tout nous prouve qu'ils risquent d'être sur leur sol aussi invincibles que les Anglais et les Allemands sur le leur. Et puis il y a ce peuple argentin, malade du Mundial, qui, dès la fin de cette première victoire, a entonné un chant de triomphe qu'on ne pourra sans doute plus arrêter avant le 25. Le « groupe maudit » de la Coupe 1978 vient à peine de commencer et déjà les jeux paraissent faits. Si les Français et les Hongrois nous démentaient, ils auraient réalisé le plus stupéfiant prodige de toute l'histoire de la compétition.

Les quatre matches du premier jour, appartenant aux groupes I et II, ayant tous donné lieu à des résultats attendus (à remarquer que les trois vainqueurs de ces matches, l'Italie, la Tunisie et l'Argentine avaient concédé le premier but avant de prendre l'avantage), on s'imaginait que les favoris des groupes III et IV s'imposeraient sans plus de manière. Ces favoris étaient le Brésil et l'Espagne (III), la Hollande et l'Ecosse (IV). Or, seuls les Hollandais parvinrent à marquer deux points aux dépens de l'Iran. Et si le Brésil, ayant sauvegardé son match nul contre la Suède, peut estimer que ses chances sont intactes, celles de l'Espagne et surtout celles de l'Ecosse apparaissent déjà comme singulièrement compromises.

C'est le Brésil que j'ai vu évoluer en ce samedi mouillé de Mar del Plata. Il faisait encore plus de vent et de froid que la veille, dans un stade incomplètement rempli et sur une pelouse beaucoup trop fragile et qui résista encore moins aux chaussures suédoises et brésiliennes qu'à celles des Italiens et des Français. Les terrains trop récents des stades argentins son décidément le point faible d'une organisation sportive qui semble en général répondre à l'attente des compétiteurs.

Le Brésil risque de garder de Mar del Plata où il doit jouer également ses deux autres rencontres, un souvenir aussi désagréable que les Français. Rien dans l'équipe qui rencontrait la Suède ne rappelait les splendeurs passées. Je dirai même que je n'ai retrouvé, dans le football hésitant et mièvre de Rivelino, Zico, Cerezo et Edinho, aucune des promesses faites en Europe, aussi bien devant la France qu'à Hambourg et à wembley. Où est passé le jeu sûr et dominateur des anciens maîtres du monde ? Qu'est devenue leur virtuosité qui tenait de la magie, et ce sens profond du jeu qui nous enchantait ? On dirait que les Brésiliens, au lieu d'inventer leur football comme dans le passé, récitent une leçon mal apprise, et que ce qu'ils ont perdu, ils ne l'ont remplacé par rien. Toninho, Reinaldo et Gil, héritant de situations idylliques en première mi-temps et d'une balle qui ne demandait qu'à se loger dans les filets d'Hellstroem, manquèrent ces occasions comme des débutants, alors que, dans le passé, leur réussite eût été fulgurante et euphorique. Ou bien le Brésil ne produit plus de joueurs de football, ou bien ceux qu'il produit sont frappés de stérilité dès qu'ils revêtent la casaque d'or de la C.B.D.

Les Suédois, en revanche, jouèrent très exactement le football qu'ils savent jouer depuis des générations. Un football dur et pur comme leur pays de lacs et de forêts. Se souvenait-on que ce Brésil-Suède avait été en 1958 une fameuse finale mondiale, et qu'elle avait donné lieu au Rasunda Stadion de Stockholm à une de ces démonstrations sud-américaines dont on sortait pâmé et le cœur en liesse ? Le temps n'avait pas changé la santé joyeuse de l'équipe suédoise, s'il l'avait rajeunie, mais il avait stérilisé et étouffé le génie brésilien.

Le Brésil, cependant, n'est pas encore éliminé et la Suède pas encore qualifiée. Car c'est dans ce groupe III que la bataille reste la plus ouverte. En abattant une équipe d'Espagne incapable, elle aussi, de retrouver son aura d'antan, l'Autriche a montré des ambitions qu'on croyait assoupies depuis la déconfiture de l'Austria devant Anderlecht, et l'échec du onze de Senekowitch devant la Hollande. Tout peut encore sortir des quatre matches qui restent à jouer, mais déjà, si l'on organisait un concours, le Brésil ne compterait plus les partisans qu'il avait en commençant.

La Hollande, en revanche, a frappé d'entrée, comme pour bien faire voir qu'elle n'était pas venue en Argentine pour se lamenter sur l'absence de Cruyff, Geels, Van der Kuylen, Dusbaba et Van Hanegem. Elle est venue pour tenir tête à tout le monde et pour réussir au moins aussi bien qu'en 1974. Elle a prouvé qu'elle en avait les moyens en abattant sur le score le plus net du tournoi (3-0) une équipe d'Iran qui ne s'est jamais abandonnée, et qui a même opposé à la supériorité d'en face une force physique et, parfois même, une violence qui auraient mérité un châtiment plus sévère. Du même coup, Rensenbrinck, grâce, il faut le dire, à deux pénalties, a pris sèchement la tête d'une course au soutien d'or Adidas - France-Football, dans laquelle l'ailier gauche d'Anderlecht semble déjà convoiter le somptueux record de Fontaine.

Mais qui aurait dit qu'il aurait pour premier rival ce Cubillas dont on connaissait le talent, mais qu'on croyait bien définitivement rangé des voitures ? Le Pérou semblait bien, d'après ses performances passées, condamné à la dernière place, non seulement de son groupe, mais du Mundial, tandis que l'Ecosse avait beauvoup de partisans pour sa ténacité et sa vitalité. Comment tous ces joueurs habitués à disputer le Championnat le plus difficile du monde, celui d'Angleterre, ont-ils pu craquer devant les Péruviens ? C'est si l'on y réfléchit, presque aussi gros que la déconfiture anglaise de 1950 devant les Etats-Unis !

Résumons-nous en disant que, si rien n'est joué dans cette Coupe du Monde fertile en coups de théâtre, les équipes les plus aptes à jouer un rôle de premier plan semblent être, après les premiers matches :

— La Hollande et l'Argentine, devant l'Italie, l'Allemagne et la Pologne ;
— à suivre : la Suède et l'Autriche ;
— outsiders : le Pérou et la Tunisie ;
— mais rien n'est tout à fait perdu pour le Brésil, ni même pour la Hongrie, la France, l'Espagne et l'Iran.

GROUPE I

Michel Hidalgo et ses Bleus dos au mur

(Christian Vella)

BUENOS AIRES. — Les Bleus ont regagné l'Hindu Club le cœur gros et l'âme triste. Peut-être avaient-ils le sentiment, comme nous tous, qu'ils étaient passés à côté de quelque chose de merveilleux. Un peu comme ces aveugles qui sont capables de passer chaque jour à côté de la fortune sans jamais s'en rendre compte.

La déception est d'autant plus vive que les Français nous ont fait espérer pendant une bonne vingtaine de minutes que l'exploit était à leur portée. Puis, leur jeu s'est désagrégé au fil du temps pour ne devenir qu'un pâle brouillon de ce qu'ils sont capables de faire. Jamais une équipe de France n'a autant brodouillé ces derniers temps sur l'échiquier international. Jusque-là, elle avait toujours su maîtriser ses démons pour ressusciter parfois de ses cendres, même lorsqu'on ne s'y attendait plus. Cette fois elle n'a pas pu, hélas, dominer son sujet.

Ce qu'il y a de plus terrible dans l'affaire c'est que sa défaite contre l'Italie réduit considérablement ses chances de passer l'obstacle du premier tour. On ne voit pas comment cette équipe, qui avait pourtant tous les atouts dans son jeu dès le début du match contre l'Italie, pourra réussir à vaincre maintenant et l'Argentine et la Hongrie pour espérer décrocher sa qualification pour la suite de la compétition.

Michel Hidalgo et ses joueurs sont à l'heure qu'il est dans la position du boxeur sonné qui compte éventuellement sur un coup d'audace et sur son punch pour renverser la situation en sa faveur. Mais dans une compétition de cette envergure il est ridicule de vouloir se nourrir de chimères. D'autant que la rencontre entre l'Argentine et la Hongrie a mis en valeur les vertus fondamentales de l'équipe argentine qui sera dès aujourd'hui placée sur la route des Français. Henri Michel, un des rares rescapés du naufrage de Mar del Plata, nous a dit d'ailleurs combien les Argentins avaient pu l'impressionner par leur vitesse et leur engagement dans un match au couteau.

Entre le match de Mar del Plata

Zoff, impuissant et battu. On joue depuis quarante-trois secondes, à Mar del Plata. Mais la joie des Tricolores, Dalger, Michel, Lacombe, de dos, auteur du but, fut de courte durée...

VENDREDI 2 JUIN A MAR DEL PLATA

ITALIE BAT FRANCE : 2-1 (1-1).

Temps frais et gris. Terrain souple. Vent favorable à l'Italie en première mi-temps. Arbitrage satisfaisant de M. Rainea (Roumanie). 43.000 spectateurs. Avertissements à Tardelli (Italie), Platini et Michel (France). Buts : Lacombe (1re) pour la France ; P. Rossi (29e) et Zaccarelli (54e) pour l'Italie.

ITALIE : Zoff* — Gentile****, Bellugi****, Scirea****, Cabrini**** — Tardelli****, Benetti****, Antognoni*** puis Zaccarelli**** (46e) — Causio****, P. Rossi****, Bettega****. — Total : 42.**
FRANCE : Bertrand-Demanes* — Janvion***, Trésor***, Rio***, Bossis**** — Michel****, Guillou****, Platini*** — Dalger***, Lacombe**** puis Berdoll*** (75e), Six*** puis Rouyer*** (76e). Total : 37.**

VENDREDI 2 JUIN A RIVER PLATE

ARGENTINE BAT HONGRIE : 2-1 (1-1).

Temps clair et frais. Terrain excellent. Arbitrage injuste et tendencieux de M. Garrido (portugal). 80.000 spectateurs. Avertissements à Luque, Passarella (Argentine), Toroczik et Nyilasi (Hongrie). Expulsions de Toroczik (87e) et Nyilasi (90e).
Buts : Luque (14e) et Bertoni (84e) pour l'Argentine ; Csapo (9e) pour la Hongrie.

ARGENTINE : Fillol** Olguin***, L. Galvan***, Passarella****, Tarantini**** — Ardiles****, Gallego****, Valencia*** puis Alonso**** (73e) — Houseman** puis Bertoni**** (68e), Luque****, Kempes****. — Total : 40.**
HONGRIE : Gujdar** Torok**** puis Martos**** (46e), Kocsis***, Kereki***, Toth*** Pinter****, Nyilasi***, Zambori**** — Csapo****, Torocsik*****, Nagy***. — Total : 40.**

CLASSEMENT

	Pts	J	G	N	P	p.	c.
1. Argentine	2	1	1	—	—	2	1
Italie	2	1	1	—	—	2	1
3. France	0	1	—	—	1	1	2
Hongrie	0	1	—		1	1	2

PROCHAINS MATCHES

Mardi 6 juin (Mar del Plata, 18 h 45) : Italie - Hongrie.
Mardi 6 juin (River Plate 24 h 15) : Argentine - France.
Samedi 10 juin (Mar del Plata, 18 h 45) : France - Hongrie.
Samedi 10 juin (River Plate 24 h 15) : Argentine - Italie.

LES BUTEURS DU GROUPE I

1 but : Lacombe (France), P. Rossi, Zaccarelli (Italie), Csapo (Hongrie), Luque, Bertoni (Argentine).

APRES FRANCE-ITALIE

"C'est la faute de la défense"

Raymond Kopa : « Il y a cinquante-huit ans que nous courons après une victoire contre l'Italie. La mauvaise série continue donc. Et au fond, c'est toujours la même chose avec ces matches France-Italie. Ceci dit, pour une fois, c'est la défense qui a failli.»

● **Henri Guérin** : « L'écurie de France a manqué de détermination et n'a pas su profiter de son avantage initial. Et puis surtout, elle a été trahie par sa défense et notamment par ses arrières latéraux, sur lesquels nous comptions pourtant beaucoup. Cette double défaillance est même presque incroyable, quand on connaît la valeur de Janvion et de Bossis. »

● **Roger Rocher** : « Ce qui est arrivé à l'équipe de France me rappelle singulièrement ce qui est arrivé à l'équipe de Hollande en finale de la Coupe du monde 1974. Ce but marqué d'entrée a desservi l'équipe de France plus qu'il ne l'a servi. Notre seule consolation, c'est que c'est un Français qui aura marqué le premier but de la Coupe du monde 1978. »

● **Enzo Bearzot** : « Si la défense française a eu quelques défaillances contre nous, je pense que Paolo Rossi y est pour quelque chose. Trésor, notamment nous posait un problème. Rossi avec sa vivacité, avec son sens du but, avec sa technique, a fait exactement ce qu'il fallait pour troubler la défense centrale des Français. »

Le chœur des joueurs italiens : « Nous avons eu l'impression que Platini avec peur de se livrer. Le marquage de Tardelli a donc été efficace. Et il est évident que sans son meneur de jeu, c'est une autre équipe de France. »

Ahmed Sabry (« Libération », journal marocain) : « Entre la défaillance des arrières latéraux, « l'absence » de Platini et le manque de réussite total de Dalger, il aurait été surprenant que la France parvienne à battre l'Italie. Des joueurs de la trempe de Bathenay et de Rocheteau auraient peut-être pu améliorer le rendement des Français... »

Juan Carlos Lorenzo (entraîneur de Boca Juniors) : « Les meilleurs ont gagné. L'Italie a fait la preuve de beaucoup plus de détermination et d'une plus grande intelligence de jeu. Les Français m'ont paru émoussés. »

contre l'Italie et celui de ce soir contre l'Argentine, Michel Hidalgo fait le point sur une situation qui paraît beaucoup plus compromise.

« *Notre désillusion,* dit-il, *est d'autant plus grande que ce match était porteur de gros espoirs. Maintenant il faut être réaliste et regarder les choses en face. Nos chances de qualification sont pratiquement nulles. Mais tout n'est peut-être pas terminé. Tant qu'il nuous restera une chance, nous la jouerons jusqu'au bout. Le résultat de Mar del Plata nous place dos au mur. Comme nous n'avons plus rien à perdre il faudra aborder l'affrontement avec les Argentins sans aucune appréhension. Mais je ne me fais pas trop d'illusions. Je sais que notre situation est difficile pour ne pas dire impossible. Il nous reste désormais 180 minutes pour faire mentir tous les pronostics et toutes les critiques.* »

— Il y a eu des défaillances coupables au sein de l'équipe française ?

— *Je préfère mettre cette défaite au crédit de l'équipe italienne plutôt qu'au débit de l'équipe de France.*

— Pourtant certains secteurs de l'équipe française ont sérieusement craqué ?

— *C'est vrai. Des compartiments de jeu sur lesquels on avait pu toujours compter jusque-là ont eu des faiblesses. Le secteur défensif notamment.*

— Avez-vous pu mettre à jour les carences de votre équipe ?

— *Dans la position où je me trouvais, c'est-à-dire, au ras du gazon et face à un terrain bombé je n'ai eu qu'une vision fragmentaire des choses. De plus, une énorme caméra me masquait la vue et des gens du service d'ordre ou autres n'ont pas arrêté de circuler devant nous. C'était trop et innacceptable dans une compétition comme celle-là. Je n'ai pratiquement jamais vu le ballon ; je n'ai vu que des hommes courir.*

— Néanmoins vous avez remplacé Lacombe et Six qui avaient donné satisfaction jusque-là ?

— *Je ne l'ai pas fait parce que j'étais déçu par leur comportament mais, parce qu'à ce moment-là, j'estimais que notre seule chance pour nous en sortir était de marquer un second but. Il fallait donc dynamiser le secteur offensif. Et je pensais qu'avec du sang frais il y aurait eu plus de tonus. Je regrette malgré tout qu'il nous ait fallu attendre les vingt dernières minutes pour jouer notre va-tout et pour retrouver toute notre détermination, voire même, notre agressivité.*

— Au niveau des individualiés pas de déception ?

— *Je n'accable personne. Je partage entièrement la déception des joueurs. Ce n'est pas l'heure des divisions. On a su accueillir les victoires en les partageant. Il va nous falloir faire de même avec la défaite. Chacun doit prendre une petite part des responsabilités.*

— Le fait d'avoir marqué très vite n'a-t-il pas joué contre l'équipe de France ?

— *Une équipe qui marque après trente secondes de jeu n'est jamais en position de faiblesse par rapport à son adversaire. Au contraire c'est un sacré avantage. Et je ne pense pas que ce but ait démobilisé les joueurs. Il a certainement servi les Italiens dans la mesure où il les a obligés de sortir de leur jeu habituel et d'attaquer comme des forcenés. Ce qu'ils ont fait, et très bien. L'équipe italienne, il faut le préciser, a réalisé un très bon match. C'est une équipe capable de se regrouper très vite et de défendre mais aussi d'attaquer avec seulement deux ou parfois un seul joueur. Elle nous a donné je crois une leçon de réalisme. Et nous en avons besoin.*

— Et l'Argentine ? Vous êtes allé là voir jouer contre la Hongrie ?

— *J'ai assisté, en effet, à un match vivant, prenant mais pas impressionnant par sa vitesse. Alors que les joueurs m'ont dit avoir été surpris par le rythme et l'engagement sur les images de la télévision. Au sujet de la valeur des Argentins, je n'ai pas été surpris. Je savais déjà que c'était d'excellents footballeurs et que leur équipe était très bien préparés. De plus, la ferveur populaire et l'influence du public sur le match sont tels que les joueurs argentins arrivent toujours à se transcender pour renverser des montagnes.*

— Compte tenu de ces données envisagez-vous de profonds changements dans l'équipe de France ?

— *Il y aura certainement plusieurs changements par rapport au match de Mar del Plata et l'injection de sang frais. Mais peut-on se fier à des impressions d'entrainement. Ainsi avant le match Gérard Janvion avait semblé plein de gaz et finalement contre l'Italourdes. Alors ?... Mais il y aura du changement.* »

SIX A L'HEURE H

BUENOS AIRES. — Bernard Lacombe nous disait après le match de Mar del Plata : « **C'était celui qu'il ne fallait pas perdre... Décidément, nous ne serons jamais à l'heure des grands rendez-vous.** » Lui, il l'avait été. Comme Henri Michel. Comme Didier Six. Les trois rescapés. Les seuls.

D'ailleurs, les trois hommes peuvent être associés dans les louanges que l'on est en devoir de décerner sur le but français. Michel, pour son rôle de relayeur et pour sa passe à Six entre deux défenseurs italiens et en plein champ de manœuvre. Didier Six pour une course de quarante mètres superbe de pureté et implacable de vélocité, et pour son centre fuyant pour la tête de Lacombe. Et Bernard Lacombe pour son coup de boule au moment propice, parachevant le tout par un but limpide.

Les trois hommes continuant sur leur lancée n'ont jamais paru démobilisés comme certains de leurs partenaires. A cet effet, on a pu s'étonner de la décision de Michel Hidalgo à propos du remplacement de Lacombe par Berdoll et de Six par Rouyer.

Didier Six a paru moins chargriné par sa sortie avant la fin que son camarade Lacombe :

« **Je n'ai pas à juger,** nous dit-il, **les décisions du directeur technique. Il me demande de sortir, je sors. Un point, c'est tout. Je n'ai même pas souffert intérieurement. Je sais seulement que je me sentais en excellente condition pour ce match-là. Je m'y étais préparé de longue date et j'avais bâti tout mon programme de préparation pour arriver pile à l'heure. » Nous pratiquons, bien sûr, un sport collectif, mais il est évident aussi que chaque joueur doit avoir à se préparer individuellement pour ne pas rater les grands rendez-vous. Un peu comme un boxeur ou un athlète.**

Pour ma part, j'avais établi mon tableau de marche pour arriver ici en pleine possession de mes moyens. Lorsque nous avons joué contre la Tunisie j'étais encore en pleine préparation et il n'était pas question que je donne la pleine mesure dans une rencontre sans importance. J'ai été abondamment critiqué sur ma performance de Lille. Mais je n'y ai pas prêté une grande attention. Je savais que c'était ici qu'il faudrait me juger. A cet égard, je crois que je peux être satisfait. Mais ce n'est pas tout à fait fini. Il faudra faire le bilan à l'issue des trois rencontres du premier tour. »

Six, comme tous les autres joueurs de l'équipe de France, est conscient que la tâche qui s'offre désormais à eux est d'une importance quasi insurmontable. Pourtant, le Nordiste fait encore preuve d'un enthousiasme qui mériterait de gagner quelques-uns de ses partenaires.

« **Nous avons perdu contre l'Italie un match que nous aurions dû gagner. Ou tout au moins essayer jusqu'au bout et jusqu'au bout de nos forces. Mais c'est le football. Certains ont craqué. Il ne m'appartient ni de les juger ni de les condamner.C'est ça le football. Un coup c'est moi qui suis mauvais, la fois suivante c'est un autre. Que pouvons-nous y faire... Désormais, nous savons à quoi nous en tenir. Il faut jouer le tout pour le tout. Nos chances sont compromises, d'accord. Mais il ne faut pas nous enterrer trop tôt. Après tout, pourquoi ne prendrions-nous pas quatre ou au moins trois points dans les deux autres matches ? La Hongrie est, je pense, à notre portée. Quant à l'Argentine, il ne faut pas s'en faire une montagne. C'est une équipe comme une autre...** »

L'optimiste de Didier Six fait plaisir à voir. Nous ne pouvons souhaiter qu'une chose, c'est qu'il ait raison. — **C. V.**

LA QUALITÉ ET LA QUANTITÉ

Treize tirs à treize. La quantité des tirs entre Français et Italiens fut égale à Mar del Plata. Et voilà peut-être ce qui a pu donner à quelques Tricolores sur le terrain l'impression qu'ils méritaient le match nul.

Mais il y a aussi la qualité. Et dans ce domaine, les Italiens furent sans conteste supérieurs. D'abord parce qu'ils surent beaucoup mieux se placer en bonne position que les Français : chose rare, voire rarissime, douze des treize essais italiens (dont quatre têtes) furent déclenchés à l'intérieur de la surface de réparation. Voilà qui illustre les difficultés de la défense tricolore tout au long d'une première mi-temps où elle frisa à plusieurs reprises la correctionnelle et où le but de Paolo Rossi, pour heureux qu'il ait pu être, constitua un moindre mal.

Les Français, eux, tirèrent cinq fois – dont quatre têtes également – depuis l'intérieur des seize mètres. Réduits aux tirs lointains, les Tricolores furent donc très imprécis puisque deux de leurs tirs seulement furent cadrés : la tête initiale de Lacombe qui fit 1-0, et un tir de Guillou à l'avant-dernière minute que Zoff put bloquer assez facilement.

Sans atteindre les sommets de l'adresse, les Italiens obtinrent un pourcentage presque inverse avec seulement trois tirs hors du cadre. Fort heureusement, ils se montrèrent plutôt mous sur certaines reprises à bout portant : Causio (4'), Benetti (33'), Bettega (42' et 43') en particulier.

	ITALIE			FRANCE		
	1re m. t	2e m. t.	Total	1re m. t	2e m. t.	Total
Tirs	9	4	13	7	6	13
Buts	1	1	2	1	—	1
Tirs hors de la surface	1	—	1	4	4	8
Tirs à l'intérieur de la surface	4	4	8	—	1	1
Têtes	4	—	4	3	1	4
Tirs contrés	—	1	1	1	—	1
Tirs hors du cadre	3	—	3	5	5	10
Tirs bloqués ou détournés par le gardien	4	2	6	—	1	1
Tirs sur le poteau	1	—	1	—	—	—
Corners	4	—	4	3	6	9

Pour cette étude technique des tirs du match Italie-France, nous avons fait un tableau par équipe et par mi-temps. Les nombres entourés d'un cercle indiquent le numéro du tireur ; les nombres annexes, la minute du tir ; les traits pleins terminés d'une flèche, les buts ; les traits terminés d'un point, les tirs arrêtés ou détournés par le gardien ; les traits courts, les tirs contres dans le champ ; dans chaque coin, les nombres indiquent la minute de chaque corner.

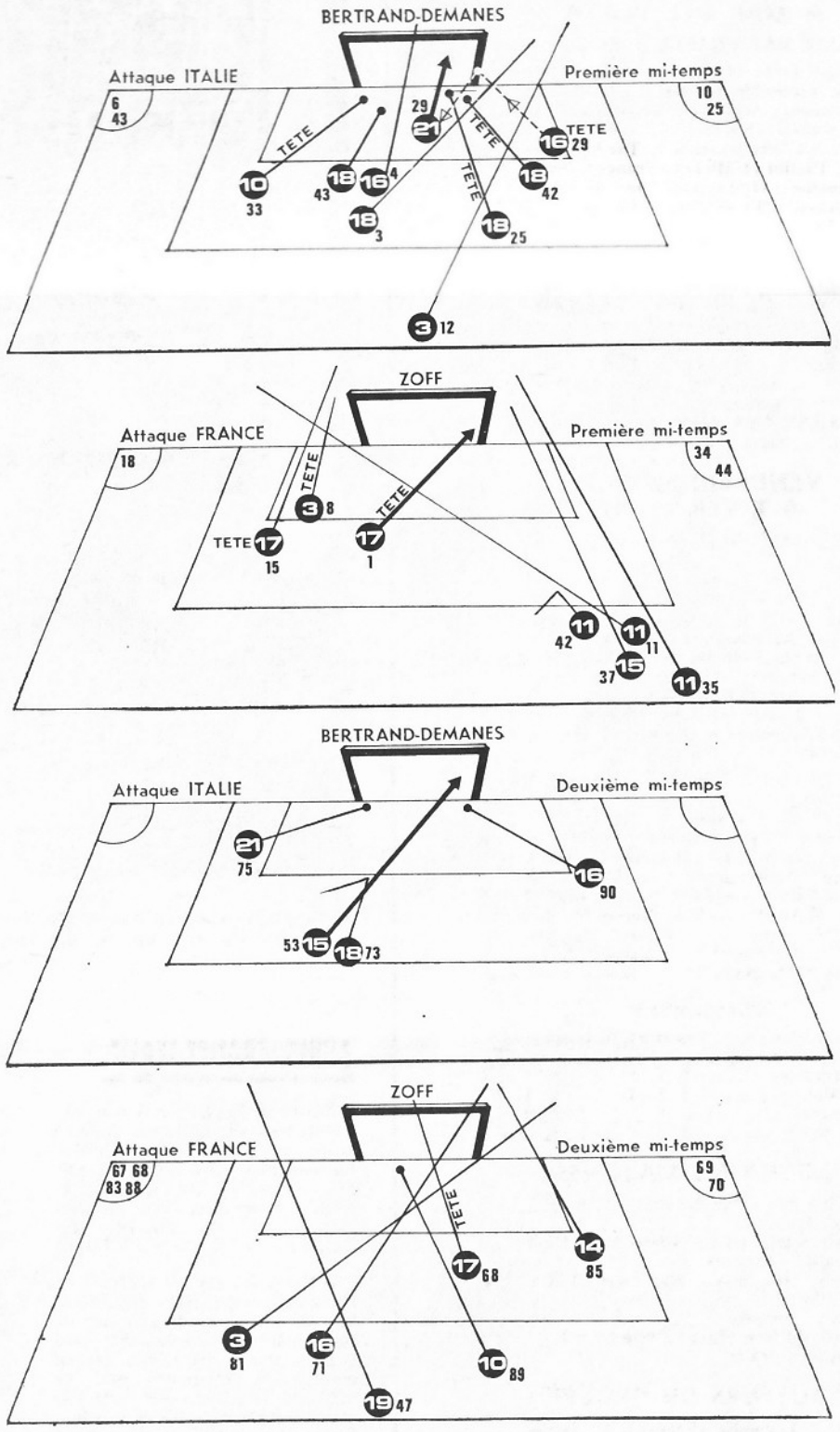
Les tireurs du match

ITALIE

3. CABRINI
10. BENETTI
15. ZACCARELLI
16. CAUSIO
18. BETTEGA
21. P. ROSSI

FRANCE

3. BOSSIS
10. GUILLOU
11. MICHEL
14. BERDOLL
15. PLATINI
16. DALGER
17. LACOMBE
19. SIX



Bathenay écarté • Le Mundial ce n'est pas un tournoi de sixte • Hidalgo fait grise mine

par Gérard Ernault

LUNDI 29 MAI. — *La grande semaine commence. Le soleil de l'automne argentin inonde les pelouses jaunâtres de l'Hindu Club. Les toubibs sont formels : pour l'endurance tout va bien, insister sur la vivacité. Entraînement rythmé puis mini-match qu'Hidalgo supervise. Deux cas sont à l'ordre du jour : Trésor et Bathenay. Marius, pour la première fois, force la mécanique. Il nous dit : « Ça tient. J'ai tiré de toutes mes forces. Si on veut de moi, je réponds présent. » Christian Lopez n'a pas l'œil dans sa poche. Il devine Superman Marius en regain. Il murmure : « Je sais maintenant que je ne jouerai pas vendredi. » Bathenay, d'un air tranquille, laisse entendre : « Vraiment, je ne me fais pas de souci. » Hidalgo, prudent comme un chat, se contente de : « Je veux m'accorder jusqu'au dernier moment la possibilité du choix. Les états de forme varient au jour le jour. »*

La conférence de presse du sélectionneur est expédiée en dix minutes. Puis, chacun le retient alors pour une déclaration « exclusive » si bien qu'Hidalgo entre dans la salle de conférence à 11 h. 45, n'en ressort guère avant 13 heures. Déjà il porte les stigmates d'une charge pesante. Le matin, le médecin de l'équipe, le docteur Vrillac, nous a confié : « L'état de santé général est excellent. Les joueurs sont à la fois détendus et concentrés. »

L'après-midi, match entre les vingt-deux Bleus. Hidalgo le considère comme un test. Il fait gris quand les deux équipes commencent. Une petite pluie tombera même par instants. Les Bleus (les joueurs se sont répartis comme il l'entendaient), grâce à deux buts de Lacombe et un de Claude Papi, l'emportent devant les Jaunes (un but de Trésor, un but de Rocheteau). Rocheteau et Lacombe ont été très bons. Trésor a confirmé son retour. Bathenay n'a pas convaincu. Dominique vient de manquer sa chance. On saura le lendemain qu'il est handicapé par une rhinopharyngite.

MARDI 30 MAI. — *Le vent du nord a lavé le ciel de l'Hindu Club de tout nuage. Il fait 3 degrés au-dessus de 0 quand commence l'entraînement. Léger. Hidalgo : « Il y en a qui ont vieilli de cinq ans. » Le sélectionneur fait allusion au match de la veille que les joueurs ont pris tellement au sérieux qu'il y aura quartier libre l'après-midi. Conférence de presse. Hidalgo ne cache pas sa satisfaction à propos de Trésor et sa déception à Bathenay. Il a des mots durs pour le Stéphanois : « Je lui reproche sa passivité. Après le match contre la Tunisie, à Lille, on pouvait penser qu'il retrouverait la cadence. Ce n'est pas le cas. » Pour résoudre le problème du milieu de terrain l'idée a été prêtée au sélectionneur de faire monter Janvion. Il repousse cette hypothèse : « Je n'ai pas emmené six joueurs de milieu de terrain pour rien. Le Mundial n'est pas un tournoi de sixte de quartier. » En conclusion, Trésor est absout, Bathenay paraît condamné. Il reste un problème, l'aile droite. La cote de Rocheteau remonte. Il se rapproche de Dalger qui manque de punch, les courbes des médecins le confirment. Les Italiens sont toujours là. Hidalgo est venu demander à Patrelle : « Quand est-ce qu'ils partent ? » « Demain », a répondu Patrelle. Il faudra donc remettre au lendemain la répétition des phases statiques (coups francs de Platini notamment). En fin d'après-midi, les Bleus, en bus, s'en vont à Buenos Aires. Ils arpentent un quartier piétonnier et commerçant. Reconnus par des jeunes Argentins, ils écoutent ceux-ci entonner les premières mesures de la Marseillaise. A 19 heures, réception à l'ambassade de France. Puis on va dîner dans un grand restaurant de la ville. Le retour à l'Hindu Club est mouvementé. Sur la route 202, à 20 kilomètres du but, en pleine nuit, le bus des Bleus crève. On mettra... une heure à réparer. On pousse un ouf en retrouvant les petites chambres de l'Hindu Club.*

MERCREDI 31 MAI. — *Hidalgo n'a pas dormi de la nuit. Très tôt le matin, il s'est rendu dans la chambre des médecins et de Jean-Paul Sereni, le soigneur. Il a demandé à voir les courbes des joueurs. Puis il a rendu visite à Jacky Braun et Henri Guérin. Sur le chemin du petit déjeuner il a rencontré Marius Trésor. « Marius, si je te demande de jouer que me réponds-tu ? « D'accord », dit l'autre. Hidalgo, dans la foulée, ouvre le porte de trois chambres : celles d'Henri Michel, Guillou et Bathenay. En présence de Platini, il apprend au Stéphanois qu'il ne jouera pas contre l'Italie. Bathenay réplique : « Si je ne suis pas apte à jouer les Italiens, je ne vois pas comment je le serai quatre jours plus tard contre les Argentins. » Quand il a terminé sa tournée, le sélectionneur a déjà une idée très précise de l'équipe qu'il compte aligner à Mar del Plata. Il est 11 heures quand il descend au rez-de-chaussée. Il trouve un régiment de journalistes renfrognés. Personne ne les a prévenus que l'entraînement du matin a été annulé. Ils se sont déplacés pour rien, les confrères, et cela leur déplaît. Hidalgo les invite à prendre place pour la conférence de presse. A une exception près, il donne son équipe. Trésor et Dalger en sont, pas Bathenay. L'exception, le choix à faire entre Jean Petit et Jean-Marc Guillou pour le troisième poste de milieu de terrain. Les deux hommes ne se quittent pas. Guillou apprend les échecs à Petit. La partie amorcée le matin, se poursuit sans cesse : « Ils jouent même pendant les repas », révèle Hidalgo. Les échecs, tout un programme... L'après-midi entraînement, le soir dîner, et télévision dans les chambres.*

JEUDI 1er JUIN. — *Entraînement à 10 heures. La dernière main à la préparation de France - Italie du lendemain. Hidalgo se présente devant la presse à 11 h 15. Il a avancé l'heure du rendez-vous car les Bleus décollent à 14 heures pour Mar del Plata. Toutes leurs activités, d'ailleurs, ont subi ce décalage, notamment les repas, depuis deux jours. Docteur Vrillac : « Nous jouerons à une heure inhabituelle à Mar del Plata (13 h 45), cela exigera de prendre le repas à 10 h 30 le matin. » Les journalistes sont peu nombreux à l'Hindu Club. Ils ont renoncé au voyage pour assister au match d'ouverture, prévu à 15 heures à River Plate. Les rares présents apprennent que Guillou a donc été choisi à la place de Petit « plein de vitalité mais moins technique et expérimenté que Guillou » Hidalgo a le visage défait. Marqué par une fatigue qui le laisse. A la fin des hymnes, Gérard Janvion se signe. On « poireaute » cinq minutes pour ne pas manquer la Mondiovision. Et Rainea, l'arbitre roumain, met le sifflet à la bouche. Les Bleus sont battus. Hidalgo leur tient un discours encourageant. Interviewé par une chaîne de télé, le premier buteur du Mundial a du mal à retenir ses larmes. Il s'est battu comme un lion. A 19 heures les Bleus sont devant leur petit écran à l'Hindu Club. Ils regardent Argentine-Hongrie. La résistance hongroise leur donne un espoir. Mais quand l'Argentine marque le deuxième but, les nez se baissent. Nuit difficile. Le Mundial tant attendu est peut-être déjà raté.*

SAMEDI 3 JUIN. — *Soleil, froid et vent. Mini-match pour les sélectionnés de la veille. Pour les autres, footing avec Bourrier, puis une séance de tirs. Ambiance vaguement morose. Dalger, touché au-dessous du genou, va et vient, en solitaire. Quand les muscles sont chauds, quand les corps sont à l'aise, on entend de nouveau les rires. Petite mine d'Hidalgo à la conférence de presse. Seule certitude : « Il y aura plusieurs changements contre l'Argentine. » Si le sélectionneur est ponctuel au rendez-vous de la presse, ce n'est pas le cas des joueurs. Battiston est là, Bracci a répondu à quelques questions, Platini à qui ses parents rendent visite rôde dans les couloirs, s'arrête sans sourire devant un micro. Les plus disponibles sont Lacombe, Six et Henri Michel, les trois meilleurs la veille, plus Bathenay qui a de nouveau une chance d'entrer mardi et Jean-Paul Bertrand Demanes, placide. Henri Michel : « Heureusement qu'il fait beau, ça fait avaler la pilule. » Sacrée pilule quand même. Les autres, restés dans leurs chambres, ne l'ont pas digérée.*

Bernard Lacombe, premier buteur du Mundial, est devenu l'idole des jeunes supporters argentins.

Bathenay n'est pas venu en Argentine pour jouer au golf. Pour l'instant, il ronge son frein.

Contre l'Italie, Henri Michel a réussi un match très plein, très riche, le meilleur, peut-être, de toute une carrière en sélection à demi ratée. Il fut le numéro 1 des Bleus, lui dont la présence a sans doute été due à la mise à l'écart de Dominique Bathenay. Curieusement, le Stéphanois a sans doute été le grand absent d'une rencontre dans laquelle il était susceptible de jeter son poids, sa hargne, son équilibre et d'offrir à Michel Platini le repère dont celui-ci ne se passe pas facilement. A la réflexion, Michel Hidalgo aurait pu réunir les deux hommes autour du Nancéien. S'y décidera-t-il contre l'Argentine ? Henri Michel et Dominique Bathenay disent comment ils ont vécu et ressenti France-Italie ; comment ils envisagent maintenant le sort de l'équipe de France à l'aube de France-Argentine.

Michel : "Tout peut arriver"

— Henri Michel, ce but d'entrée a-t-il été pour l'équipe de France un poison ou une aubaine ?

— En principe, c'est une aubaine, pas de doute. Mais à la lecture du résultat on peut se le demander. Il a déclenché quelque chose chez les Italiens. Il les a mis dos au mur, les a obligés à attaquer, les a en quelque sorte révélés à eux-mêmes. Ils n'avaient plus rien à perdre. Et nous, la peur inexplicable nous a pris.

— Sur le moment, quand Lacombe a marqué, avez-vous pensé à tout ça ? Qu'avez-vous pensé ?

— Je n'ai pas tellement réfléchi aux suites de ce but. Je me suis dit seulement qu'il fallait peut-être calmer un peu le jeu.

— Avez-vous en tête d'autres exemples d'une équipe marquant d'entrée et, finalement, payant tout le match cette réussite précoce ?

— Oui, assez souvent, il se passe des choses comme ça. Le plus récent exemple à Nice, en Coupe de France, nous avons eu vingt minutes de rêve, nous avons marqué très vite. Résultat : quatre buts contre nous. Un but marqué si vite peut provoquer un phénomène de déconcentration, comme il peut représenter un stimulant. Pour nous, ça n'a pas été un stimulant.

— Entre joueurs vous êtes-vous parlé à ce moment-là sur le terrain ? Vous-même, avez-vous pris une initiative ?

— Nous parlons peu. Nous sommes des pros et nous savons ce que nous avons à faire. Il fallait simplement continuer à faire circuler le ballon comme nous l'avons réussi pendant vingt minutes ; faire preuve de plus de mobilité. Mais c'est facile à dire une fois le coup de feu passé.

— Avez-vous senti à un moment dans le match que l'équipe de France avait laissé passer sa chance, que « les carottes étaient cuites » ?

— Sincèrement, j'y ai cru jusqu'à la fin, jusqu'à ce tir rasant de Bossis tout près du poteau de Zoff. Tout le temps je regardais la pendule du stade et je me disais qu'on pouvait encore y arriver. 2-1, ce n'est pas le bout du monde et on ne participe pas à une Coupe du monde tous les ans.

— Alors, qu'est-ce qui n'a pas marché, quelle a été la principale erreur commise ?

— Nous avons connu de gros problèmes à cause de notre manque d'agressivité. D'agressivité dans le bon sens. Nous étions un peu mous. Pas les Italiens, toujours à l'attaque du ballon.

— Vous n'avez pas raté ce match tactiquement mais plutt psychologiquement alors ?

— Oui, c'est plutôt ça.

— Comment était l'équipe avant le match ? Que s'est-il passé aux vestiaires ? Vous êtes-vous beaucoup parlé ?

— Nous étions très bien. Ni contractés, ni détendus. Avant d'entrer, j'ai échangé quelques mots avec Lacombe, avec Jean-Marc pour faire le point. Nous avons remis ça sur le terrain, quand l'arbitre nous a fait attendre avant le coup d'envoi.

— Une participation à une Coupe du monde y croyiez-vous encore. Ne pensiez-vous pas que votre temps était passé ? En deux mots, ce Mundial est-ce du superflu pour vous ?

— Même si j'ai parfois donné le sentiment de me trouver sur une voie de garage, j'ai toujours espéré au fond de moi jouer cette Coupe du monde. Je suis un battant, un gars qui s'accroche, qui aime son métier. On peut totu me reprocher mais pas ça. Du superflu, pas question. J'avais déjà échoué deux fois en poule de qualification à la Coupe du monde, en 70 et 74. Rien n'a plus de valeur pour moi que cette présence en Argentine. Rien ne représentait plus que ce match contre l'Italie.

— Certains joueurs se seraient plaints de l'environnement trop important de l'Hindu Club. Trop de journalistes, trop de sollicitations quand d'autres équipes réglementent strictement leurs contacts avec la presse. Cet environnement vous a-t-il perturbés ?

— Il y a du monde, c'es. vrai, mais tout se passe dans un temps assez réduit. Il n'y a pas gêne. Je crois même que ce contact avec l'extérieur anime notre vie. Finalement, s'il se tient dans des limites décentes, il est sain.

— Vous avez vu Argentine-Hongrie à la télé ? Qu'en pensez-vous ?

— J'ai vu une bonne Argentine mais aussi une bonne Hongrie. Ce fut un vrai match de Coupe du monde, très engagé, très rythmé.

— Le résultat de ce match et le résultat du match de l'équipe de France diminuent vos chances de qualification ?

— Au départ, je me disais : « Dans ce groupe, tout peut arriver, nous pouvons gagner trois matches et nous pouvons les perdre tous les trois. » Nos chances ont beaucoup diminué. Il nous reste deux matches pour nous rattraper.

— Se rattraper contre l'Argentine, cela ne paraît pas commode ?

— Surtout encouragée comme elle l'est. C'est presque du fanatisme. Les Argentins m'ont fait impression par leur engagement, leur vitesse et leur virilité. Mais la question est : sont-ils capables à quatre jours d'intervalle de jouer deux matches comme celui-là ?

— Qui avez-vous remarqué dans cette équipe argentine ?

— Kempes et Luque devant, Ardiles, Gallego et Valencia, un vrai feu-follet. cette équipe, il faut l'admettre, semble bien meilleure que celle que nous avions rencontrée l'an dernier.

Bathenay : "On peut battre l'Argentine"

— Dans quelles conditions avez-vous regardé France-Italie ?

— J'étais dans une tribune, au-dessus de la tribune de presse, car il n'y avait pas assez de places sur le banc. En civil, aux côtés de ma femme.

— Et ça a été difficile ?

— Surtout à la présentation des équipes. J'aurais préféré être en bas qu'en haut.

— Avez-vous bien regardé le visage de vos équipiers à ce moment ?

— Ils étaient un peu loin. Mais j'étais resté avec eux jusqu'au bout, je savais qu'ils étaient prêts.

— Que pensez-vous du but marqué par Lacombe et explique-t-il la suite du match, la défaite française ?

— Je pense qu'il valait mieux avoir marqué ce fut que de l'avoir encaissé. C'est tout ! Le plus dur restait à faire. D'abord, on a très bien joué en s'appliquant, en ne perdant pas le ballon. Les Italiens dominaient, mais n'arrivaient pas à s'en sortir. Cependant, je n'ai jamais cru que c'était dans la poche dès le premier quart d'heure.

— Mais quand les choses ont mal tourné, vous êtes-vous dit : « Tiens, si j'étais là, voilà ce que nous pourrions essayer de faire ? »

— Je n'ai eu aucune pensée de ce genre. Mais, c'est vrai, à ce moment-là, il fallait se reprendre, s'organiser. Nous étions mal placés sur le terrain. Le premier but est venu d'une erreur de placement.

— Si vous aviez été sur le terrain, vous auriez donc pu avoir une initiative dans ce sens ?

— Il est très facile d'avoir une claire vision des problèmes du haut d'une tribune. Dans le match, le nez dans le gazon, on n'évalue pas toujours aussi bien les situations. Je parle en cours de match, on peut parler, mais des fois ça ne change rien. Je ne prétends donc pas qu'avec moi le résultat eût été différent.

— Plus que jamais, vous vous sentiez donc capable de jouer ?

— J'étais apte à jouer ca match, c'est sûr. Je l'avais d'ailleurs dit à Michel Hidalgo.

— Alors, à rebours, vous avez des regrets ?

— Mes regrets ne se rapportent pas à ce qui s'est passé, à notre comportement, mais au fait tout simple de. n'avoir pas été sélectionné.

— On dit que vous n'êtes pas tellement l'homme des entrainements, mais l'homme des matches. Donc, qu'il ne fallait pas se fier à votre rendement dans la semaine précédant France-Italie ?

— J'estime que je m'entraîne toujours normalement. Mais, c'est juste, je n'aime pas marquer mes rendez-vous, c'est-à dire les grands matches. J'avais été blessé longtemps, je n'avais fait que quelques matches avec Saint-Etienne avant le stage du Touquet. Hidalgo a donc estimé que dans cette période un peu particulière il devait s'entourer de toutes les garanties C'est la raison pour laquelle il ne m'a pas désigné.

— Avez-vous parlé de tout cela avec Michel Platini ?

— Michel était là quand Hidalgo est venu dans notre chambre mercredi matin, m'annoncer que je ne jouerai pas. Il aurait bien aimé que je joue. Il l'aurait même préféré. Mais c'est à Hidalgo de voir les choses.

— Vous sentez-vous victime d'une injustice ?

— Non, pas à ce point. Je me place de mon côté, mais chacun se place du sien. Je ne suis pas un titulaire plus qu'aucun autre dans cette équipe.

— Vous en êtes pourtant, depuis deux ans, un des trois ou quatre éléments clés ?

— Mais je ne l'étais plus depuis ma blessure. Je ne possédais plus de statut privilégié comme avant. C'est normal.

— Avez-vous regardé Argentine-Hongrie à la télévision ? Que pensez-vous des Argentins ?

— Je n'ai pas regardé tout le match, mais j'ai pu me faire une idée. Les Argentins ont joué vite, et bien le plus souvent. Mais dans leurs actions terminales ils ont manqué pas mal de choses. D'autre part, ils ont l'air un peu fragiles en défense centrale. D'une façon générale, il est prévu qu'il nous domineront. On peut en profiter sur les contres.

— Quelles sont maintenant les chances de l'équipe de France ?

— Intactes. On peut battre les Argentins. Ils vont se livrer à fond, se découvrir. Et après il faudra battre la Hongrie.

— Comment allez-vous, nous voulons dire votre rhume, la remise en route générale ?

— Mon rhume va mieux. Pour le reste, ça suit son cours. Je m'entraîne. Mais il est toujours pénible de s'entraîner quand on ne joue pas.

— Vous pensez que vous ne jouerez pas contre l'Argentine ?

— Michel Hidalgo m'avait laissé entendre que je jouerai le deuxième match. Mais depuis il s'est passé quatre ou cinq jours.

— Si vous jouez ce sera une sorte de revanche ?

— Non. Je donnerai le meilleur de moi-même. Comme d'habitude.

GROUPE I

LES A-PROPOS TECHNIQUES DE J.-P. RETHACKER

APRÈS BETTEGA, KEMPES...

MAR DEL PLATA. — Quand on a vu, à quelques heures d'intervalle, les trois adversaires de la France dans ce Mundial, on ne peut qu'éprouver les pires inquiétudes pour une formation qui n'a déjà pas toute sa fraîcheur physique et qui risque de surcroît de rencontrer quelques problèmes sur le plan technique.

Evoquons d'abord le passé d'un France-Italie une fois de plus douloureux pour nos joueurs. Car une fois de plus, les footballeurs français ont dû subir la loi de leurs rivaux transalpins, à la fois sur le plan physique et athlétique (que ce soit Janvion devant Bettega, ou Platini face à Tardelli), dans le domaine technique avec cette vivacité de gestes plus grande que conserve le super-latin transalpin, en valeur tactique enfin avec ce « catenaccio » modèle 78 qui conserve, grâce à ces éléments de valeur complémentaires comme Tardelli et Benetti, et surtout des attaquants de talent comme Causion, Rossi et Bettega, une efficacité et une solidité impressionnantes.

L'équipe italienne a su utiliser toutes ses armes contre les Français. Elle les a exploitées au maximum parce qu'elle fut tout de suite placée dos au mur après avoir concédé un but de Lacombe dès la première minute de jeu. On vit alors ce dont étaient capables les Italiens quand ils doivent attaquer et jouer individuellement et collectivement au maximum de leurs possibilités.

Leur marquage individuel fut impitoyable, en particulier le travail de neutralisation de Platini par Tardelli, qui est l'antidote idéal du Calcio et de la Squadra, sans doute parce qu'il est aussi un technicien de classe.

Mais ce marquage strict n'empêcha nullement les demis et défenseurs transalpins de prêter main-forte à leurs avants. Ainsi le but victorieux fut-il obtenu sur une montée et un centre de l'arrière droit Gentile.

C'est au contraire la défense française, jusqu'à présent le point fort de l'équipe, qui a craqué. Et ce n'est pas là le moins inquiétant de l'histoire, quand on songe à ce qui attend les Tricolores cette semaine... Rio, Bossis et Janvion ont souffert le martyre à Mar del Plata devant des rivaux qui les dominèrent presque constamment dans tous les domaines. Janvion ne put tenir tête à Bettega dans le jeu aérien, Bossis fut pris de court au ras du sol par le virevoltant Causio, et Rio ne parvint pas à écraser le subtil et remuant Paolo Rossi sous le poids de sa masse athlétique. Plus grave encore, les arrières français n'eurent ou ne purent avoir leur rayonnement offensif habituel, ce qui amoindrit un peu plus encore le rendement général d'une équipe que son milieu de terrain trahissait déjà, malgré tous les efforts d'un Henri Michel en pleine forme.

Le drame, disions-nous, c'est que les Français vont peut-être se trouver confrontés aux mêmes problèmes devant les Argentins, surtout sur le plan défensif. Car il est probable que l'attaque de Menotti comportera, comme celle qui affronta les Hongrois, deux avants-centre et un ailier droit mobile et perçant. Le problème Bettega — celui d'un ailier gauche qui n'en est pas un mais qui ressemble plutôt à un avant-centre — se posera de nouveau aujourd'hui : car Mario Kempes n'a pas été placé à l'aile par Menotti pour faire diversion et pour pratiquer de simples manœuvres de débordement. Il a été mis là pour troubler la défense adverse, par ses fuites en arrière et ses glissements sur tout le front de l'attaque, par ses relais de balle avec Luque, par ses mises en position de tir, et aussi par son jeu de tête, qui s'il n'est pas aussi dominateur et meurtrier que celui de Bettega, n'en est pas moins dangereux.

Il est probable que Gallego, le demi « bouchon » et défensif de l'équipe argentine, se chargera d'avoir un œil toujours fixé sur Platini (un œil et aussi deux pieds). Mais il s'agira pour les Français de surveiller le petit Ardiles qui est le vrai moteur de la sélection Menotti. On ne suit pas Ardiles, qui semble posséder une mécanique dans le cœur et qui court pendant une heure et demie. Mais on doit chercher à le neutraliser quand il approche de la zone décisive de construction.

Le plus grand danger argentin réside aussi dans son libero Passarella, qui est certainement à l'heure actuelle le spécialiste le plus offensif et le plus audacieux du monde. Le gaillard ne se contente pas de monter en ligne sur les corners pour y placer ses coups de tête, mais il n'hésite pas à déboucher balle au pied hors de sa défense pour se transformer en un véritable attaquant, comme le faisait à sa plus belle époque Franz Beckenbauer lui-même. Cette arrivée impromptue et permanente d'un nouvel assaillant constituera pour les Tricolores un danger incontestable.

Les Français ont sans doute vu comment les Hongrois avaient bien failli surprendre les Argentins par leur football à la fois précis et syncopé, par leurs prises de risques constantes. Il faudrait que nos Français se montrent un peu plus toniques qu'à Mar del Plata, s'ils veulent faire aussi bien que les Magyars. Sont-ils hélas prêts pour l'instant à supporter cette terrible épreuve ?

Il restera ensuite à affronter ces Hongrois qui ont d'entrée justifié leur rôle de trouble-fête. Là encore, les dangers seront nombreux. Et là encore, ils viendront d'arrières latéraux extrêmement entreprenants, d'un milieu qui ne l'est pas moins et d'une attaque où le seul Torocsik, avant d'être expulsé bien sévèrement par un arbitre injuste, avait donné bien du tourment aux Argentins. Ce sont là aussi, techniquement parlant, des adversaires qui n'ont jamais convenu à nos joueurs parce qu'ils leur sont supérieurs dans la maîtrise du ballon, parce qu'ils sont rusés tactiquement parlant, et parce qu'ils sont en fin de compte siques.

Quand on vous disait que nos Tricolores n'étaient pas, hélas, au bout de leurs un peu latins dans leurs qualités phypeines...

CAUSIO : "IL BARONE"

(Claude Chevally)

MAR DEL PLATA. — Contre la France, il en a surpris plus d'un, Franco Causio. Sauf lui peut-être, qui n'a pas cessé de garder confiance, même quand il fut verlement repris de volée après ses parties décevantes contre la Yougoslavie, puis contre Desportivo Italiano, quelques jours avant le Mundial.

Enzo Bearzot non plus n'a jamais cru que Causio était vraiment sur le déclin, mais au fond, c'était certainement là les deux seules personnes ayant conscience de ce que Causio pouvait encore apporter à l'équipe d'Italie.

Pour Bossis, son adversaire direct, vendredi dernier, ce fut donc un supplice de contrôler celui que beaucoup d'Italiens considéraient il n'y a pas si longtemps comme le crack du pays. Pendant la première demi-heure, on eut même l'impression que Causio s'amusait réellement de sa supériorité, échappant quand il le voulait au défenseur nantais, dont les tacles ne faisaient qu'arracher les mottes de terre de la pelouse trop neuve. Un comble : en revenant vers son camp, Causio remettait en place les fameuses mottes arrachées par Bossis !

Au four et au moulin, débordant sur la droite, se déportant sur la gauche, revenant en arrière pour aider son milieu de terrain, Causio fut effectivement pendant les 45 premières minutes « le baron » du terrain, comme il est « le baron » dans la vie.

Ce surnom, il le tient de sa passion pour les beaux vêtements, ou bien de son origine sudiste, ou bien encore de cette espèce de noblesse dans l'allure qui en fait un garçon élégant avant tout.

On a dit de lui qu'il avait quelque chose de brésilien dans sa façon de jouer, dans son art d'enchaîner à toute vitesse des dribles qui ne paraissent simples qu'au ralenti. Contre la France, Causio a donc été le « Brésilien » de service, aussi. Ce qui fit dire à Max Bossis, après coup : « C'est vrai que j'ai eu la sensation d'avoir été dominé comme cela n'arrive pas souvent, et je n'ai jamais vraiment su comment arrêter Causio. »

Bref, Franco s'est rebellé à sa manière, avec ses arguments, confirmant une fois de plus qu'il avait l'art de répondre à ceux qui le provoquent. On raconte que M. Franci lui glissa à l'oreille, à l'issue du catastrophique Italie-Yougoslavie : « Tu as réussi à faire encore plus mal qu'un pronostiqueur du « Totacalcio » n'ayant trouvé aucun résultat. C'est rare, tu sais. »

Causio fit la moue, rengaina sa colère et commença surement à préparer sa réponse dès cet instant. Avec un rendez-vous bien précis en tête : le Mundial. Lui qui a commencé à croire au voyage en Argentine le jour où l'Italie a battu l'Angleterre à Rome a en effet besoin des grands événements pour se surpasser.

Ainsi, c'est Franco qui marqua un but capital à Wembley, offrant aux Italiens la dernière partie du billet pour l'Argentine. C'est encore lui qui fit endurer les premières secousses à la France, vendredi après-midi, et il est maintenant probable que Toth, le Hongrois, contre lequel il jouera aujourd'hui, sera sa deuxième victime du Mundial.

Argentine : la folie des grandeurs

(Victor Sinet)

BUENOS AIRES. — Ce fut sans doute la nuit la plus longue de Buenes Aires. Une nuit où des dizaines de milliers de jeunes gens ont pour ainsi dire veillé dans la rue, banderoles au vent et avertisseurs bloqués. Quelque chose de plus fort que la soirée de Piccadilly Circus 1966 et celle de Markplatz 74 réunies ! Un drôle de spectacle, on vous le garantit...

Il est vrai que depuis jeudi, le spectacle a été permanent. Indépendamment du cérémonial grandiose que l'on sait, il y a eu la révélation, dans toute la splendeur que l'on pouvait imaginer, de ce peuple en fête qui vit dans l'attente du couronnement de ses héros, de cette foule compacte qui vibre, chante, crie, tressaute, s'amuse et frémit selon que l'équipe avec laquelle elle fait corps se comporte bien ou moins bien... Ce que l'on avait vu le jeudi, à l'occasion de cette fabuleuse parade inaugurale sur le terrain, n'était rien à côté de ce que devaient nous montrer ingénument ces milliers de supporters qui recouvrent les gradins d'immenses banderoles aux couleurs argentines, si immenses que pas mal d'entre eux ne peuvent entrevoir, nous a-t-on assuré, que quelques bribes du match auquel ils sont censés assister.

Et puis, il y a les acteurs eux-mêmes qui, pénétrés de la force que représentent ces 80.000 partisans frénétiques, ne perdent pas une occasion de s'en rapprocher, de communier avec la foule. Quand Bertoni inscrivit le but de la victoire sur la Hongrie, ce fut comme si un vent de folie soufflait sur la grande enceinte en délire. Chacun des joueurs au maillot rayé de bleu et de blanc se précipita bras levés vers le public et l'on put se demander si Norberto Alonso, ivre d'allégresse, n'allait pas enjamber les barrières pour se jeter dans les bras de ses propres « fans » !

La morale de tout cela ? Elle n'a, vous le devinez sans peine, rien de sorcier : Nous sommes ici dans le plus singulier des contextes singuliers et comme l'Argentine, qui a préparé son affaire en conséquence, possède nécessairement une « Seleccion » à la dimension de son environnement si particulier et si « kolossal », comme a pu le dire notre ami Blickensdorfer, il faudra être rudement costaud pour lui faire mordre la poussière dans son antre.

Sans vouloir le moins du monde jouer les mauvais prophètes, nous promettons bien du plaisir à l'équipe de France qui, ce soir, entrera à son tour dans la fosse aux lions. De deux choses l'une : ou bien les tricolores, perdus pour perdus, se battront avec toute la détermination souhaitable et alors cela pourrait faire des étincelles, ou bien, ils se présenteront complètement « démobilisés » et dans ce cas, le pire serait à craindre. Un « pire » qui verserait une tache indélébile sur tout ce qui avait été fait de concret avant ce Mundial qui a déjà bien mal commencé à Mar del Plata...

DE JOSE C. PAZ...

Il ne faut surtout pas s'y tromper : cette équipe d'Argentine, qui se prépare au « sacre » avec une extraordinaire confiance en soi, ce qui démontre à tout le moins combien elle est motivée et conditionnée, possède sur le terrain aussi des arguments qui ne manquent pas de poids.

On avait déjà pu se faire une idée précise des progrès du football argentin en général lors du match joué la semaine dernière au « Monumental » entre un River Plate privé de ses internationaux et Belgrano, équipe de Deuxième Division.

Ceux qui s'imaginaient encore, à ce moment-là, que l'Argentine vivait toujours à l'heure du tango et des ronds-de-jambe purent mesurer à quel point ils étaient mal informés. Ce qu'ils découvrirent là ressemblait davantage, en effet, à un « rock » endiablé où la mobilité ne cédait en rien à la virtuosité ! Et il ne s'agissait que de simples comparses.

Quelques jours plus tard, nous avions eu la chance, unique dans le camp des journalistes français, de nous trouver embarqués dans une curieuse aventure qui nous parachuta à José C. Paz, un monde à part où l'on peut voir patrouiller des camions bourrés de soldats et de fusils-mitrailleurs et où la police elle-même s'emploie à canaliser les voitures d'un chemin en friche à une route défoncée pour mieux contrôler le trafic dans le secteur.

Après avoir franchi le dernier barrage, où il faut non seulement décliner son identité mais vider son sac sous la garde vigilante de cerbères qui ne sont pas là pour rigoler, nous nous étions donc retrouvés, sur un sol ressemblant assez à un champ de patates, au milieu de ces idoles qui sont les dépositaires de la plus grande espérance collective qu'ait jamais engendrée le football. Et c'est précisément là que nous avions pu juger ce qui sépare les footballeurs argentins des autres... Eux les « Dieux vivants » se contentaient en effet de conditions de travail que les plus dépourvus de nos joueurs de Deuxième Division auraient condamnées sans appel !

C'est comme ça aussi que se forgent les plus grandes volontés et personne n'a eu vent que Mario Kempes, gavé d'honneurs et de « pesetas » en Espagne, se fut plaint de cet état de choses ! On l'a même vu, le superbe « goleador », se sublimer littéralement sur un vulgaire lopin de terre aménagé en tennis-ballon à l'aide de cordelettes !

... A RIVER PLATE

Vendredi soir, donc, à l'heure où l'on connaissait déjà le verdict de France-Italie, nous avons eu la confirmation, dans une ambiance fantastique, que la télévision n'a sans doute pas réussi à cadrer tout à fait, d'une formation argentine qui sait ce qu'elle veut et où elle va.

On n'ira évidemment pas jusqu'à prétendre que ce fut formidable, loin de là, mais l'impression de puissance qui se dégagea de cette équipe de gaillards transcendés à fond n'en fut pas moins marquante, voire inquiétante. On savait certes, par exemple, que les Argentins étaient de fins limiers dans l'art de recourir sans trop se faire remarquer aux pièges rituels de la provocation : semelles discrètes sur les jambes d'appui de l'adversaire, dos ronds, coudes en équerre, etc. Mais là où il y eut lieu de s'alarmer, ce fut bien au spectacle d'un Torocsik qui passa le plus clair de son temps à quatre pattes, Luis Galvan, Gallego et au besoin Pasarella s'employant à descendre sans vergogne le plus percutant attaquant hongrois sous l'œil complaisant d'un arbitre qui allait pousser l'outrecuidance — on vous en parle par ailleurs — jusqu'à cautionner si l'on peut dire ces innombrables gestes d'agression par l'expulsion de la victime !

Ceci mis à part — que nous nous devions de mentionner en premier lieu de manière que l'on sache à quoi s'en tenir dorénavant — il est clair que cette équipe minutieusement rodée et mise au point par Luis Cesar Menotti a dans sa manche des atouts

physiques et techniques qui vont sûrement peser de plus en plus lourd sur la compétition.

Les Hongrois ont peut-être révélé, lorsqu'ils ont joué franchement le jeu, les limites d'une défense qui n'a pas un stoppeur ni un arrière latéral à la mesure de ses ambitions. Mais il reste que lorsque les Argentins passent le grand braquet, il devient de plus en plus malaisé de leur barrer le chemin. Kempes et Luque, qui ne manquent ni d'habileté, ni de puissance, ni de vivacité et encore moins de force de frappe, en ont clairement fait la démonstration face à la Hongrie. Houseman, en revanche, paraît par comparaison à la traîne. Mais il relevait de blessure et de toute façon, Menotti tient une bonne solution de rechange avec l'incisif Bertoni, tout comme avec le si adroit Norberto Alonso, dont Marseille n'a pas voulu et qui en un quart d'heure (il était rentré à la place de Valencial) a non seulement provoqué les cia) a non seulement provoqué les important but de la victoire.

Et puis, l'Argentine, c'est l'abattage du petit Oswaldo Ardites, sorte de « fourmi » qui bouge sans cesse, c'est encore l'audace de Tarentini, la sûreté de Passarella, l'obstination de Gallego quand il ne cherche pas à détruire l'adversaire...

Il n'y a donc plus à en douter désormais : oui, Menotti, qui a bien monté son coup, a raison de dire que parmi les deux ou trois candidats sérieux à la couronne, il y a l'Argentine. Et l'on se demande même, après ce que l'on a vu vendredi, si elle n'est pas « la » plus sérieuse...

Nyilasi fit admirer sa technique tout au long de la partie, comme sur cette action où il déborde Valencia. Hélas pour lui, la rencontre durera une minute de trop.

SIX MINUTES FATALES A LA HONGRIE

(Victor Sinet)

BUENOS AIRES. — Indépendamment de l'ambiance volcanique et de l'arbitrage si discutable de M. Garrido, ce premier super-choc entre Argentins et Hongrois tint entier dans son dénouement tardif et paradoxal.

— Tardif, car alors qu'elle paraissait largement en mesure de prendre un point précieux en même temps qu'une option sur la qualification, la Hongrie a tout perdu dans les six dernières minutes, encaissant un but qu'elle aurait pu éviter sans une fâcheuse mésentente Gujdar-Kocsis et s'énervant sur ces entrefaites à un point tel que ses deux principaux meneurs de jeu furent expulsés par un arbitre qui n'attendait que cela : Torocsik d'abord (87e) dans les déplorables conditions que nous relatons dans un autre article, Nyilasi ensuite... alors qu'il s'était rendu coupable d'une charge sur Tarantini... à dix secondes de la fin !

— Paradoxal, puisque la victoire argentine, que les quatre-vingt mille spectateurs de River Plate n'escomptaient plus, fut l'œuvre des deux hommes dont Menotti n'avait pas voulu dans un premier temps, Alonso et Bertoni (entrés sur le terrain dans les vingt dernières minutes). Paradoxal aussi parce que ce but capital se situa à un moment où l'équipe argentine, après s'être longtemps dépensée en pure perte, semblait résignée au match nul.

C'est surtout en première mi-temps que l'opposition entre ces deux sélections aux styles si dissemblables fut particulièrement intéressante, la Hongrie répondant aux raids massifs et puissants de l'Argentine par des contres profonds et percutants qui décontenançaient souvent Passarella et ses camarades. Ce furent d'ailleurs les Magyars, prenant appui sur Zambori, Nyilasi et Pinter, qui frappèrent les premiers (9e) par l'entremise de Czapo reprenant victc rieusement une balle qui avait échappé au contrôle de Fillol sur une volée de Zamboni. Et il s'en fallut de peu, deux minutes plus tard, que le remuant et intenable Torocsik n'inscrivit un second but après un fulgurant relais avec Nagy !

Ensuite, bien sûr, les Argentins, exhortés par les encouragements d'une foule de plus en plus électrisée, s'employèrent à refaire le terrain perdu et sous la poussée des Ardiles, Valencia, Kempes et Luque, l'égalisation ne se fit pas attendre. Elle fut préparée par un maître-boulet sur coup franc du pénétrant Kempes que Luque put convertir en but après un renvoi de Gujdar (14e).

Dès lors, si la pression argentine s'avéra très forte par instants, les Hongrois, par leurs remontées rapides, se montrèrent aussi menaçants et le spectacle resta captivant jusqu'à la pause, avec de bonnes occasions manquées d'un souffle de part et d'autre (Luque et Valencia pour l'Argentine, Torok et deux fois Torocsik pour la Hongrie).

On peut toutefois regretter qu'en seconde mi-temps, les hommes de Baroti se soient davantage regroupés en défense, de manière à préserver le résultat acquis. Ceci conduisit tout naturellement les coéquipiers de Passarella à exercer une domination de plus en plus nette, sans danger réel cependant pour Gujdar, alors qu'à la 70e minute, une contre-attaque menée par Martos et relayée par Nagy fut à deux doigts de réussir.

On connait la suite...

LE MARTYR TOROCSIK : ÇA COMMENCE BIEN !

BUENOS AIRES. — Nous ne pouvons pas savoir au juste, à douze mille kilomètres de distance, quelle impression a pu laisser dans l'esprit des téléspectateurs européens l'arbitrage du Portugais José Antonio da Silva-Garrido, au cours du match où il avait pour charge de veiller à tempérer les premières ardeurs qui allaient forcément résulter du choc initial qu'attendait fébrilement une nation entière : Argentine-Hongrie.

Cet arbitrage a plus ou moins été passé sous silence — et même approuvé par quelques-uns — dans les colonnes des journaux argentins. C'était à prévoir et, en tout état de cause, la presse n'a rien à voir dans l'affaire. Simple question d'appréciation...

Toujours est-il que pour tous les témoins neutres de cette chaude soirée, à River Plate, ce qu'a fait el senor Garrido — et ce qu'il n'a pas fait — donnait matière à la plus vive inquiétude.

Quatre-vingt-dix minutes durant, l'arbitre lusitanien mit autant d'empressement à sanctionner les fautes hongroises qu'à fermer les yeux sur les agressions caractérisées de Luis Galvan et de Gallego sur la personne du petit Torocsik, celui-ci ayant été abattu une bonne quinzaine de fois et même lorsqu'il n'avait pas le ballon !

C'était si révoltant que même les apôtres du jeu dur — il en reste parmi les journalistes — criaient au scandale...

On passera sur les petits coups en douce que portaient certains Argentins, Kempes en tête, quand ils perdaient le ballon. Ça fait partie après tout du jeu et tant pis si les arbitres s'y laissent prendre...

Mais là où M. Garrido — qu'on espère ne pas revoir à River Plate — dépassa les limites de la décence, en ce domaine pourtant très complexe, ce fut bien lorsqu'il sortit le pauvre Torocsik du terrain la première fois où l'attaquant roumain, en désespoir de cause, voulut se faire justice face à Gallego ! Il est vrai que « ce voyou de Magyar » avait, au préalable, commis la faute impardonnable de pousser délibérément le ballon hors des limites après que Galvan lui eut frotté les chevilles ! Et cette « monstrueuse « attitude » avait coûté un avertissement à Torocsik !

A présent, donc, la question se pose avec la plus grande acuité : où irons-nous si d'autres arbitres viennent à subir inconsciemment l'ambiance — car c'est bien de cela qu'il s'agit — comme l'a fait M. Garrido ?

Et comment la FIFA pourra-t-elle encore parler de réprimer la violence ou les excès quand ses plus estimables « ambassadeurs » sur le terrain se laissent influencer de la sorte ?

On veut souhaiter, pour le bon renom de ce Mundial comme pour la cause du football, que des « hommes en noir » viendront, qui sauront prendre toutes leurs responsabilités, fût-ce au risque de déplaire.

Sinon, les quelques illusions qui nous restent encore dans ce grand rassemblement de l'élite universelle du football auront tôt fait de s'envoler comme fétus de paille au vent et nous n'aurions plus qu'à compter désespérément les coups... dans l'attente d'un dénouement qui deviendrait par trop prévisible...

M. Garrido a été le premier à perdre la face dans cette Coupe du monde en condamnant aveuglément, presque arbitrairement, le seul homme qu'il aurait normalement dû protéger !

Puisse le martyr Torocsik servir à quelque chose de très important ; que dis-je, à une œuvre de charité vitale pour le football et les footballeurs : celle de la justice et du bon sens.

Autrement... — **V. S.**

en direct du mundial

■ Menotti respecte ses rivaux du groupe I, mais d'un ton très ferme, il assure que l'Argentine passera aisément le cap du premier tour : « Nous avons confirmé notre succès de l'an passé sur la Hongrie ; l'Italie est forte, mais sans génie et la France a de bons joueurs, mais éprouve des problèmes à se surpasser si le sort lui est contraire. »

■ Les joueurs italiens Graziani et Zaccarelli sont venus en Argentine avec leurs épouses. Dino Zoff lui, a laissé la sienne à la maison. « Les vacances seront pour plus tard », dit-il.

■ Giacinto Facchetti a espionné les Allemands et les Polonais pour le match d'ouverture.

■ Dix millions de lires pour chaque « Azzuri » s'ils vont au second tour ; vingt s'ils sont dans les quatre premiers, trente s'ils sont champions du monde. Tel est l'accord final entre les dirigeants du Calcio et les joueurs italiens.

■ José Farias et Angel Rambert ont effectué par la route 800 kilomètres dans la journée de vendredi pour voir le match France - Italie.

LA FIESTA

La victoire de l'Argentine sur la Hongrie n'a pas été fêtée seulement à Buenos Aires, mais dans tout le pays. Ainsi, à Cordoba, aussitôt le match terminé, des milliers de personnes, jeunes pour la plupart bien sûr, se rassemblèrent devant le centre de presse et à la cadence de deux coups longs suivis de deux coups courts ils se mirent à scander : « Ar-gen-ti-na » provoquant un assourdissant concert de klaxon et d'immenses embouteillages dans toutes les rues avoisinantes.

■ Gianpiero Boniperti, le président de la Juve, a dû renoncer au voyage en Argentine. Peu avant son départ, il a été terrassé par une violente crise de coliques néphrétiques.

■ A la fin de France - Italie, Christian Lopez, qui n'avait pas joué, se précipita vers l'Italien Zaccarelli entré en début de deuxième mi-temps pour l'échange des maillots.

L'EQUIPE DE KOPA

Interrogé par Pierre Salviac au cours de « Stade 2 », Raymond Kopa a accepté de former son équipe contre l'Argentine, tout en spécifiant qu'il n'entendait pas ainsi couper l'herbe sous le pied du sélectionneur. Voici le choix de Kopa :

Bertrand-Demanes - Battiston, Lopez, Trésor, Bossis - Bathenay, Guillou, Michel - Rocheteau, Platini, Six.

■ Le match Argentine - France va révolutionner la ville autour de Buenos Aires aujourd'hui mardi. Les commerçants de la capitale étaient très inquiets pour leurs affaires, car ils savent pertinemment que la population entière sera soit au stade, soit devant son récepteur de télévision. En fin de compte, tous ont décidé de fermer boutique très tôt. En compensation, les magasins ont été ouverts hier lundi toute la journée.

■ La station de télévision de Mar del Plata a à sa disposition un ordinateur qui lui sert à établir ses propres pronostics et à conseiller les parieurs du « totocalcio » argentin. Mais faut-il faire confiance à cet ordinateur quand on sait qu'il avait prévu que la France battrait l'Italie 1-0 ?

■ La pelouse du stade de Mar del Plata, qui est toute neuve, n'est pas encore suffisamment implantée au sol et consolidée. Aussi les plaques de gazon s'arrachent elles facilement. Pour la remettre en état pendant et entre les matches, un véritable bataillon d'ouvriers travaille toute la journée sur le terrain. Il s'agit d'employés municipaux qui sont payés, pour la circonstance, double tarif.

■ Au cours de France - Italie, voyant que l'arbitre n'interrompait pas la partie et que Gérard Janvion avait le visage en sang, Michel Hidalgo, blanc de rage, se leva de son banc et eut une prise de bec avec le délégué de la F.I.F.A. « C'est inadmissible, cria Hidalgo. Vous ne voyez pas que ce joueur est blessé sérieusement ? »

LES INSOMNIES DE RIO

Un des problèmes importants, soumis aux médecins de l'équipe de France a été, dès l'arrivée, celui de l'adaptation au décalage horaire et aux nouvelles conditions de vie. Henri Michel, comme d'habitude, est de ceux qui dorment le moins mais les plus gros problèmes ont été enregistrés avec Gérard Janvion et surtout Patrice Rio. Le Nantais, en effet, au bout de quatre jours passés en Argentine, nous disait : « Je n'ai pas dormi 15 heures en tout. » Le docteur Vrillac a donc obligé Rio à prendre quelques médicaments « inducteurs de sommeil », car celui-ci s'entêtait à vouloir retrouver son équilibre seul.

■ Il existe à Mar del Plata un comité « Azzurri » destiné à rassembler les Argentins d'origine italienne autour de la... Squadra azzurra. Le comité en question a fait de gros efforts de propagande, mais on dit ici que certains membres trop ponctionnés auraient déclaré en douce : « Il ne serait peut-être pas plus mal que l'Italie se fasse éliminer rapidement, car au train où vont les choses, cela risque de nous coûter cher. »

■ Alors que les Italiens étaient en pension à l'Hindu Club avec les Bleus, Henri Michel prit le dessus sur Zoff au billard et François Remetter eut le dernier mot devant Facchetti au tennis. On aura pas tout perdu... contre les Italiens.

■ En arrivant à l'aéroport de Mar del Plata, Lacombe a eu la surprise de se découvrir une authentique cousine d'Amérique. Cousine par alliance lointaine certes, mais cousine tout de même.

GROUPE II

La fête avait mal

BUENOS AIRES. — Le public argentin, qui venait de fêter avec passion l'ouverture d'une Coupe du monde qui porte tous ses espoirs, a très peu apprécié le spectacle que lui ont offert les Allemands, champions du monde sortants, et les Polonais, troisièmes du WM 74. Deux équipes auréolées de tels titres de gloire et d'une telle réputation pouvaient faire espérer une confrontation de qualité supérieure et un spectacle digne de la cérémonie d'inauguration qui fut, elle, il faut le dire, fort réussie par son originalité et sa dimension grandiose.

Bien sûr, ce n'est pas la première fois que le match numéro un de la Coupe du monde tourne comme une mayonnaise ratée et nous laisse sur notre faim. Rappelons-nous qu'en 1966 à Londres les champions du monde anglais n'avaient guère ressemblé à de futurs vainqueurs face à des Uruguayens bien prudents. A Mexico, le match avait été tout aussi ferme et décevant pour les spectateurs du stade aztèque qui virent leurs joueurs échouer face à une hermétique sélection soviétique. A Francfort, en 1974, ce furent les Brésiliens couronnés à Mexico qui ouvrirent le feu face aux Yougoslaves, mais qui, comme nos Allemands de Buenos Aires, ne firent guère honneur à leur réputation d'artificiers. Quatre matches nuls et quatre fois par un 0-0 très frustrant qui jette d'entrée une note pessimiste sur la compétition... C'est un curieux hasard, à moins que des explications plus ou moins valables ne puissent justifier de tels résultats.

Il est certain qu'une première confrontation (surtout lorsqu'elle oppose les deux favoris du même groupe) est toujours dominée par une extrême prudence. Les adversaires ne sont peut-être pas encore parfaitement au point, ou s'ils le sont ils ne tiennent pas forcément à le montrer. Dans le domaine tactique, c'est un peu la même chose, la course est longue et il vaut mieux garder des forces pour le deuxième tour quand on sait qu'on passera facilement le premier.

Alors, une fois les premiers échanges passés sans donner de résultats, on ferme sa porte, on garde le ballon, on revient en arrière, et l'on s'entend (volontairement ou non) pour partager les points. Les deux petits (en l'occurrence Tunisie et Mexique) en étant pour leurs frais. On veut espérer pour Allemands et Polonais qu'ils n'auront pas à regretter, dans une semaine, leur « bide » du match d'ouverture et leur peu d'enthousiasme...

Les footballeurs européens n'auront pas fait honneur en tout cas à leur réputation pour cette première sortie en public, devant des spectateurs argentins et sud-américains qui attendaient monts et merveilles de ces têtes couronnées. En leur montrant un football approximatif et imprécis, manquant souvent d'imagination, en particulier chez les Allemands, ils ont d'entrée cédé du terrain dans la bataille psychologique qu'ils ont à livrer, et ils ont renforcé la confiance de leurs rivaux... Les Allemands surtout ont été extrêmement décevants. Tant sur le plan individuel que dans le domaine collectif. Leur défense valut surtout par le marquage individuel impitoyable qu'exercèrent les deux arrières latéraux Vogts et Zimmermann sur les deux ailiers voltigeurs que sont Szarmach et Lato.

On a particulièrement apprécié Zimmermann qui est un bel athlète très rapide, adroit balle au pied, redoutable par ses montées résolues sur l'aile gauche. Mais la défense centrale où « l'empereur » n'a pas été remplacé, n'inspire guère confiance, le libero Kaltz en particulier qui semble bien mal à l'aise dans ses relances.

Sepp Maier (qui eut lui aussi quelques placements défectueux et hasardeux) a bien du souci à se faire. Il dut d'ailleurs sortir deux ou trois fois le grand jeu pour éviter le pire, face aux tirs d'un Deyna, d'un Szarmach et d'un Lubanski.

Le jeu offensif des Allemands apparut par ailleurs bien pauvre, malgré tous les efforts constructifs de Flohe et du jeune Hansi Muller qui ne fut pas gâté pour ses débuts dans le Mundial, en compagnie aussi rélevée.

Tous deux tentèrent de mettre un peu d'ordre au milieu où Bonhof n'apparut que par éclairs ou sur les coups de pied arrêtés. Mais on ne vit pour ainsi dire pas le tandem de Schalke : Abramczik-Fischer qui fut pris à la gorge et écrasé athlétiquement par les solides défenseurs polonais. Ce n'est pas en jouant ainsi que l'avant-centre allemand fera oublier le gros Gerd...

Les Polonais ont fait eux meilleure impression. D'abord en défense où ils sont bien organisés, puissants, rudes, efficaces, même si un garçon comme le libero Gorgon nous a semblé un peu alourdi. Ils utilisent toujours le hors-jeu avec habileté, mais s'en méfient quand même.

Leur milieu de terrain est organisé sensiblement de la même façon qu'en 1974, c'est-à-dire que Deyna le meneur de jeu qui évolue au centre et qui eut un peu de mal à faire surface en première mi-temps, est soutenu et complété par deux joueurs à la fois très actifs et fort percutants en attaque, en particulier par leurs percées systématiques sur les ailes comme c'était déjà le cas au WM 74. Le plus étonnant des deux est le petit Nawalka qui est le benjamin de cette équipe avec ses vingt et un ans, mais n'en est pas le moins entreprenant. Gageons qu'on reparlera de lui dans les jours à venir.

Mais c'est encore en attaque que les Polonais semblent le mieux armés. Lato, le buteur du WM, n'est pas encore bien au point, mais il bouge sans arrêt et ne peut être délaissé un seul instant. Szarmach à gauche est en fait un second avant-centre, sa vivacité de geste et de frappe, son sens du but vont en surprendre encore plus d'un.

Quant à Lubanski, il a effectué une rentrée brillante dans le grand bain international.

Il n'est certes plus le buteur irrésistible de sa belle époque, mais il met maintenant au service des autres son habileté de remise, sa précision et son instantanéité de passes, et une extraordinaire clairvoyance instantanée qui éclaire tout à coup le jeu d'attaque. Gadocha n'est plus là, mais ce Lubanski-là est mieux qu'un remplaçant. Avec un pareil chef d'orchestre, les Polonais sont capables de jouer un rôle intéressant dans ce Mundial qu'ils auront pourtant commencé sans brio et sans gloire.

Lato, meilleur buteur du Mundial 1974, réussira-t-il à conserver sa couronne en Argentine ? Il est ici à la lutte avec l'Allemand Zimmermann.

JEUDI 1er JUIN A RIVER PLATE

ALLEMAGNE ET POLOGNE : 0-0. Temps ensoleillé d'abord, puis couvert. Vent assez fort. Bon terrain. Arbitrage satisfaisant de M. Coerezza (Argentine). 80.000 spectateurs. Avertissement : néant.

ALLEMAGNE : Maier**** — Vogts***, Russmann***, Kaltz***, Zimmermann**** Bonhof***, Beer***, Flohe****, H. Muller**** — Abramczik***, Fischer***. Total : 37.

POLOGNE : Tomaszewski*** — Maculewicz***, Zmuda****, Gorgon***, Szymanowski*** Nawalka*****, Masztaler**** puis Kaczperczak (84e), Deyna*** Lato***, Lubanski**** puis Boniek (78e), Szarmach****. — Total : 38.

VENDREDI 2 JUIN A ROSARIO

TUNISIE BAT MEXIQUE : 3-1 (0-1). Temps relativement doux. Léger vent. Pelouse en excellent état. Arbitrage excellent de M. Gordon (Ecosse). 30.000 spectateurs. Avertissement : néant. Buts : Vazquez-Ayala (45e sur pen.) pour le Mexique, Kaabi (55e), Gommidh (80e), Dhouib (87e) pour la Tunisie.

TUNISIE : Naili*** Dhouib****, Jebali****, Jendoubi***, Kaabi**** Gommidh*****, Tarak****, Agrebi**** Temine***** puis Labidi (88e), Akid***, Ben Aziza**** puis Karoui (80e). Total : 43.

MEXIQUE : Reyes*** Martinez****, Tena****, Ramos***, Vazquez-Ayala*** — Mendizabal**** puis Lugo**** (63e), De La Torre****, Cuellar**** — Isiordia***, Rangel***, Sancaez***. Total : 38.

CLASSEMENT

	Pts	J	G	N	P	p.	c.
1. Tunisie	2	1	1			3	1
2. Allemagne	1	1		1		0	0
Pologne	1	1		1		0	0
4. Mexique	0	1			1	1	3

PROCHAINS MATCHES

Mardi 6 juin, à Rosario (21 h 45) : Pologne - Tunisie.
Mardi 6 juin, à Cordoba (21 h 45) : Mexique - Allemagne.
Samedi 10 juin, à Rosario (21 h 45) : Mexique - Pologne.
Samedi, 10 juin, à Cordoba (21 h 45) : Allemagne - Tunisie.

LES BUTEURS DU GROUPE II

1 but : Cuellar (Mexique), Kaabi, Gommidh et Dhouib (Tunisie).

commencé

(J.-Ph. Rethacker)

Berti Vogts, capitaine de l'équipe de R.F.A., championne du monde, semble inquiet. Mais son équipe réussira à préserver un match nul 0-0 sans gloire.

Des champions du monde en difficulté ou la défense allemande aux abois. Russmann dégage le ballon en corner devant ses coéquipiers Maier et Vogts, sous la menace du Polonais Szarmach.

TOMASZEWSKI : 193 centimètres de talent

On ne croyait guère revoir en Coupe du monde les 193 centimètres de Jan Tomaszewski, le gardien-bourreau de l'Angeterre en 1973.

Il semblait vieillir assez mal et ses démêlés avec les entraineurs paraissaient peu compatibles avec une longue carrière internationale. Mais il faut croire que la Pologne a eu assez besoin de lui pour passer sur ses incartades.

C'est pourquoi l'on a revu la longue carcasse de Tomaszewski devant l'Allemagne et l'on s'est aperçu qu'il n'avait rien perdu de sa puissance ni de son agilité. Pour le reste, on dirait que « Tomas », en vieillissant, a appris le dialogue.

Non seulement il ne fuit pas les journalistes comme beaucoup de ses semblables, mais il a l'air de les attendre pour se confier.

L'équipe de Pologne 78 lui paraît-elle supérieure à celle de 1974 ? Oui, naturellement. Elle s'est enrichie en expérience et en maturité.

La présence de Lubanski est-elle importante pour ses camarades ? Certainement. Lubanski est le meilleur footballeur polonais de tous les temps. Sa présence est un argument fondamental.

Quels seront à son avis les meilleurs attaquants du tournoi ? Il cite Zico, Houseman, Fischer.

Et les gardiens ? Là, il connaît mieux. Il admire Hellstrom, Maier et Zoff, mais il pense que cette hiérarchie évoluera au cours du Mundial.

Pourquoi les Européens eux-mêmes hésitent-ils à faire confiance à une équipe d'Europe pour remporter la Coupe du monde ? Parce que les conditions de climat, d'ambiance et de préparation auxquelles sont soumis les joueurs européens vont jouer un rôle considérable. Tomaszewski par ailleurs regrette que la F.I.F.A. ait décidé d'éliminer du tournoi olympique de Moscou les joueurs qui auront pris part à la Coupe du monde. Il aurait bien aimé disputer ses troisièmes Jeux. A moins que...

Lorsqu'on demande au gardien polonais à quel âge un footballeur de Pologne peut être transféré à l'étranger, il répond aussitôt avec un sourire : « A 30 ans. »

Et quel âge a-t-il ? Trente ans depuis janvier. Il devrait, en Allemagne ou en France, y avoir des clients pour le grand « Tomas ».

J. F.

en direct du mundial

UN HOMME PARFAIT

Leonardo Cuellar, le Mexicain, pourrait prétendre à la couronne du plus parfait honnête homme du Mundial. Il a d'ailleurs reçu cette distinction symbolique, il y a deux ans, par la fédération mexicaine.

Cuellar a en effet la réputation d'un charmant garçon qui ne fume pas et ne boit pas de boissons alcoolisées. Il ne se contente pas de cela : durant les cinq dernières années, il a reçu un seul avertissement. Et, suivant la formule consacrée, c'était parfaitement injuste.

■ Une fois n'est pas coutume : en revenant de Buenos Aires après le match d'ouverture, les joueurs polonais ont été autorisés à se promener dans les rues de Rosario.

■ Au stade de Rosario Central, il y a un fossé très profond rempli d'eau pour séparer le terrain des tribunes des spectateurs. Les ramasseurs de balle s'aident d'une éprouvette en métal, pour aller pêcher les ballons...

■ C'est en 1925, à la suite d'une pétition signée par tous les amateurs de football que fut édifié le stade « Rosario Central » où se disputeront les matches du groupe 2 et ceux du second tour. Les premières constructions étaient en bois. Trois ans plus tard, on édifia des tribunes de béton et l'inauguration eut lieu le 27 octobre 1929 avec un match opposant le Rosario Central au Penarol de Montevideo. Entre 1961 et 1962, on construisit un second étage, ce qui permit d'accueillir 35.000 spectateurs. En novembre 1976 commencèrent les travaux de transformation en vue du Mundial. La capacité totale est maintenant de 46.657 spectateurs. Sept cent deux places sont réservées à la presse.

■ Les responsables argentins ne savent que faire pour être agréables aux journalistes. A Rosario, ils nous proposent de faire du tennis, de monter à cheval, de jouer au base-ball et de s'y adonner au tir aux pigeons. Il y a également des projections de films, des concerts et du théâtre (on joue « Macbeth »), sans parler, bien sûr, des visites guidées de la ville et de la dégustation des diverses spécialités. Mais nous ne sommes pas des touristes. Il y a même, pour nos consœurs un défilé de mode.

■ Le Dr Humberto, ambassadeur du Mexique en Argentine, n'a pas trop mal pris la défaite de son équipe : **« Ce fut une mauvaise partie pour les miens,** a-t-il dit en reprenant l'avion en compagnie des trois arbitres, **mais ce qui me console, c'est qu'on a joué d'une façon chevaleresque... »**

■ Les joueurs allemands amateurs de grande musique sont gâtés. On a fait venir pour eux à Ascochinga l'organiste Frank Lambert, qui jouit sur le plan européen d'une solide réputation. Par ailleurs, les cinéphiles n'ont pas été oubliés puisque Schoen et les siens disposent d'une vingtaine de films.

LES ESPIONS DE L'AIGLE BLANC

Helmut Schoen, entouré par toute sa troupe, donnait une conférence technique installé sur la pelouse du golf d'Ascochinga. L'entraineur allemand s'interrompit brusquement en voyant arriver un vol de plusieurs petits oiseaux de couleur claire : « Attention ! s'écria-t-il, voici les espions de l'aigle blanc (les Polonais). » Les joueurs, mais en vain, ont essayé de leur voler dans les plumes.

■ Le quotidien de Cordoba « Los Principios » publie tous les jours une édition en allemand à l'attention de la délégation des champions du monde : les journaux trônent en bonne position à l'entrée de la cafétéria. Mais «Los-Principios » en allemand coûte le double qu'en espagnol. Question de principe... ou de change.

■ La délégation des champions du monde a signé le livre d'or du Golf Club d'Ascochinga. Elle arrive en bonne position derrière, par exemple, John Fitzgerald Kennedy, puis Jacqueline Onassis qui est venue passer quinze jours à Ascochinga après la mort de son premier mari, et aussi après Isabelita Peron qui venait souvent se reposer dans la colonie des forces aériennes de Cordoba au moment où elle était encore au pouvoir.

■ A propos de l'Allemagne, il se dit dans l'entourage de l'équipe qu'après tout, Schoen ne serait pas fâché de terminer à la seconde place de son groupe, comme en 1974. Ainsi, il pourrait demeurer dans sa retraite d'Ascochinga au lieu de partir pour Mendoza. Mais Schoen, au fond de lui-même, est-il bien de cet avis ?

■ Julius, un vieux mâtin noir tirant fortement sur le bâtard, est devenu la mascotte de l'équipe d'Allemagne de l'Ouest. Le coup de foudre a été réciproque entre joueurs et chien, très affectueux, mais ignorant tout du football. Julius essaie bien de participer aux entraînements et Bernd Hoelzenbein a toutes les peines du monde à le tirer hors du terrain. En signe de remerciement sans doute, Julius est allé se coucher dans le lit de Hoelzenbein, faisant ainsi 21 jaloux.

UNE VICTOIRE HISTORIQUE

« Historique », « la Tunisie offre aux Africains et aux Arabes leur première victoire en Coupe du monde », tels sont les grands titres de la presse nationale de samedi matin.

« Cette victoire, ce magnifique cadeau que l'équipe de Tunisie a su faire à l'Afrique sportive fera date, mais incitera également d'autres nations africaines à faire autant sinon plus, présentant en cette fin de journée du 2 juin 1978 un visage rassurant du sport de notre continent », écrit notamment le journal « La presse ».

GROUPE II

Le grand bonheur de la Tunisie

Jacques Étienne

ROSARIO. — Arrrrgentina... La victoire de l'Argentine a jeté les gens dans les rues de Rosario... C'est un gymkhana de voitures et un concert de klaxons. Pour un peu la victoire de la Tunisie sur le Mexique passerait inaperçue. Mais si la grande cité de la province de Santa Fé vit plus que jamais à l'heure argentine.

Tout l'hôtel Libertador est en liesse, le bar a été envahi d'assaut et les joueurs tunisiens ne manquent pas d'admirateurs.

Amis connus et inconnus se donnent l'accolade. C'est vraiment un grand jour pour la Tunisie si l'on considère que c'est la première fois, dans une Coupe du monde, qu'une équipe africaine remporte un match dans le tournoi mondial.

Fouad M'Bazaa, le ministre de la Jeunesse et des Sports ne s'y est pas trompé : « *Cette victoire marque l'évolution du football africain,* a-t-il dit. *La Tunisie peut raisonnablement rivaliser avec plusieurs pays d'Europe. Nous existons. Nous sommes maintenant reconnus. Bien sûr, nos joueurs feront le maximum devant la Pologne et l'Allemagne, mais j'estime que, quoi qu'il arrive, notre contrat est rempli* ».

Il s'agit donc d'une victoire qui restera dans les annales. Elle fut d'autant plus chaleureusement accueillie que le 2 juin c'est la fête de la Jeunesse en Tunisie...

Ce succès, les Tunisiens ont d'abord tremblé avant de le construire. Ils débutèrent faiblement laissant l'initiative à leurs adversaires. La défense donnait d'inquiétants signes de flottement et le jeu offensif, en dépit de quelques accélérations de Temine, n'était pas bien ordonné. Les Mexicains, s'ils en avaient eu la possibilité, auraient dû prendre la direction du match et peut-être un avantage qui eut sans doute changé le destin de cette rencontre.

Mais leur jeu tournait en rond, sans génie, sans idée créatrice, sur un rythme trop lent pour inquiéter une défense pourtant instable. Ils bénéficièrent cependant juste avant le repos d'un penalty... que l'on ne siffle pas en France quand le ballon va au bras et non l'inverse. L'excellent M. Gordon, l'Ecossais, décida du contraire et c'est comme cela que le Mexique mena à la mi-temps.

Les Tunisiens trouvèrent dans ce coup du sort de nouvelles motivations. Loin d'être abattus, ils montrèrent en seconde période leur vrai visage. Sous l'impulsion d'un Temine pourtant diminué par une blessure et d'un Tarak complètement retrouvé, ils imposèrent un football plus collectif, plus lié, à base de changements de rythme. On s'aperçut alors des limites d'une formation mexicaine figée dans un jeu statique, constamment prise de court devant le jeu plus vif et plus varié de son opposante. Un Mexique d'une autre époque assurément.

Le marquage effectué sur les avants de points tunisiens eut pour effet de faire avancer les défenseurs. Les buteurs se nomment Gommidh, demi tactiquement plus défensif, Kaabi et Dhouib, les arrières latéraux. Ces derniers devant les boulevards ouverts devant eux, s'en donnèrent à cœur joie et jamais Roca le coach mexicain ne sut résoudre ce problème.

On comprend la joie des Tunisiens pour ce succès qu'ils qualifient d'historique. On a pu, dans leurs rangs, admirer des footballeurs de classe, que l'on avait d'ailleurs remarqué à Lille contre la France : Temine, Tarak, Agrebi, Gommidh notamment. Ceux-là auraient leur place dans une bonne équipe française.

Mais pour porter un jugement objectif, il faut tenir compte de la faiblesse d'une équipe mexicaine trop largement dépassée, et cette victoire, aussi sympathique qu'elle soit, ne peut constituer un test décisif. Cela dit, sans chercher à la diminuer, mais en nous plaçant dans la perspective des rencontres à venir.

Les Tunisiens — comme tout le monde d'ailleurs — n'ont pas été impressionnés par leurs prochains adversaires, lesquels n'ont offert qu'un spectacle très moyen à River Plate.

Chetali qui s'était déplacé à Buenos Aires estimait que les chances des siens ne semblaient nullement négligeables à la suite de cette piètre performance, mais on sentait en réalité qu'il n'y croyait pas trop.

Et les Polonais qui dorment au même hôtel que les Tunisiens affichaient un petit air entendu.

Il leur suffira sans doute d'accélérer un peu la cadence autour d'un Deyna très à son aise au début de ce Mundial, pour que la cause soit entendue...

Les hommes de Gmoch auraient tort cependant de sous-estimer leurs adversaires. Certes, ils ont montré quelques carences en défense, mais pour le match de ce soir, ils vont retrouver leur libero titulaire. Joueur d'expérience, comptant près de 60 sélections, Khaled Gasmi, apportera au système défensif un peu plus de stabilité que le jeune Jebali — 21 ans — qui l'a remplacé contre le Mexique.

Ce dernier n'a pas toujours bien couvert ses partenaires. Gasmi ne commettra pas les mêmes erreurs. Chetali en est persuadé, c'est pourquoi sa confiance est grande : « *Tout peut se jouer sur un coup de dé,* disait-il. *Il faudra éviter de se faire piéger d'entrée. Mais évidemment, je prendrai d'autres dispositions tactiques...* »

Il est bien certain que les Tunisiens auront moins l'occasion de montrer leurs talents offensifs, que face aux pâles Mexicains. Les responsables de la Tunisie considèrent la Pologne plus forte que l'Allemagne. Alors, imaginez qu'ils décrochent un résultat nul devant Lubanski et consorts.

On peut toujours faire de beaux rêves !

Le jour de gloire de Mokhtar Dhouib

ROSARIO. — Discret, effacé, parlant d'une voix douce et basse, Moktar Dhouib n'a pas la prestance, ni la faconde des vedettes de l'équipe : Temine et Tarak. De taille moyenne, les cheveux plats et frisottés, il ne paie pas de mine. Et c'est lui, pourtant, qui a assuré le succès définitif de la Tunisie, en signant le troisième but d'une admirable frappe de balle dans la foulée.

Son jour de gloire en quelque sorte. « En première mi-temps j'ai été un peu gêné car j'avais deux adversaires sur le dos. Mais par la suite, la route s'est dégagée devant moi. Je m'entends toujours très bien avec Gommidh, et quand je me suis élancé, pour marquer, je savais qu'il me donnerait la balle. »

Dhouib a vingt-cinq ans. Il joue au club sportif de Sfax qui a remporté cette saison le titre de Champion, après une belle lutte avec le Club africain, le club de Attouga et de Naili, les deux gardiens rivaux.

Comme beaucoup de ses coéquipiers, il compte un grand nombre de sélections : près de quatre-vingt-dix. « J'ai débuté en équipe nationale le 12 juin 1972 contre le Brésil à Tunis, se souvient-il. Je jouais libero mais M. Chetali avait besoin d'un arrière latéral. J'ai accepté. Chez nous, porter le maillot national est un grand honneur. La place importe peu. » Il nous a dit avoir également joué à l'aile gauche, ce qui explique qu'il soit très rapide et doté d'un joli tir.

Ses petits yeux malins pétillent. On le sent tout joyeux d'avoir jouer un bon tour aux Mexicains : « Hugo Sanchez m'a mis en difficulté au début. On m'avait signalé son style très remouant... Mais il me suffisait d'étudier son jeu. » Evidemment. Et voilà comment un Tunisien inconnu a mis sous l'éteignoir, un attaquant qui a une bonne réputation internationale.

En ce jour mémorable, Mokhtar a beaucoup pensé à sa famille et à tous ses amis tunisiens : « Je vois d'ici comment cela s'est passé chez moi, nous racontait-il. A la fin du match, la T.V. a diffusé, comme à chaque fois, en cas de succès de notre sélection, une chanson dont le titre veut dire : ce soir, c'est la fête. Puis nos compatriotes sont sortis dans la rue et toute la nuit, ils se sont promenés soit à pied, soit en voiture en brandissant des drapeaux et en criant leur bonheur. »

« D'avoir battu le Mexique, c'est déjà bien dit-il, mais si nous parvenions à prendre encore un point, alors, ce serait formidable. » — **J. E.**

Tarak : "Les Polonais les plus forts"

TARAK. — Ils ont été plutôt décevants, surtout les défenseurs. J'aurais bien voulu marquer ce but de la tête que j'ai raté de peu.

— Un match pas très difficile au fond...

— Et surtout pas éprouvant pour moi. Je me sentais frais à l'issue des 90 minutes et je pouvais continuer à jouer.

— Qui redoutez le plus : les Polonais ou les Allemands ?

— Les Polonais, sans discussion possible. Ils sont nettement plus forts sur le plan physique et j'estime par ailleurs, d'après ce que j'ai vu à la T.V., lors du match d'ouverture, que les Allemands n'ont pas une attaque terrible.

— Alors quel sera le principal problème à résoudre devant ces polonais ?

— Un problème physique justement. Je me demande si tous les gars auront parfaitement récupéré en trois jours. Or, devant Deyna et les autres, il faudra beaucoup courir.

— Pourtant le football tunisien à fait des progrès sur ce plan-là ?

— C'est vrai. Nous nous sommes notamment aguerris au contact des équipes européennes, mais serait-ce suffisant au niveau de la Coupe du monde ? C'est toute la question.

— Vous êtes une vedette ?

— Si on veut. J'appartiens à un grand club : l'Espérance de Tunis. Comme vous diriez Saint-Etienne chez vous. Il est difficile de passer inaperçu. Mais ce n'est pas désagréable.

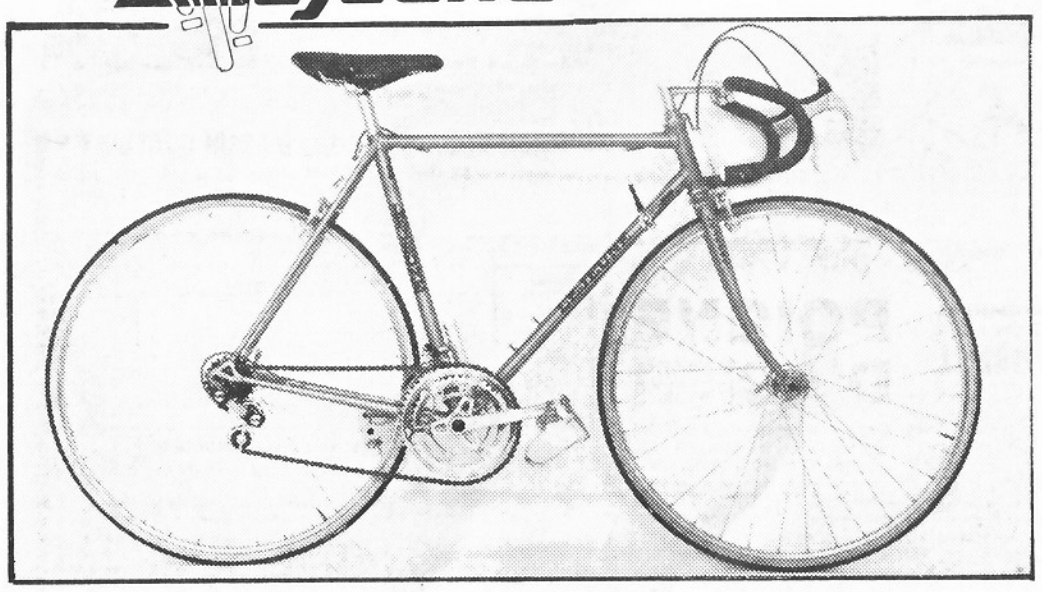
— Quel est votre avenir après le Mundial ?

— J'irai sans doute jouer en Arabie Saoudite. C'est là que je gagnerai le plus d'argent et je veux assurer mon avenir.

J. E.

11 à 25, avenue du
Général-Leclerc
94700 MAISONS-ALFORT
Tél. : 368.36.10
Tél. : 368.69.80

ejeune



Promotion
avec coupleur : **500 F**

Du sport chez vous avec
VELO-SANTE
Santé - Beauté - Amaigrissement
Rééducation - Entraînement

Documentation et liste des concessionnaires gratuites sur demande.

COURSE INTERCLUB, poids 10 kg 500, cadre léger, fourche renforcée tête italienne, hauteur de cadre de 50 à 62, jantes boyaux à œillet, moyeux blocages rapides, freins Mafac Racer, dérailleurs AV et AR Huret ou Simplex, roue libre 5 D, guidon pivo, tige de selle chromée, boyaux Wolber Strada, rayons chromés, pompe automatique. Prix : **1.155 F.**

GROUPE **III**

SAMEDI 3 JUIN A MAR DEL PLATA

BRESIL ET SUEDE : 1-1 (1-1).

Temps froid. Pluie intermittente. Vent à l'avantage de la Suède en première mi-temps, du Brésil en seconde. Pelouse glissante et trop tendre. Arbitrage honnête de M. Thomas (Galles). 40.000 spectateurs. Avertissement à Wendt (Suède). Buts : Sjoeberg (38e) pour la Suède ; Reinaldo (45e) pour le Brésil.

BRESIL : Leao** — Toninho***, Oscar***, Amaral****, Edinho**** — Cerezo*** puis Dirceu (80e), Batista***, Rivelino****, Zico**** — Gil*** puis Nelinho*** (66e), Reinaldo****. — Total : 39.**

SUEDE : Hellstroem** — Borg***, Roy Andersson****, Nordqvist****, Erlandsson**** — Tapper****, Linderoth****, L. Larsson**** puis Edstroem (80e), B. Larsson*** — Sjoeberg****, Wendt****. — Total : 42.**

SAMEDI 3 JUIN A BUENOS AIRES (VELEZ)

AUTRICHE BAT ESPAGNE : 2-1 (1-1).

Temps ensoleillé mais frais. Terrain parfait. Vent à l'avantage de l'Autriche en première mi-temps, de l'Espagne en seconde. Arbitrage très énergique de M. Palotai (Hongrie). 48.000 spectateurs. Avertissement : néant. Buts : Schachner (10e), Krankl (78e) pour l'Autriche ; Dani (21e) pour l'Espagne.

AUTRICHE : Koncilia** — Sara****, Pezzey*****, Obermayer****, Breitenberger**** — Kreuz*****, Prohaska*****, Jara****, Hickersberger**** puis Weber**** (66e) — Schachner****, Krankl****. — Total : 47.**

ESPAGNE : Miguel Angel** — Marcelino****, Migueli***, Pirri***, De La Cruz*** — San José***, Asensi****, Rexach*** puis Quini*** (60e), Cardenosa**** puis Leal**** (46e) — Dani**** R. Cano***. — Total : 39.**

CLASSEMENT

	Pts	J	G	N	P	p.	c.
1. Autriche	2	1	1	—	—	2	1
2. Brésil	1	1	—	1	—	1	1
Suède	1	1	—	1	—	1	1
4. Espagne	0	1	—	—	1	1	2

PROCHAINS MATCHES

Mercredi 7 juin (Mar del Plata, 18 h 45) : Brésil - Espagne.
Mercredi 7 juin (Buenos Aires, 18 h 45) Autriche - Suède.

Dimanche 11 juin (Mar del Plata, 18 h 45), Brésil - Autriche.

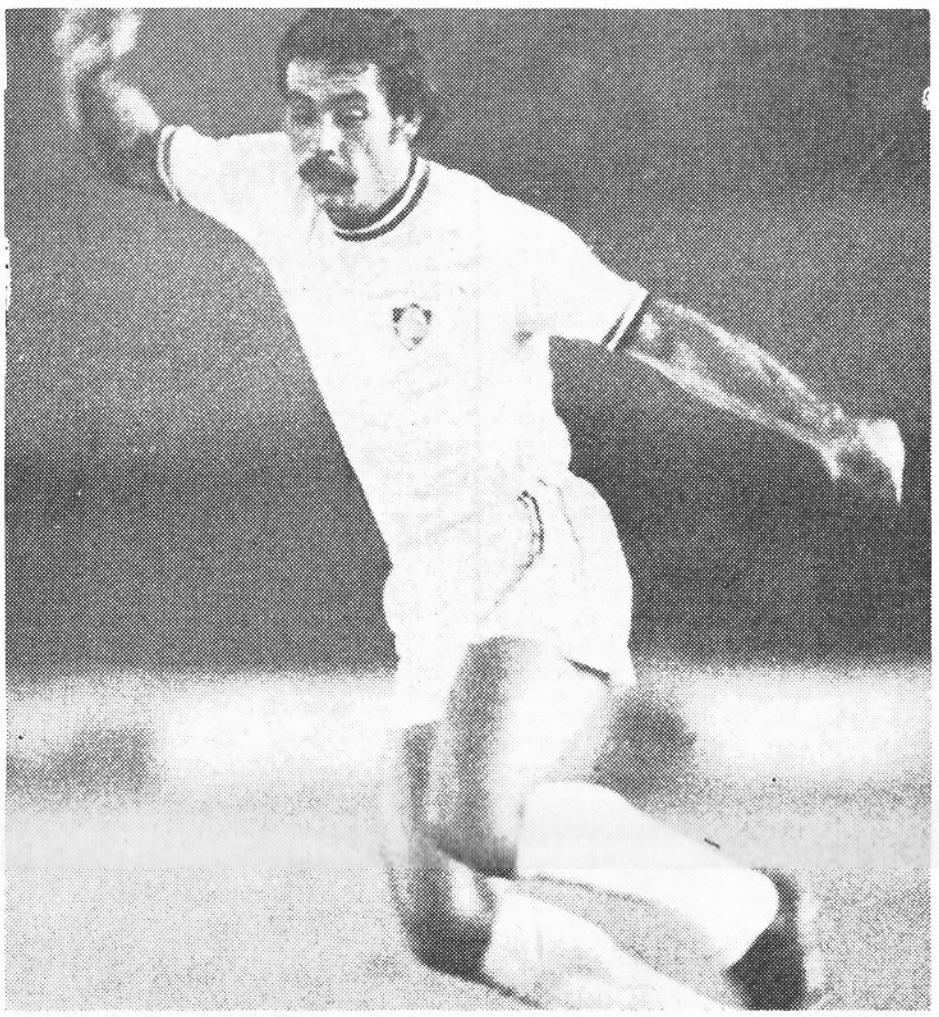
Dimanche 11 juin (Buenos Aires, 18 h 45) Espagne - Suède.

LES BUTEURS DU GROUPE III

1 but : Reinaldo (Brésil), Schachner, Krankl (Autriche), Sjoeberg (Suède), Dani (Espagne).

Quand les Suédois boivent à la santé des Brésiliens

(J.-Ph. Rethacker)



Rivelino : ce n'est plus un numéro 10 et il est, de plus, bien isolé dans un milieu brésilien en forme médiocre.

MAR DEL PLATA. — Les Suédois ne sont décidément pas des footballeurs comme les autres. Leur santé, leur simplicité font plaisir à voir. Ils ont débarqué ici sans tambour ni trompette, mais ont jeté un peu d'air frais dans cette compétition qui sent un peu trop la poudre et la guerre parfois, avec ses joueurs cachés, ses espionnages, ses entraîneurs silencieux et mystérieux, ses combats souvent farouches.

Leur entraîneur Ericsson ne tourne pas en rond pour dire ce qu'il pense. Les joueurs se promènent en ville, dans le centre de Buenos Aires où ils vivent décontractés sous le regard des passants, comme de simples mortels plutôt que comme des astronautes préparant une expédition dans la Lune. Après le match contre le Brésil, dont ils avaient été les héros, ils sont venus rôder dans le centre de presse, pour y siroter une ou deux bières, tout en discutant amicalement et librement avec les journalistes suédois amis et avec les autres, ce qui contraste singulièrement avec les fuites et les secrets de leurs collègues mis sous cloche et isolés comme des trappistes. Rien n'est caché, ni dans leur équipe où les joueurs portent les numéros qui correspondent à leurs postes où à leurs rôles (parce que l'entraîneur Ericsson avait construit sa formation type depuis quelque temps déjà) ni dans leur jeu qui est apparu clairement, avec ses forces et ses petites faiblesses, contre le Brésil, dès le premier match.

Ericsson possède dans son effectif, non pas un seul bon joueur de fête comme en 1974 (Edstroem), mais trois où quatre et il en use. Il en a aligné trois face aux Brésiliens ; trois bonshommes hauts comme des chênes centenaires et qui montent très haut dans le ciel quand le ballon vient voler au-dessus de la surface de réparation adverse. Les défenseurs brésiliens ont vécu des minutes angoissantes lorsque le bombardement s'est intensifié en première mi-temps, soit sur des déviations, soit sur des tirs directs aussi percutans que des frappes du pied. Les trois gaillards en question se nomment Larsson (Pen-

Sjoberg triomphateur. Edinho qui se tient la tête à deux mains : pour quelques secondes et grâce à M. Thomas, les Suédois conservent le point d'un match nul mérité.

nart), Sjoeberg et Wendt. Ils vont en faire souffrir plus d'un dans les jours à venir. Il ne faudrait cependant pas croire pour autant que l'équipe suédoise se contente de pratiquer un jeu aérien à la britannique, pour accabler et user ses adversaires. Le reste de la formation scandinave est en effet harmonieusement construit et son travail collectif est souvent remarquable, avec des manœuvres d'approche un peu lentes parfois mais où le souci de ne pas perdre le ballon domine constamment. Pour ce faire, quatre hommes dont le dénommé Lennart Larsson qui réussit ainsi à se trouver souvent au four et au moulin quadrillèrent le terrain et étouffèrent leurs vis-à-vis brésiliens : l'immense Tapper, le géant de cette équipe de géants, qui voit clair et travaille d'arrache pied, le vieux Bo Larsson qui était déjà sur la brèche en 1970 au Mexique mais qui continue à ratisser les balles et a user de son expérience, le lilliputien Linderoth, enfin notre Marseillais, qui apporte à cette association sa vivacité et son astuce. En défense deux véritables chefs paraissent infranchissables et découragèrent en tout cas les virtuoses brésiliens. Le gardien Hellstroem qui va certainement confirmer ici sa valeur exceptionnelle et son talent de meilleur gardien europen, et Nordqvist, libero inusable que nous avions aussi connu au Mexique, et toujours là, après avoir effectué un petit séjour à Eindhoven. Nordqvist commande dans cette défense, où les autres éléments sont très rapides, la manœuvre du hors-jeu à laquelle les Brésiliens se laissèrent prendre souvent. C'est une audace de plus que ne refusent pas de la méthode, mais ils possède un tel aplomb...

Et les Brésiliens, direz-vous, dont on attendait monts et merveilles où tout au moins une exhibition digne de candidats au titre. Eh bien, comme les Allemands du match d'ouverture ils n'ont guère fait honneur à leur réputation et à leurs possibilités. Certes il fait à Mar del Plata, la station balnéaire située sur l'Atlantique, un temps à ne pas mettre un carioca sur la plage comme si l'on faisait jouer des Sénégalais en Bretagne en plein mois de janvier. La pluie, le froid humide et pénétrant, le terrain gras et mou, une pelouse toute neuve qui est encore trop fraîche... cela fait beaucoup, mais ce n'est pas suffisant pour expliquer la médiocre performance de l'équipe mise sur pied par Claudio Coutinho. Bien sûr avec un brin de chance, Toninho et Reinaldo échappant au piège du hors-jeu suédois auraient pu ouvrir la marque avant que l'arrière droit scandinave n'offre à Reinaldo la possibilité d'égaliser (après un magnifique but à ras de terre cette fois de Sjoeberg).

Mais il y avait trop d'incertitudes tactiques et de faiblesses individuelles dans cette formation pour que le Brésil puisse s'imposer d'entrée dans ce groupe qui s'annonce passionnant et, très équilibré. La défense brésilienne qui apparaissait comme le point fort de l'ensemble n'a pas donné toutes garanties de sécurité avec sa défense centrale où Oscar a réussi plus de tacles dangereux que de bonnes passes et où les notions de marquage parurent bien approximatives, avec deux arrières latéraux qui n'eurent pas leur influence offensive habituelle.

Le milieu brésilien souffrit d'autre part de la méforme d'un Cerezzo, de surcroît déplacé de son poste de demi défensif ; son remplaçant Batista ne nous ayant guère convaincu lui non plus. Rivelino est désormais plus un milieu de liaison qu'un numéro dix, on ne le voit plu frapper et s'approcher du but, et son activité ne fait pas oublier ses replis lointains.

Quant à l'attaque qui a joué sans ailier en raison de l'effacement de Gil, elle boite toujours autant avec la présence côte à côte de Reinaldo et de Zico qui selon nous, restent trop semblables dans leur jeu et dans leur déplacement pour pouvoir être complémentaires.

Les Brésiliens ont maintenant deux matches et, cinq jours pour se racheter. Mais ont-ils les moyens de reconquérir leur titre ? Cela paraît fort douteux, car leur contre-performance de Mar del Plata ne fait que confirmer, en fait, leur piètres exhibition de ces derniers mois.

Gros sous et lame de fond

(Claude Chevally)

MAR DEL PLATA. — Ce n'est donc plus le Brésil de la légende. Et si les 22 joueurs de la sélection carioca sont vraiment les meilleurs de leur pays, comme se plaît à le souligner Claudio Coutinho, il ne s'agit sûrement pas d'espérer retrouver, d'ici à quelque temps, ce qui faisait le charme du Brésil : sa science du geste juste, son imagination, son aptitude à prendre des risques, sa philosophie du football très simple, celle qui consiste à marquer plus de buts que l'adversaire.

Maintenant, les Brésiliens se sont donc alignés sur le reste du monde, pour un temps plus ou moins long. Ils assurent d'abord leurs arrières, ils tissent la trame la plus serrée possible au milieu du terrain et ils partent à la pêche aux attaquants de valeur, cette denrée rare dont la tâche se complique de jour en jour au fur et à mesure que les destructeurs grignotent le terrain des créateurs.

Le premier match du Brésil contre la Suède était en fait un joli moyen de tester l'esprit des néo-cariocas. Car si toutes les productions brésiliennes ces derniers mois n'avaient pas convaincu, le monde du football attendait cependant la Coupe du monde pour juger.

Or, une fois de plus, l'équipe de Coutinho a buté sur l'obstacle, se laissant même submerger, par intermittence par la lame de fond suédoise, venue de loin, mais trouvant là un surcroît d'efficacité. Bref, Coutinho a visiblement du mal à donner une véritable personnalité à un ensemble, victime par ailleurs de quelques relents d'une grogne nauséabonde qui la minent aussi de l'intérieur.

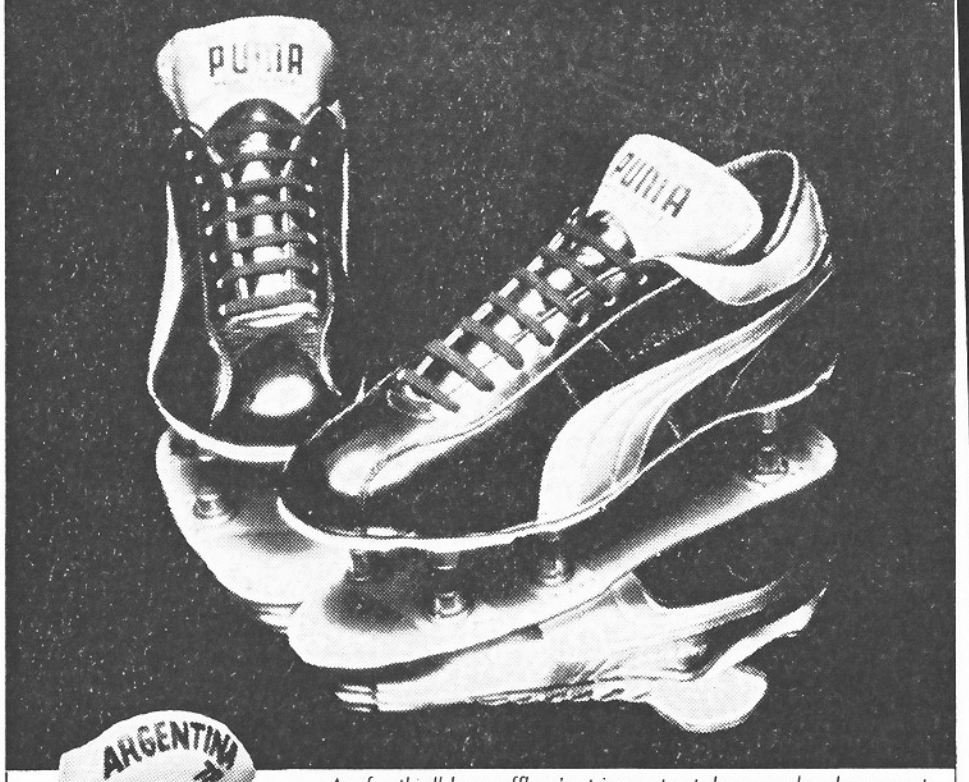
D'abord, il y a cette querelle intestine, ce différend Coutinho-Rivelino. L'entraîneur est plus ou moins persuadé que Rivelino est un attaquant, avant tout, capable de semer la pagaille chez l'adversaire sur le flanc gauche. Le joueur, lui, n'entend pas se remettre dans ce bain de plus en plus acidulé et il continue de se prendre pour l'un des meilleurs milieux de terrain de la planète.

Le problème se complique encore quand on sait que Zico n'est pas loin de poser à Coutinho le même problème que son capitaine. Ainsi, pour les besoins de la cause, Zico s'est retrouvé attaquant de pointe contre les Suédois, moyennant quoi, il n'est pratiquement jamais entré dans les « 18 » adverses, se contentant de quelques remises faciles et de deux tirs dignes de ce nom. Même Coutinho, d'ailleurs, s'interroge à la veille de rencontrer les Espagnols avouant après le match Brésil-Suède : « Zico est sur le terrain. Il sait ce qu'il doit faire. Ce n'est pas moi qui vais le lui dire. »

Enfin, comme si tous ces personnages, cabochards ne pouvaient pas s'empêcher de se retrouver face à face, il y a, pour couronner le tout, cette affaire de primes qui traîne en longueur et agace Coutinho. Il faut dire que la CBD et la délégation des joueurs brésiliens (Leao-Rivelino-Zico) ont, à ce propos, des divergences sérieuses. A l'origine, la CBD avait, en effet, promis 500.000 cruzeiros (150.000 F) à chacun des joueurs en cas de victoire finale. Les joueurs n'y allèrent pas de main morte au moment de faire leur contre-proposition : « Nous voulons un million de cruzeiros, et il n'est pas pensable non plus que notre indemnité quotidienne reste à 100 dollars par jour. Nous réclamons une augmentation de 80 % minimum. »

Ola, les dirigeants de la CBD manquèrent de s'étrangler. Et depuis, rien ne semble se décider, ce qui de toute façon n'adoucit pas le climat à la villa Marista. Mais ne faut-il pas envisager dès maintenant que le Brésil échouera dans son entreprise avant la fameuse finale à 60.000 dollars ?

PUMA :
VOTRE PLUS SÛR COÉQUIPIER



Au football le souffle c'est important, le sens du placement c'est important, la fatigue c'est important.
Et puis il y a les pieds.
Et les pieds c'est encore ce qu'il y a de plus important.
Alors choisissez des chaussures PUMA, la marque du fauve.
Dans une chaussure PUMA, le pied est maintenu juste ce qu'il faut et se sent à l'aise, juste ce qu'il faut.
C'est la qualité PUMA qui veut ça.
Alors adoptez les PUMA, c'est une bête qui ne vous lâchera pas.

PUMA

PUMA, LA RÉSISTANCE D'UN FAUVE

OFFRE SPECIALE
COUPE DU MONDE 1978

les 4 as
de l'équipe de France
pour vous, sur un plateau

Edités spécialement à l'occasion de la qualification de l'Equipe de France pour le Mundial 78, en Argentine, tous les supporters des "bleus", tous les passionnés de foot voudront se procurer ces 4 magnifiques plateaux service décor.
Souvenirs, objets de collection ou manière originale de servir l'apéritif à vos amis, ces 4 plateaux de format environ 35x25 cm sont remarquablement imprimés en couleur à l'image d'une des vedettes de l'Equipe de France. Janvion, Trésor, Platini, Rocheteau, les 4 as de l'Equipe de France peuvent se commander soit séparément un plateau au choix (préciser celui retenu), soit les 4 en bloc en bénéficiant ainsi d'un prix préférentiel. Commandez vite à l'aide du coupon ci-dessous.

Je désire profiter de cette offre spéciale et je commande à Cornillon S.A, B.P. 80 - 42703 Firminy cedex :

☐ 1 plateau (inscrire ici le nom du joueur retenu) _____ pour 35 F franco
☐ les 4 plateaux ensemble et je bénéficie du prix spécial de 120 F franco.

ci-joint chèque bancaire ☐ mandat-carte ☐ CCP à l'ordre de Cornillon S.A. n° 602686 Lyon

si je ne suis pas satisfait, je serai remboursé à condition de retourner les plateaux en l'état sous 15 jours.

GROUPE III

ESPAGNE - AUTRICHE (1-2)

Le triomphe de Senekowitsch

(Victor Sinet)

BUENOS AIRES. — S'il n'est pas trop difficile de se rendre à River Plate, qui se trouve à peu près au centre de la grande agglomération argentine, il faut en revanche prendre le chemin de Velez Sarsfield comme pour une véritable expédition ! En effet, le second stade « Mundial » de Bunos Aires se trouve tout à fait à l'autre extrémité de la ville et il faut croire d'ailleurs que même les gens du pays s'y laissent prendre puisqu'il y avait toute une tribune à moitié vide lorsque fut donné le coup d'envoi du match Espagne-Autriche.

Or, la tribune en question, toute à la verticale comme les trois autres, ce qui confère un cachet particulier à ce stade typique de football, devait s'emplir peu à peu au fil des minutes, au point qu'on n'aurait pas pu y placer trois policiers au moment où fut sifflée la mi-temps !

Cette parenthèse fermée sur l'aspect de Velez Sarsfield qui a son importance, il faut mettre l'accent sur le succès personnel qu'aura obtenu le sélectionneur autrichien Helmut Senekowitsch à l'issue d'un match où il jouait pratiquement sa tête.

On sait que durant toute la semaine, dans leur retraite de Moreno, les Autrichiens avaient été plus ou moins secoués par la qeurelle qui séparait leurs deux techniciens, Senekowitsch d'une part, Max Merkel de l'autre, ce dernier devant être en principe le futur commissaire technique de l'équipe nationale.

Or, mercredi dernier, Merkel dut reprendre la route de Vienne, contraint et forcé, car Senekowitsch, non content de demander carte blanche à ses dirigeants, accusa son possible successeur de s'être prêté à une singulière machination. Il paraîtrait en effet que Merkel s'était mis d'accord avec une grande marque d'équipements sportifs de manière à faire entraîner les sélectionnés autrichiens avec des ballons tout à fait différents de ceux qui ont été officialisés pour ce Mundial. L'incident a pris des proportions telles qu'au bout du compte Merkel a dû s'en aller et que les joueurs, eux, ont pu se préparer comme le désirait Senekowitsch.

Il faut dire également que l'on reprochait à Senekowitsch d'être un apôtre du jeu défensif et de ne pas se soucier assez du compartiment offensif de la sélection. Samedi matin encore, certains journalistes viennois l'accusaient d'avoir incorporé à la pointe du combat un jeune garçon qui opère habituellement en 2e Division, Schachner, preuve évidente qu'il se moquait éperdument de ce qui pouvait se produire sur le plan offensif.

Or, il ne s'agissait point là d'un geste d'abandon, mais plus simplement d'une opération tactique, car ce malin de Senekowitsch, qui connait bien le football, avait sa petite idée sur la façon de prendre les Espagnols. C'est d'ailleurs ce qu'il devait déclarer sur le ton satisfait que l'on imagine tout de suite après la rencontre de Velez Sarsfield :

« J'ai toujours dit qu'il n'y avait qu'une façon de contrer les Espagnols, expliquait-il. Cette façon consistait essentiellement à attendre et voir venir. Comme nos adversaires manquent plutôt d'imagination et d'esprit collectif, il suffirait donc de guetter l'ouverture. Je crois que cela nous a réussi puisque finalement nous avons gagné cette partie, ô combien difficile, avec les armes que j'avais préconisées. »

Le fait est que face à une équipe ibérique qui aura été la grande déception de cette première journée avec la France et l'Ecosse, l'Autriche a, comme on dit, fort bien joué le coup. Certes, une telle tactique exigeait de la part de ses exécutants une vigilance totale et aussi un esprit de corps à toute épreuve sur le plan défensif : précisément Senekowitsch savait à quoi s'en tenir sur ses troupes de choc et plus particulièrement sur les hommes qui forment son arrière-garde, principalement le portier Koncilia, l'arrière droit et capitaine Robert Sara et le grand stoppeur Bruno Pezzey. Comme par hasard, ce furent ces joueurs-là qui neutralisèrent du mieux qu'ils purent les remuants mais peu opportunistes attaquants espagnols, Sara passant même le plus clair de son temps à galvaniser ses camarades de la voix et du geste.

Avec le recul, on mesure mieux à quel point les Autrichiens se sont montrés intelligents dans cette rencontre où ils n'étaient pourtant pas les favoris et encore moins les préférés d'un public à forte proportion espagnole. En effet, ils commencèrent par frapper les premiers au plus fort de la domination adverse grâce à la clairvoyance de Pezzey et au réalisme de l'étonnant Schachner qui fit la décision, comme on dit, en deux coups de cuillère à pot !

Ensuite, lorsque victimes du vent qui soufflait très fort plutôt que de la pression désordonnée des Espagnols, les Autrichiens se retrouvèrent avec le compteur à zéro, ils surent une nouvelle fois faire la différence grâce à leur sang-froid et à leur lucidité. De toute évidence, si la détermination et la vivacité étaient ibériques, la finesse de jeu et la maitrise collective se trouvaient bien dans le camp autrichien. On peut d'ailleurs s'étonner à ce propos qu'un garçon avisé comme Ladislao Kubala n'ait pas songé un seul instant à faire neutraliser le meneur de jeu autrichien Herbert Prohaska qui, libre de ses mouvements, put tirer les ficelles avec l'assurance technique qu'on lui connait.

Bref, tandis que l'Espagne jouait à contresens, à l'image de Robert Cano qui se démenait en pure perte sur tout le front de l'attaque, à l'image aussi d'un Pirri décidément vieillissant, l'Autriche mettait en pratique le fameux « wait and see » si cher aux Britanniques, et le résultat ne se fit pas attendre. Ainsi le percutant Hans Krankl peut-il faire définitivement la décision consécutivement à un beau travail préparatoire de Kreuz et de Prohaska, les deux hommes orchestre de son équipe.

Voici donc l'Espagne d'ores et déjà mal en point dans ce Mundial où elle comptait pourtant réaliser de grandes prouesses et où elle bénéficiait, tout comme les Italiens, d'un contexte infiniment favorable puisqu'aussi bien la colonie espagnole de Buenos Aires est très importante. De toute évidence, l'Espagne ne possède plus les hommes-clés qui faisaient sa force et l'on a d'ailleurs pu constater que les vétérans étaient encore les meilleurs, ce qui n'est pas peu dire...

Kubala devra repartir de zéro s'il veut que sa sélection puisse jouer en 1982 un rôle de premier plan dans la Coupe du monde qui sera organisée, comme on le sait, en Espagne.

De l'Autriche, qui a surpris agréablement, on doit dire qu'elle s'était fort bien préparée dans l'optique de ce match à caractère particulier. Senekowitsch a donc raison de triompher. Sa tactique préméditée de longue date était bien celle qui convenait en pareille circonstance. Il reste maintenant à savoir si les joueurs d'Europe central sont capables, sur leur lancée, d'arracher une qualification qui serait une grande surprise pour tout le monde. Certes, les individualités ne font pas défaut au sein de cette formation complète dans toutes ses lignes. On citera, entre autres et indépendamment de Prohaska et du grand Pezzey qui est un peu l'homme à tout faire de l'équipe, des gaillards comme Sara, Hattenberger, Jara, Breitenberger, sans oublier évidemment Koncilia et encore moins celui qui fut la révélation de Velez Sarsfield, le blond et puissant Walter Schachner, 21 ans, qui ne s'est pas embarrassé de complexes pour passer directement de la 2e Division autrichienne à un tournoi final de la Coupe du monde. Le but que l'artificier de Donawitz inscrivit à la 10e minute fut un chef-d'œuvre non seulement d'inspiration mais aussi de culot.

Oui, elle peut encore faire parler d'elle, cette sélection autrichienne qui compte aussi sur son Soulier d'Or européen, Hans Krankl, pour venir à bout ce soir des difficiles Suédois.

Un match qui, on s'en doute bien, désignera sûrement l'un des qualifiés du groupe 3 pour le second tour.

SCHACHNER, L'INCONNU DANS LA MAISON

BUENOS AIRES. — *Les Autrichiens, à leur arrivée en Argentine, nous avaient prévenus. Parmi les vingt-deux sélectionnés pour le tournoi final de la Coupe du monde, ils comptaient un joueur de deuxième division et cette curiosité méritait d'être signalée, car aucune autre sélection ne compte de joueurs de seconde catégorie en son sein.*

De là à imaginer que, dès l'entrée en scène, le « divisionnaire » que l'on sait allait se trouver projeté aux premières loges, il y avait évidemment une marge que personne n'aurait osé franchir, d'autant que l'on ne pensait pas que l'intéressé se verrait si vite donner sa chance.

Et pourtant, nous savions de la bouche même du sélectionneur Helmut Senekowitsch, que Schachner était le type parfait du joueur qu'il fallait pour jouer la contre-attaque face aux Espagnols.

« Vous verrez, avait assuré le directeur autrichien, au cours de sa conférence de presse, Schachner va vous étonner ! »

La prophétie de Senekowitsch allait se matérialiser beaucoup plus vite que lui-même ne l'aurait pensé, puisque à la dixième minute on vit une flèche blonde traverser pratiquement la moitié du terrain, éviter le vieux Pirri accouru à sa rencontre et frapper dans la balle avec force, au moment même où Miquel Angel s'élançait en pure perte.

Schachner, que les Espagnols sous-estimaient sans nul doute, puisqu'ils le regardèrent de loin et ne songèrent jamais à le marquer de près, devait en faire voir d'autres à l'arrière-garde ibérique, puisque, à plusieurs reprises, il trouva encore le moyen de se présenter à portée de tir dans la surface adverse. Parallèlement, il contribua, avec beaucoup d'adresse, au développement de toutes les actions collectives de son équipe, si bien qu'au bout de quatre-vingts minutes, on pouvait considérer qu'il avait été l'un des principaux artisans de la si surprenante victoire autrichienne. C'est à ce moment-là que Senekowitsch, sans doute pleinement satisfait de son expérience, fit sortir son numéro 18.

« Le fait est que je m'étais beaucoup dépensé et que j'avais besoin de souffler un peu, reconnaissait Schachner, tout heureux sous la douche. Vous savez je n'ai pas cherché à comprendre quand Pezzey m'a adressé cette balle en profondeur, j'ai visé comme je le fais en seconde division, sous les couleurs du S.V. Donawitz ! »

Ce qui a aussi surpris chez ce nouveau venu, plein d'ardeur et de verve, c'est sa masse athlétique qui constitue à coup sûr un argument de taille ; une masse athlétique à la mesure de celle qui caractérisait le « Soulier d'Or » autrichien Hans Krankl, avec qui, le jeune et bouillant Walter, forme déjà un tandem très complémentaire.

Retenez bien le nom de cet attaquant jusqu'alors inconnu. Il est peut-être le symbole du renouveau du football autrichien, en même temps que celui d'une jeunesse nouvelle qui ne s'embarrasse plus d'aucun complexe.

Ce ne sont, en tout cas, pas les Espagnols qui pourront prétendre le contraire...

V. S.

en direct du mundial

■ Titre de « Bild am Sonntag » pour son compte rendu de Brésil-Suède : « Prima ! Brasilien ist so schlecht wie wir. » (Chouette ! Le Brésil est aussi mauvais que nous.)

■ Roland Hattenberger ne jouera pas pour l'Autriche : « J'aurais pu prendre le risque, a-t-il dit, mais ce ne serait pas honnête visà-vis de mon club, le V.F.B. Stuttgart, qui me paie bien tout au long de l'année. »

■ Coutinho est bon pronostiqueur. La veille du match Allemagne-Pologne, il avait annoncé : « Match nul. » Il y a eu match nul. Mais voulait-ils dire aussi que ce serait une piètre démonstration de football ?

■ Ruben Cano, Argentin naturalisé espagnol, a dit : « Si l'Espagne doit affronter l'Argentine, j'aimerais autant ne pas jouer. » Les Autriciens semblent avoir compris son problème.

LE ZODIAQUE AZTEQUE

Un « spécialiste de l'astrologie aztèque », le « professeur » Waffman, a tiré l'horoscope des joueurs espagnols avant le début du Mundial. Sans affirmer que l'Espagne remporterait le titre, il a garanti une belle carrière aux protégés de Kubala. Les Autrichiens ne doivent pas connaitre les signes du zodiaque aztèque.

■ L'attaquant brésilien Reinaldo, qui participe à la Coupe du monde, devra être opere d'un ménisque. Il le sait, souffre du genou mais continue à jouer.

■ Deux anciennes gloires du Brésil, les avants-centres Ademir (1950) et Vava (1958-62) ont rudement attaqué Coutino : « Le tempérament c'est bien, ont-ils dit, mais la technique ? »

■ Les Autrichiens sont logés au « Sindicato del Segura » à Moreno, où la sélection nationale argentine a effectué la plus grande partie de son stage de préparation.

■ Les Espagnols profitent du Mundial pour engager bon nombre de joueurs argentins. Ainsi Séville a-t-il conclu le transfert de l'ailier international Bertoni qui lui aurait coûté 700.000 dollars soit 3.500.000 F. D'autre part, Las Palmas a enrôlé l'avant-centre d'Independiante Outes que Nantes convoitait également.

■ « Je pars pour ne pas assister à un enterrement », a laissé tomber Max Merkel, l'ex-adjoint et futur successeur de Senekowitch en quittant la délégation autrichienne.

LE TELEPHONE NE REPOND PLUS

Terre d'absences, cités vides... Dès le match d'ouverture, le Brésil est entré dans les transes secrètes de sa macumba préférée : le football rythmé de la Coupe du monde. Lorsque l'on détient la Coupe Jules-Rimet, après trois victoires, et que l'on a été une fois finaliste, cette grande fête du ballon rond devient sa chose, son jouet préféré.

Guichets fermés des organismes officiels, ministères vides de fonctionnaires (réunis autour des postes de TV couleur), rues désertes et téléphones ne répondant plus, Rio de Janeiro a vécu avec beaucoup d'émotion le coup d'envoi de l'épreuve.

Sur le plan du spectacle, cependant, le match Allemagne-Pologne a déçu. On attendait surtout mieux de la part des champions du monde. Mais n'en va-t-il pas ainsi depuis 1966 ? Au point que l'on se demande, sous la Croix du Sud, si cette journée d'ouverture officielle présente une quelconque utilité ? Les clichés éculés de l'amitié entre les peuples, lancés par les dirigeants, n'amusent plus personne...

Ne serait-il pas plus logique d'entrer dans le vif du sujet et de saisir à bras le corps cette compétition qui fait rêver tous les vrais mordus aux quatre coins de la Terre ? « A quoi riment ces éternels et insipides 0-0 de l'ouverture ? » demande la presse carioca. « Quant à l'air boyscout du défilé des délégations, symbolique dans un environnement puant de plus en plus l'oseille, il touche au grotesque », affirment les observateurs brésiliens.

A. F.

■ Les chauffeurs de taxi sont à Mar del Plata des gens honnêtes et courtois. L'un d'entre eux a rendu à son propriétaire, un journaliste espagnol, le sac contenant tous ses papiers et 4.000 dollars qu'il avait oublié dans la voiture. Un autre taximan a transporté gratuitement des journalistes français en l'honneur de la première victoire remportée par les Argentins aux dépens de la Hongrie.
g les7éneg— Ga8dlé w.P

■ Alfredo Di Stefano a dit après la victoire de l'Autriche sur l'Espagne : « Ce fut le triomphe de l'organisation, de l'intelligence et de la simplicité. »

■ Omar Sivori allonge la série des footballeurs-journalistes. Il suit en effet le Mundial pour le compte d'un hebdomadaire argentin.

■ Les joueurs espagnols n'ont que modérément apprécié les deu xsemaines de préparation passées à Montevides. Ils se sont entraînés sur des terrains durs et tous souffraient d'ampoules aux pieds.

■ Helenio Herrera est catégorique : « Jusqu'à présen, je considère que l'Argentine est l'équipe qui m'a le plus impressionné ; elle possède les plus grandes chances de remporter la Coupe. Je n'ai jamais vu une équipe argentine aussi rapide, aussi puissante et aux telles possibilités offensives. »

■ Joas Saldanha l'ancien sélectionneur brésilien a dit de l'équipe brésilienne 1978 : « Elle n'arrive pas à la cheville de celle de 1970. Elle ne compte aucune figure marquante, et ne possède aucune personnalité collective. »

● *Berti Vogts et l'entraîneur tunisien Chetali ont suivi leur premier stage d'entraîneur ensemble, en 1969, sous la direction de Weisweiler.*

● *Hansi Muller est le chouchou des journalistes allemands qui se l'arrachent après chaque entraînement. « Il est de loin le plus intéressant de la jeune génération », assurent nos confrères.*

● *La compagnie aérienne Lufthansa a prévu d'informer les clients de ses vols « long courrier » de tous les détails des matches du Mundial qui se dérouleront durant leur voyage. Le moyen : des télex relayés par les commandants de bord.*

● *Un curieux record pour Naidenov, l'ex-gardien bulgare : en 1962 au Chili et en 1966 en Angleterre, il fut le premier gardien du Mundial à encaisser un but. Le premier par Facundo (Argentine), le second par Pelé lui-même.*

● *La TV allemande a expédié une équipe à Varsovie pour y recueillir « à chaud » les réactions des téléspectateurs polonais concernant le match d'ouverture contre la R.F.A.*

● *C'est la firme de jeans « Levis » qui a habillé des pieds à la tête la délégation mexicaine.*

● *Henry Kissinger, l'ex-secrétaire d'Etat américain, est arrivé en Argentine pour assister au Mundial. Il était déjà présent en Allemagne il y a quatre ans.*

● *A la veille du match d'ouverture, les bookmakers argentins affichaient les cotes suivantes : Brésil, 9/4 ; Argentine, 4/1 ; Allemagne, 7/1 ; Hollande, 8/1 ; Ecosse, 9/1.*

● *Les Brésiliens mangent essentiellement de la viande et des fruits depuis qu'ils sont arrivés à Mar del Plata. En quantité raisonnable. Car les responsables de l'équipe du Brésil ont peur comme de la peste que les joueurs prennent du poids. Ce qui serait assez étonnant, compte tenu des entraînements très sévères que Coutinho impose à ses hommes.*

● *Les Brésiliens sont à peu près tous persuadés que l'outsider le plus sérieux de la compétition sera la France ! Peut-être parce qu'ils se souviennent de leur récent voyage à Paris...*

● *Les entraîneurs brésiliens ont trouvé un bon exercice pour tester la condition physique de leurs joueurs, les obligeant à effectuer un sprint sur dix mètres, suivi d'un exercice de saut à pieds joints pardessus une corde tendue à quarante centimètres du sol. Après quoi, les joueurs terminent par un nouveau sprint sur vingt mètres. A ce jeu-là, le plus véloce paraît être Roberto. Le plus lent... Rivelino !*

● *Coutinho est formel : la Hollande a les mêmes vertus qu'en 1974 ; mais il est catégorique aussi pour dire : « Cette fois, nous avons prévu la parade, et je suis persuadé que les Hollandais ne pourront pas mettre leurs principes en application. »*

● *La délégation du Brésil a pris soin de se renseigner sur le temps qu'il faisait à Mendoza en vue du deuxième tour. Car, pour l'instant, l'exemple du ciel gris de Mar del Plata les inquiéterait plutôt.*

● *S'ils obtiennent — comme en 1974 — une des quatre premières places du Mundial, les Polonais toucheront chacun trois mille dollars de prime. Soit le prix d'un bel appartement à Varsovie. Pas mal pour des amateurs !*

● *Le stade de Mar del Plata a reçu jusqu'à la dernière minute la visite de tous les corps de bâtiment ou presque. Car les Argentins ont essayé de prévoir le moindre détail, au point que, dans le superbe studio de télévision, tous les produits de maquillage possibles et imaginables étaient alignés à l'entrée des lieux, bien avant que la première émission n'ait lieu.*

● *Les équipes appelées à jouer à Mar del Plata ont la chance d'avoir à leur disposition un stade tout neuf et plutôt luxueux. Ainsi, ces équipes ont à leur disposition deux immenses salles d'échauffement, nettement distantes l'une de l'autre, de telle sorte que jusqu'au dernier moment les secrets tactiques seront bien gardés !*

● *Tous les matins, les joueurs brésiliens ont droit à une conférence théorique de Coutinho, qui, avec l'appui de films sur la plupart des équipes du Mundial, explique à ses hommes ce qui risque de les attendre au fur et à mesure des matches.*

● *Le gardien hollandais Jongbloed, né le 25 novembre 1940, est le plus vieux joueur du Mundial. Le plus jeune est le mexicain Rodriguez, qui a vu le jour le 13 mars 1959.*

LA TRIPLE COURONNE DU KAISER

Il est de coutume, après chaque Coupe du monde, de procéder à l'élection de l'équipe idéale de la compétition. Notre confrère espagnol « Marca » rappelle les lauréats des précédentes éditions, parmi lesquels on trouve quatre Français : Marcel Langiller (1930), Fred Aston (1938), Raymond Kopa et Just Fontaine (1958).

Notons que Franz Beckenbauer est le seul joueur à avoir été retenu trois fois (1966-70-74) alors que Meazza (1934-38), Nilton Santos (1954-58), Djalma Santos (1958-62), Garrincha (1958-62), Pelé (1958-70), Schnellinger (1962-66) et Bobby Charlton (1966-70), ont été désignés deux fois.

Parmi les onze élus de 1974, seuls Beckenbauer, Marinho, Cruyff et Oblak ne participent pas au Mundial argentin.

1930 : **Yavocic (Yougoslavie) — Paternoster (Argentine), Nazzasi (Uruguay), — Andrade (Uruguay), Zumelzu (Argentine), Gestido (Uruguay) — Peucelle (Argentine), Scarone (Uruguay), Stabile (Argentine), Ferreira (Argentine), Langiller (France).**

●

1934 : **Zamora (Espagne) — Monzeglio (Italie), Quincoces (Espagne) — Cilaurren (Espagne), Smistik (Autriche), Wagner (Autriche) — Guaita (Italie), Meazza (Italie), Langara (Espagne), Nejedly (Tchécoslovaquie), Puc (Tchécoslovaquie).**

●

1938 : **Planicka (Tchécoslovaquie) — Domingo Da Guia (Brésil), Rava (Italie) — Serantoni (Italie), Andreolo (Italie), Szalay (Hongrie) — Aston (France), Meazza (Italie), Sarosi (Hongrie), Leonidas (Brésil), Colaussi (Italie).**

●

1950 : **Ramallets (Espagne) — Gonzales (Uruguay), Tejera (Uruguay) — Bauer (Brésil), Varela (Uruguay), Wright (Angleterre) — Ghiggia (Uruguay), Mortensen (Angleterre), Ademir (Brésil), Schiaffino (Uruguay), Chico (Brésil).**

●

1954 : **Maspoli (Uruguay) — Santamaria (Uruguay), Liebrich (R.F.A.), N. Santos (Brésil) — Ocwirck (Autriche), Boszik (Hongrie) — Rahn (Allemagne), Kocsis (Hongrie), Hidegkuti (Hongrie), Puskas (Hongrie), Czibor (Hongrie).**

●

1958 : **Yachine (U.R.S.S.) — D. Santos (Brésil), Orlando (Brésil), Bellini (Brésil), N. Santos (Brésil) — Didi (Brésil), Kopa (France) — Garrincha (Brésil), Fontaine (France), Pelé (Brésil), Hamrin (Suède).**

●

1962 : **Schroif (Tchécoslovaquie) — D. Santos (Brésil), Zito (Brésil), Mauro (Brésil), Schnellinger (R.F.A.) — Voronine (U.R.S.S.), Masopust (Tchécoslovaquie) — Garrincha (Brésil), Vava (Brésil), Amarildo (Brésil), Gento (Espagne).**

●

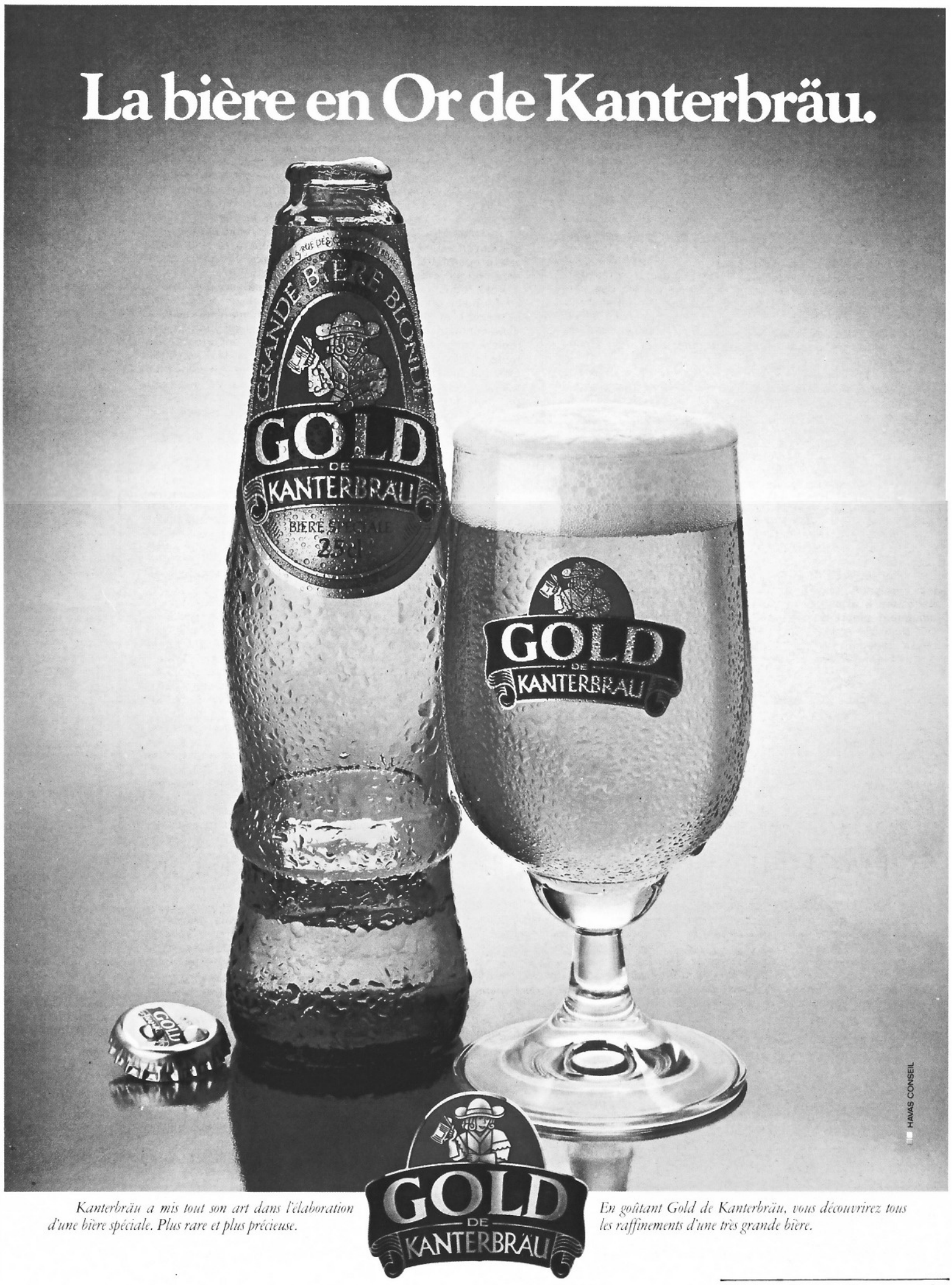
1966 : **Banks (Angleterre) — Sanchis (Espagne), Moore (Angleterre), J. Charlton (Angleterre), Schnellinger (R.F.A.) — Beckenbauer (R.F.A.), B. Charlton (Angleterre) — Bene (Hongrie), Hurst (Angleterre), Eusebio (Hongrie), Simoes (Portugal).**

●

1970 : **Mazurkiewicz (Uruguay) — Carlos Alberto (Brésil), Beckenbauer (R.F.A.), Piazza (Brésil), Facchetti (Italie) — B. Charlton (Angleterre), Gerson (Brésil), Rivera (Italie) — Jairzinho (Brésil), Muller (R.F.A.), Pelé (Brésil).**

●

1974 : **Tomaszewski (Pologne) — Vogts (R.F.A.), Suurbier (Hollande), Beckenbauer (R.F.A.), F. Marinho (Brésil) — Neeskens (Hollande), Deyna (Pologne), Oblak (Yougoslavie) — Lato (Pologne), Cruyff (Hollande), Rensenbrink (Hollande).**



Kanterbräu a mis tout son art dans l'élaboration d'une bière spéciale. Plus rare et plus précieuse.

En goûtant Gold de Kanterbräu, vous découvrirez tous les raffinements d'une très grande bière.

L'ALLEMAGNE DES MULLER

L'équipe d'Allemagne a déjà compté deux Walter en 1954 : Fritz et Ottmar. Ils étaient frères. Elle a sélectionné en même temps, vers les années 1972, deux Kremers, Erwin et Helmut. On avait du mal à les distinguer, ils étaient jumeaux et quand l'un s'enrhumait, l'autre éternuait.

Aujourd'hui, il y a deux Muller dans la sélection de Schoen : Hansi et Dieter. Ils ne sont ni jumeaux, ni frères. Ils ne se ressemblent pas, mais alors pas du tout.

Dieter le Diable et Hansi l'Ange

A vingt ans, Hansi Muller a tout juste terminé sa croissance. Il ressemble encore à une longue plante flexible dont la fleur un peu lourde pour la tige s'incline légèrement. Longtemps il est resté petit, ce qui faisait le désespoir de son père. Ce n'est guère qu'à quinze ans qu'il a commencé à pousser vraiment.

Devant la porte de la maison familiale, dans un village des environs de Stuttgart, se trouvait une place que les gosses avaient transformé en terrain de football et le petit Hansi passait plus de temps là qu'à l'école primaire. Toujours, il a nourri un amour fou pour le foot. Il est vrai qu'il était doué. Dès qu'il eut l'âge de signer pour un club, il fut surclassé malgré son air enfantin et son allure désordonnée de poulain en liberté.

LE JOUEUR GATE

Ce fut toujours l'enfant de la famille. L'enfant gâté même. Sa mère le couvait et son père ne le quittait guère. C'est lui qui avant les matches lui laçait ses chaussures. Comme il avait quelques difficultés à se baisser, il demandait à Hansi de grimper sur le banc des vestiaires. Le gosse se montrait si impatient de partir pour taper dans la balle qu'il trépignait sur le banc. Balle au pied, c'était une petite merveille.

Il n'est pas étonnant que Stuttgart l'ai rapidement repéré et que les sélectionneurs de jeunes d'abord, du plus haut niveau, se soient intéressés à lui ensuite.

A dix-huit ans, il avait son bachot. Il dut choisir : poursuivre ses études ou opter pour le football. Il n'hésita pas. Il parle assez bien le français, l'anglais ; il s'est mis à l'espagnol dans le but de devenir interprète comme celle qui est aujourd'hui son amie et presque sa fiancée après avoir été depuis des années sa voisine sur les bancs du lycée ; mais il a décidé de mettre pour l'instant ses études en veilleuse. Il ne prend guère que des cours d'espagnol par correspondance et actuellement des cours... pratiques avec les autochtones. Pour l'instant, le football occupe toute ses pensées.

Il est demeuré très fils à papa et à maman. Ce sont ses parents qui s'occupent de ses contrats et jusqu'à l'an dernier, il ne possédait pas son propre carnet de chèques. En arrivant à Cordoba, son premier coup de téléphone fut pour sa mère à qui il demanda d'embrasser sa petite amie.

UN REVEUR

Dans la vie, comme sur le terrain, c'est un peu un rêveur, un poète. C'est bien ce que lui reprochent ses partenaires, Schoen lui-même qui admire son élégance, la justesse de ses passes, mais aimerait qu'il participe davantage au jeu, notamment sur le plan défensif car l'entraîneur allemand considère qu'un joueur quel que soit son rôle offensif doit apporter une certaine contribution au jeu défensif, ce que ne fait pas toujours le jeune Hansi.

Schoen l'a appelé deux fois en équipe nationale avant cette Coupe du monde : trente minutes à Hambourg contre le Brésil et soixante à Stockholm. Il pense qu'il sera le grand joueur de demain ; aussi après quelques hésitations, il a décidé de le lancer dans le grand bain de cette Coupe du monde.

Il faudra avoir l'œil sur lui en ce mois de juin.

DIETER LA GRIMACE

Si Hansi qui a conservé ce diminutif enfantin est très malléable, il en va autrement de Dieter. Celui-ci est un caractère et ce ne serait pas la première fois qu'il tiendrait tête à Schoen. Il a déjà eu de sévères explications avec le sélectionneur. C'est ainsi qu'il n'a pas voulu se rendre récemment à Norrkœpping avec l'équipe B car il estimait que lui, premier buteur de la Bundesliga à égalité avec Gerd Muller et après avoir déjà marqué quatre buts avec cette équipe B, il n'avait plus à faire ses preuves. De plus, n'était-il pas titulaire à part entière dans l'équipe de Cologne, championne d'Allemagne ?

Quand, au fil des petits matches d'entraînement, on s'est aperçu que ses chances de jouer le match d'ouverture diminuaient, il a fait la grimace.

« Ça ne change pas », nous a-t-il lâché avec un sourire crispé.

Et la promesse de jouer les autres matches — certains autres du moins — ne l'a pas tellement rasséréné.

Curieuse histoire que celle Dieter.

LE FOOT DANS LE SAN

Il a perdu son père alors qu était très jeune. Sa mère s'est r marié avec un riche entrepreneu en bâtiment qui a tenu à adopte l'enfant et à lui donner son propr nom. C'est ainsi qu'il s'est appe Muller.

Son père adoptif décédé lui auss Dieter et sa mère se trouvent à l tête d'une assez belle fortune. Die ter n'a pas besoin du football pou vivre, mais il a le foot dans le sang C'est un buteur. Il a la rage de ga gner. Il sait qu'il n'est pas un très grand technicien, mais son objecti c'est le but. Et bon an mal an, i obtient ses 25 buts dans sa saison Il comptait sur la Coupe du monde pour s'imposer sur le plan le plus haut ; il veut avoir sa chance. I y a gros à parier qu'il l'aura.

(Jean CORNU)

Louis GAVILLET + Michel FLEURY
« L'ENTRAINEMENT DU GARDIEN »
F 60 (TTC + port y compris)

Karl-Heinz HEDDERGOTT
(ancien bras droit de Sepp Herberger)
« LE NOUVEL ENSEIGNEMENT DU FOOTBALL »
F 91 (TTC + port y compris)

Demander notre catalogue des livres sur l'enseignement du football. Joindre un timbre poste de F 80 pour réponse

Paiement par chèque bancaire à
FLEURY - EDITIONS SA
25370 LES HOPITAUX-NEUFS (Doubs)

COUPE DU MONDE DU JOUET...

LA FRANCE EN FINALE AVEC :

MATCH, LE JEU DE MICHEL PLATINI

La France s'est qualifiée pour la Coupe du Monde de Football, elle se qualifiera également pour la Coupe du Monde du Jouet avec son jeu de société MATCH.

MATCH est un jeu étonnant, purement stratégique, ne laissant aucune part au hasard.

En vente dans les magasins spécialistes du Jouet.

M. 101-6

EDITIONS FENWICK 120, Rue La Boétie 75008 PARIS - Tél: 720. 00. 05. Distribué par **MAKO**

LE RENDEZ-VOUS DES ET

Dans un registre différent, et même opposé, Gregor Lato (à droite) et Ronnie Hellstroem furent deux des grandes révélations du WM 1974 en Allemagne. L'explosif attaquant polonais s'adjugea la couronne des buteurs et le bondissant gardien suédois fut classé numéro un à son poste sur le même rang que Sepp Maier. Quatre ans après, tous deux sont encore là pour repousser l'assaut de la jeune génération. (Photos S.A.M.)

DILES

(2)

ZICO

L'HOMME PAR QUI

Lorsque Pelé, le plus grand footballeur de l'histoire, décida de se retirer, en 1973, après quinze ans d'un règne sans partage, on crut qu'il se passerait bien des lustres avant que les Brésiliens osent lui comparer un autre numéro dix. En fait, moins de deux ans plus tard, l'étoile d'un jeune attaquant de Flamengo scintillait si fort qu'on le baptisa bientôt le « Pelé blanc ». Et le plus surprenant est que si l'on ne peut affirmer que Arthur Antunes Coimbra – c'est son vrai nom – a rejoint son illustre modèle, nul ne s'aviserait pour autant de rire de la comparaison. Car Zico appartient aussi à cette race de joueurs exceptionnels, ceux par qui le spectacle arrive.

Dans son superbe album, « Les Géants du Football » (Editions Calmann-Lévy), consacré aux vedettes du Mundial 1978, Jacques Thibert a brossé le portrait que voici du meilleur footballeur brésilien de l'heure.

La destinée d'un homme vient de loin. Celle d'un champion de football aussi. Quand le navigateur portugais Cabral, entraîné par les alizés, aborda en avril 1500 la côte brésilienne, à Porto Seguro (au sud de l'actuelle Salvador de Bahia), il ne savait pas qu'il ouvrait le chemin à l'une des civilisations les plus diverses et les plus riches du monde. Les Brésiliens d'aujourd'hui, decendants des Indiens guaranis, des colons portugais, des esclaves noirs d'Afrique, des Français de Guanabara, des commerçants anglais, des Néerlandais de Bahia et de Pernambouc, ont réalisé depuis longtemps l'intégration des races. Leur art est universel et quand les orchestres de samba s'emparent de la rue pour le célèbre carnaval de Rio, on ne sait plus si cette musique ensorceleuse est née de la « saudade » (nostalgie) portugaise ou du rythme africain que rappellent les atabaques, la marinha ou le reco-reco.

Le football brésilien est l'enfant de ce pays grand comme quinze fois la France, qui subit toutes les influences climatiques, voit parfois la neige à Curitiba et brûle sous le soleil de l'Amazonie. On ne joue pas de la même manière à Flumineuse ou à Porto-Alegre. Les caractères s'y affrontent, s'y mélangent, s'y retrouvent pour une extraordinaire symphonie de dons et de couleurs.

LA FRONDE DE DAVID

Il ne faut pas oublier que la première grande étoile du football brésilien, le Pelé des années 1920, s'appelait Friedenreich. Fils d'Allemand, il possédait les qualités des deux races : sérieux, flegme, mais aussi incroyable souplesse et technique en mouvement. Fantastique marqueur de buts (1.421, c'est-à-dire plus que Pelé), il domina le football de Sao Paulo et du Brésil tout entier durant plus de vingt ans. Et si son nom n'a pas aujourd'hui, dans le monde, le même impact que celui du « Roi », c'est que la télévision, Coca-Cola et les New York Cosmos n'existaient pas encore. Mais ceux des Brésiliens qui l'ont vu jouer affirment qu'il aurait fait de l'ombre au plus doué de tous les joueurs modernes. Dieu seul le sait...

Friedenreich était blanc, et d'origine allemande. Domingos da Guia, « le demi-centre que l'on ne dribblait pas », était métis, et d'origines noire et portugaise. Leonidas, l'homme caoutchouc, qui marqua quatre buts contre la Pologne en Coupe du monde 1938, fut le premier « diamant noir ». Patesko l'éclair avait des ascendances d'Europe centrale. C'est pourquoi les supporters ne s'embarrassent plus de ces noms barbares qui viennent de si loin. Leurs champions ont noms Pepé, Pelé, Didi et parfois Garrincha (le petit oiseau) ou Pintinho (le petit peintre).

Arthur Antunes Coimbra est ainsi devenu Zico, dans que l'on sache très bien pourquoi les petits copains de sa rue lui donnèrent ce surnom. Né de mère italienne et de père portugais, au pied du Pain de Sucre de Rio, il ignore la barrière des langues et des races. Blanc par hasard, il a mis dans sa poche, lui le petit Arthur, la fronde de David, l'œil vif de ses ancêtres marins et la volubilité de sa « mamma ». Balle au pied, il est chat et oiseau, et se moque des géants.

LE PORTE-DRAPEAU DU FOOTBALL BRESILIEN

Zico, capitaine de Flamengo, est à court terme le porte-drapeau du football brésilien. Pelé contemple sa propre statue à Tres-Coraçoes. Le soleil de Rivelino va bientôt plonger derrière l'horizon. Zico, à vingt-cinq ans (il est né en 1952) a ramassé le sceptre, et il en fait déjà bon usage.

Physiquement, le nouveau roi est bien dans la tradition des attaquants d'élite brésiliens : 1,69 m, 66 kilos, tout en rapidité, adresse et intelligence. Moins robuste que Rivelino, il y a du Tostao en lui, cet avant-centre génial qui compléta si bien Pelé lors du triomphe de Mexico 1970, et qui dut abandonner le football, à vingt-six ans, à cause d'un décollement de la rétine. Comme son aîné, Zico est vif, prodigieusement adroit, aimanté par le but adverse, guidé dans le jeu par un fil doré. Il voit tout, il crée, il invente et enchante les yeux.

« Ce « piccolino », comme l'appelle sa maman, n'est pas seulement un artiste, dit de lui l'un de ses premiers entraîneurs. **C'est un galvanisateur, un**

demi d'attaque qui, avec son dynamisme, son engagement constant, sa rapidité et sa malice, oblige ses compagnons à ne pas trainer en route et à ouvrir les yeux. Plus tard, en perdant de sa vélocité, il deviendra sans doute un grand meneur de jeu. Car il possède une remarquable vision du jeu, supérieure par exemple à celle de Rivelino, et un art consommé de la passe longue et précise. »

UN BEBE-GOUJON

Quand il débuta, en 1967, à l'école de Flamengo, Zico ressemblait à un bébé-goujon. Une vaguelette le jetait sur la rive et l'écartait du jeu. Mais le bonhomme avait du tempérament, et la volonté se lisait dans ses yeux. Elle ne s'est jamais démentie. **« L'atout numéro un d'un champion footballeur,** dit-il, **c'est son habileté. Cela, Dieu me l'a donné. Mais son atout numéro deux, absolument indispensable dans le jeu moderne, c'est sa qualité physique. Cela, j'ai dû l'acquérir, et je dois reconnaître que rien ne me fut facile dans ce domaine. Au départ, j'étais frêle, maigre et fragile. J'ai donc dû absorber des entrainements spéciaux, basés notamment sur les haltères, afin de développer ma musculature et d'acquérir une résistance plus grande. Ma chance aurait été de travailler dans un grand club, avec des entraineurs compétents, sans brûler les étapes. »**

Zico rejoint ainsi Johan Cruyff, autre lévrier des gazons, dans sa profession de foi : **« Pour aller au-delà de soi-même au cours d'un match, il faut l'avoir fait à l'entrainement. »**

SON DRIBBLE ET SES COUPS FRANCS

Zico, après avoir fait ses gammes de junior, de réserviste et d'aspirant professionnel, signa sa première « grande » licence en 1973, à l'âge de vingt et un ans. Il avait acquis alors sa silhouette d'aujourd'hui, silhouette assise sur deux cuisses puissantes contrastant avec la finesse des attaches et la minceur du torse. Rapidement, on s'aperçut que bébé avait fait ses dents et qu'il possédait, au sein d'un registre très complet, deux talents exceptionnels : son dribble court et ses coups francs à vingt mètres.

« Mon dribble court est un don que j'ai dû trouver dans mon berceau, raconte Zico. **Je l'utilise depuis ma petite enfance, à une époque où je jouais beaucoup au football en salle ! La surface de jeu étant limitée, je devais l'exécuter à une rapidité extrême, et ne pas le manquer, car la cadence et le manque de couverture pouvaient entrainer des chocs en retour. C'est là, je crois, que j'ai rodé et perfectionné mon habileté technique. »**

Dans ce football en salle pratiqué au Brésil — et de plus en plus dans certains pays européens comme l'Allemagne, la Hollande et la Suisse —, on retrouve une nouvelle fois l'extraordinaire diversité du jeu brésilien. Football en salle, mais aussi football de plage pratiqué pieds nus, à Copacabana et ailleurs. Vitesse d'un côté, adresse de l'autre. Et trois Coupes du monde (1958, 1962, 1970) pour couronner tous ces talents réunis.

LA CHASSE AUX LUCARNES

Sur les terrains gazonnés, et en Championnat de Rio, le néo-pro Zico se distingue également par des dons exceptionnels d'artificier. Il ne se contente pas de marquer des buts. Il ajoute à chacun de ceux-ci un label personnel de fantaisie, et parfois de génie. **« Le football est un spectacle,** dit Zico, **et ici au Brésil, il n'est pas question de l'oublier. Il m'arrive, en match, de me rappeler le geste et le but d'un ancien que l'on m'a racontés, et de les tenter. Plus souvent, à mesure que j'approche de la cage adverse, il me vient une idée, une intuition plutôt. D'une manière générale, je marque des buts en utilisant ma technique. »** Sous les couleurs de Flamengo, Zico a marqué plus de 300 buts. Il est le meilleur canonnier brésilien des deux dernières années avec 63 buts en 70 rencontres pour 1976, et 48 buts en 56 matches pour 1977 (45 avec Flamengo, 11 avec l'équipe nationale).

La spécialité de Zico, joueur de mouvement, est pourtant le coup franc, qui se pratique sur balle arrêtée. Dans un pays où régnèrent une multitude de frappeurs en tous genres, de Peracio et Pepé les hommes canons, à Jair Rosa Pinto, Didi et Pelé, rois de la feuille morte ; et où règne encore Rivelino, Zico passe pour l'un des maîtres du genre. A vingt ou ving-cinq mètres, il chasse les deux « lucarnes » (les angles supérieurs de la cage) avec un égal bonheur, en force ou en finesse, du pied droit ou du pied gauche. La souplesse naturelle de la cheville (force essentielle de tous les grands techniciens) constitue, bien sûr, l'arme première de Zico. Elle lui permet de travailler la balle comme un joueur de billard influence sa boule d'ivoire, de lui donner des trajectoires multiples et constamment changeantes, et de plonger les gardiens adverses dans l'angoisse.

« Les coups francs, c'est vrai que je les tire bien, admet sans modestie Zico. **Mais ce n'est pas tout à fait un don du ciel. Pour atteindre la régularité et la variété de mes frappes, j'ai dû et je dois encore m'exercer pendant des heures après l'entrainement collectif. Je préfère, et de loin, marquer un but après une action de quarante mètres, un « une-deux » ou une série de dribbles. Mais il ne faut rien négliger dans ce jeu qui se resserre et dans ces matches qui basculent sur un coup de dé. Quand je marque sur coup franc, et que la victoire en découle, je suis envahi du même bonheur qu'après une action collective. C'est autre chose et à la fois pareil. »**

LE PROBLEME RIVELINO

A Flamengo, Zico porte le numéro dix. Capitaine de son équipe, il est chargé de toutes les responsabilités et occupe, sur le terrain, une position très avancée. Mais en sélection du Brésil, il retrouve un certain Rivelino, capitaine de Fluminense et des « vert et or », et autre numéro dix. Au privilège de l'ancienneté et des services rendus, le gaucher moustachu a gardé sa place. Et Zico a cherché la sienne. Après 25 sélections (et 21 buts), il ne l'a pas encore trouvée, se cognant à Rivelino dans l'entre-jeu, et piétinant les traces de Roberto ou Reinaldo au centre-avant.

« Dans l'équipe du Brésil 1978, écrivait récemment Alain Fontan, le correspondant de « France Football » à Rio, **Zico et Rivelino forment la charnière de l'entre-jeu. Super-techniciens, ils sont en mesure de faire la différence en deux ou trois coups de patte diaboliques. Un détail cependant. Le vétéran Rivelino se conduit en patron de l'équipe. Tout le jeu doit passer par lui. Mais on constate chaque fois un peu plus que, lorsqu'il ne joue pas ou doit sortir avant la fin de la partie, Zico réalise alors des exhibitions nettement supérieures. Coïncidence ? Sans doute pas. Incontestablement, au côté de Rivelino, il n'évolue pas à sa vraie place et se sent gêné aux entournures. »**

Zico se garde bien d'entrer dans la polémique. Aussi intelligent dans la vie qu'adroit balle au pied, il dément ne pas aimer jouer au côté de Rivelino en sélection. **« Se retrouver en compagnie d'un aussi grand joueur ne peut être qu'enrichissant,** dit-il avec une pointe de perfidie. **Le problème est que nous occupons la même fonction sur le terrain dans notre équipe de club. J'ai dû, en sélection, modifier mes habitudes et m'améliorer dans un rôle plus en retrait. Notre entente est meilleure depuis quelques mois, et je suis persuadé que la formule sera rodée pour l'Argentine. »**

En attendant, Zico égrène des exploits de buteur. En décembre 1976, alors que la sélection brésiliene s'enlisait contre l'U.R.S.S. au Maracana, Zico sortit comme un diable de sa boîte, dribblant trois adversaires et marquant imparablement en coin, à la 88e minute, le but de la victoire. On le revit, plus tard, lors des matches éliminatoires de la Coupe du monde, inscrire quatre buts lors d'une seule rencontre contre la Bolivie.

Mais si demain, Rivelino quittait le Brésil ou devenait indisponible, le grand patron de la sélection deviendrait Zico. On lui adjoindrait deux porteurs d'eau de grand talent comme Falcao, blond aux cheveux fous de Porto Alegre, et Carlos Alberto Pintinho (le petit peintre), et le tour serait joué. Zico deviendrait, sans discussion et sans partage, le nouveau dieu vivant du football brésilien.

COMPRENDRE LE BALLON

Qu'il est petit, pourtant, ce nouveau dieu, diront les partisans (européens pour la plupart) du football musclé. On leur répondra que Pelé mesurait 171 centimètres, Puskas 170, Kopa 169, et que la grandeur d'un artiste ne se mesure pas sous la toise. **« Je pense,** dit Zico lui-même, **que la taille d'un joueur n'a aucune influence sur son rendement. Il n'est pas nécessaire d'être un géant, ni un leveur de fonte, pour savoir imposer sa volonté au ballon. Il faut l'aimer et le comprendre. »**

En tout cas, Zico a le respect de ses pairs. Rivera et Albertosi, qui l'admirèrent lors du Tournoi du Bicentenaire à New York et qui le retrouvèrent au Maracana lors d'un match Brésil-Milan A.C. (3-0), ne l'ont pas oublié. **« Je ne crois pas,** dit Rivera, **avoir déjà vu un joueur doté d'une détente aussi phénoménale. Contre nous, il avait marqué le deuxième but sur un jaillissement irrésistible, après un renvoi d'Albertosi. Maldera, son garde du corps, n'avait pas eu le temps de deviner son action, que le ballon était déjà dans nos filets. »**

Le rayonnement de Zico a déjà attiré la convoitise des grands clubs européens. Le Real Madrid, en 1976, offrait 16 millions de cruzeiros (550 millions d'anciens francs) pour le transfert du capitaine de Flamengo. Le club brésilien répondit par un contrat exceptionnel qui permet à Zico d'être le joueur brésilien le mieux payé depuis Pelé, avec un salaire déclaré de quatre millions A.F. par mois, et des revenus sans doute bien supérieurs. **« Avant ce contrat qui me lie jusqu'en 1979 à Flamengo et qui a résolu tous mes problèmes d'avenir, j'envisageais plus ou moins sérieusement d'émigrer en Europe. Le joueur y est, commercialement parlant, beaucoup plus favorisé, surtout s'il est étranger. Mais aujourd'hui, je n'y pense plus. Mon salaire est très bon et, en jouant au brésil, je peux défendre beaucoup plus facilement ma place en sélection. »**

Le regard de Zico porte au-delà de la célèbre baie de Rio. A un journaliste italien qui lui rappelle les belles carrières réalisées dans le Cacio par les Brésiliens, et notamment par Cinesinho qui venait de Flamengo, il répond : **« Mio nonno era italiano ed in casa mia ho sempre sentito parlare molto bene dell'Italiia. Mi sarebbe piacinto venire a viverci per qualche tempo. »** (Mon grand-père était italien et à la maison, j'entendais dire beaucoup de bien de l'Italie. Il me plairait de venir y passer quelque temps.)

Ce sera plus tard, quand Zico aura sa statue devant le siège de Flamengo et l'empreinte de ses pieds moulée dans le ciment du Maracana. On ne vend pas un dieu du ballon rond au sommet de son art, et on se rappelle plutôt cette belle phrase : **« Il y a en Art une catégorie de joies supérieures, si profondes et si hautes que l'on est à jamais l'obligé de celle ou de celui qui vous les a données. »** Les Brésiliens sont à jamais les obligés de Zico, l'homme par qui le spectacle arrive.

Les intertitres sont de la rédaction de « France Football ».

« LES GEANTS DU FOOTBALL 1978 », PAR JACQUES THIBERT
192 PAGES DONT 32 COULEUR, **69 FRANCS** EN LIBRAIRIE

LE SPECTACLE ARRIVE

GROUPE IV

SAMEDI 3 JUIN A MENDOZA

HOLLANDE BAT IRAN : 3-0 (1-0). Temps ensoleillé et frais. Terrain trop herbeux. Arbitrage médiocre de M. Arghundia (Mexique). 40.000 spectateurs. Avertissement à Eskandarian (Iran). Buts : Rensenbrink (38e sur pen., 62e, 77e sur pen.).

HOLLANDE : Jongbloed** — Suurbier****, Krol****, Rijsbergen**** — W. Van De Kerkhof****, Neeskens***, Haan***, Jansen*** — Rep****, Rensenbrink*****, R. Van De Kerkhof***** puis Nunninga (70e). — Total : 43.**

IRAN : Hedjazi** — Nazari***, Abdollahi****, Kazerani****, Eskandarian**** Parvine****, Ghassempour****, Sadeghi***, Nayeb Agha*** Djahani***, Faraki*** puis Rowshan*** (52e). — Total : 39.**

SAMEDI 3 JUIN A CORDOBA

PEROU BAT ECOSSE : 3-1 (1-1). Temps ensoleillé. Pelouse superbe. Arbitrage de M. Eriksson (Suède). 47.000 spectateurs. Avertissement à Diaz (Pérou).
Buts : Cueto (42e), Cubillas (70e et 76e) pour le Pérou ; Jordan (15e) pour l'Ecosse.

PEROU : Quiroga** — Duarte***, Manzo***, Chumpitaz****, Diaz*** — Velasquez****, Cueto**** puis Percy Rojas (82e), Cubillas***** — Munante****, Larosa**** puis Sotil**** (63e), Oblitas****. — Total : 43.**

ECOSSE : Rough* — Kennedy***, Forsyth***, Burns***, Buchan**** — Rioch*** puis Gemmil*** (73e), Masson*** puis Macari*** (73e), Hartford*** — Dalglish***, Jordan***, W. Johnston***. — Total : 35.**

CLASSEMENT

	Pts	J	G	N	P	p.	c.
1. Hollande	2	1	1	—	—	3	0
Pérou	2	1	1	—	—	3	1
3. Ecosse	0	1	—	—	1	1	3
Iran	0	1	—	—	1	0	3

PROCHAINS MATCHES

Mercredi 7 juin (Mendoza, 21 h 45) Hollande - Pérou.
Mercredi 7 juin (Cordoba, 21 h 45) Ecosse - Iran.
Dimanche 11 juin (Mendoza, 21 h 45) Hollande - Ecosse.
Dimanche 11 juin (Cordoba, 21 h 45) Pérou - Iran.

LES BUTEURS DU GROUPE III

3 buts : Rensenbrink (Hollande).
2 buts : Cubillas (Pérou).
1 but : Cueto (Pérou), Jordan (Ecosse).

Écosse-Pérou : le lion et le mouton

(Jean Cornu)

Le lion bombait le torse. Il répétait partout : « *Nous serons champions du monde.* » C'était écrit, c'était inéluctable. Devans tant d'assurance, le moucheron se faisait encore plus petit. Ainsi, le match Ecosse-Pérou commença-t-il comme un combat entre le lion écossais et le moucheron péruvien.

Pendant un quart d'heure, le lion sembla écraser son adversaire, le dominer de toute sa masse athlétique. Le moucheron n'osait pas sortir de son trou. Il se faisait le plus petit possible et n'osait relever la tête qu'à de rares instants.

Pour assurer sa complète tranquillité, il advint même que, par Jordan, le lion posât sa patte sur le moucheron et crût même l'avoir écrasé. Mais un moucheron est résistant, surtout s'il vient de Lima. Le Pérou accusa un peu plus le coup, se dit qu'il valait mieux laisser passer l'orage et que l'on allait bien voir.

Et tout à coup, il s'en vint chatouiller deux ou trois fois les Ecossais autour des oreilles et il s'aperçut qu'ils ne réagissaient guère. Pourtant ils eûrent encore, ces Ecossais, deux occasions au moins, d'achever leur victime avant la mi-temps, mais ils se montrèrent maladroits.

Alors les Péruviens s'enhardirent. Cubillas leur meneur de jeu, monta plus près de ses avants, les soutint mieux, leur donna plus de balles et ce fut la surprise : le but d'égalisation par Cueto.

Dès lors tout Cordoba fut péruvien. Les Ecossais tentèrent bien de réagir au début de la seconde mi-temps, mais avaient-ils laissé leurs forces et leur clairvoyance dans leurs veilles et dans les nombreuses pintes de bière absorbées dans les soirées d'Alta Gracia ? Ils laissèrent échapper deux occasions de conforter leur avance et ils manquèrent un penalty, Masson plaçant une balle trop molle pour battre le gardien Quiroga, un Argentin naturalisé Péruvien.

Alors le moucheron se fit insaisissable, se mit à tourner autour du lion écossais, à lui faire une piqûre par-ci, une autre par là, et Cubillas se déchaînant lui en fit deux qui devaient être mortelles, la première par une balle de 25 mètres, terrible, qui alla se loger dans la lucarne droite de Rough et la seconde, sur coup franc de 20 mètres environ, qui prit exactement la même direction et eut le même impact. C'en était fini des ambitions de l'Ecosse, celles du Pérou naissaient.

L'Ecosse a cru que sa force serait suffisante pour balayer tous les adversaires qui se présenteraient à elle. Elle a joué sans imagination. Son milieu de terrain s'est montré d'une folle activité par son rouquin Hartford, pendant un quart d'heure en début de match et encore pendant dix minutes au début de la seconde mi-temps, mais a part ces deux périodes, ce milieu s'est montré mou et peu imaginatif.

La défense centrale a paru lourde, tant par Burnes, de Nottingham Forest pourtant, que par Forsythe. A n'en pas douter, McQueen et Donarchie ont manqué. Quant à l'attaque, elle n'a valu que par Jordan. Dalglish déplacé à l'aile est passé inaperçu et Willie Johnston était certainement dans un mauvais jour.

Toujours est-il que les perspectives de l'Ecosse paraissent assez sombres après cette première journée. Si elle bat l'Iran mercredi, il lui faudra faudra battre la Hollande pour se qualifier. Voilà qui ne s'annonce pas facile.

Le Pérou a montré un bien joli visage. En 1970 au Mexique, il avait surpris, on l'avait oublié. Il s'est rappelé à notre bon souvenir de merveilleuse façon devant cette incorrigible Ecosse qui, comme l'Angleterre, croit détenir la vérité parce que le football est d'invention britannique.

Le Pérou a joué un football simple, rapide, fait d'habilité technique, d'adresse, de mobilité et d'intelligence. Il s'apparente sans doute davantage au style argentin que brésilien. Il ne possède peut-être pas la puissance du premier ni la virtuosité du second, mais il est bien agréable à voir jouer. Les Allemands eux-mêmes en conviennent. Mais cela ne veut pas dire que Schoen va mettre son équipe dès aujourd'hui au rythme argentin ou péruvien.

Cubillas, le héros du match Ecosse-Pérou, auteur de deux buts, ne réussira pas, cette fois-ci, à prendre le meilleur sur Burns. Ce n'est que partie remise.

Point de vue

Ces vilains attaquants

Les arbitres du Mundial ont commencé à sévir au sens propre comme au sens figuré. A Mar del Plata, c'est M. Rainea le Roumain qui infligea un avertissement à ce « voyou » de Platini, parce qu'il avait (dixit l'arbitre) simulé un penalty. Quel scandale, il est vrai !... Et un peu plus tard à Buenos Aires, c'est M. Garrido venu du Portugal pour faire régner l'ordre sur le terrain, qui en cinq minutes et à la fin d'un match où les coups et les interventions agressives étaient tombés comme à Gravelotte expulsa deux joueurs hongrois, deux attaquants là aussi, Torocsik et Nyilasi.

Ainsi, une fois de plus, il est démontré qu'il vaut mieux dans le football actuel jouer derrière et non devant. Quand vous êtes défenseur, vous pouvez vous permettre de rudoyer votre opposant direct, de lui tirer le maillot comme le firent les Italiens pendant une heure et demie devant Platini, vous pouvez le décoller de terre avant qu'il ait pu prendre possession du ballon qui lui était adressé, vous avez le droit de cisailler sa jambe et sa cheville d'appui, au besoin les deux chevilles. Ce genre d'interventions est passé dans les mœurs et dans les habitudes. Ni les arbitres, ni les spectateurs, ni même les observateurs que nous sommes ne sursautent désormais quand l'affaire n'est pas scandaleuse.

Mais que l'attaquant visé et maltraité pendant tout un match s'avise de répliquer par la parole ou par le geste, qu'il ose se fâcher contre son agresseur ou contre l'arbitre, et alors là, cela devient grave et impardonnable. Les cartons jaunes se mettent à voler haut ; les cartons rouges aussi... Moralité : si vous êtes attaquant, prenez des coups sans rien dire et au besoin retenez votre lit à l'hôpital le plus proche... Ou alors devenez défenseur !...

Mais au fait, est-ce que tous ces arbitres ne seraient pas par hasard d'anciens défenseurs ? J.-PH. R.

Jordan inscrit le seul but écossais sous les yeux de Diaz et du gardien péruvien Quiroga.

MONSIEUR CUBILLAS HOMME D'AFFAIRES

En 1970, Teofilo Cubillas était entré dans la Coupe du monde sur la pointe des pieds, mais il s'était rapidement révélé comme un remarquable ailier et un excellent buteur, obtenant cinq buts en quatre matches. Il attira alors l'attention des recruteurs étrangers et signa finalement pour le F.C. Zurich, mais le Péruvien n'aime pas tellement s'expatrier. La Suisse, malgré ses beautés naturelles, était froide pour lui, et la langue incompréhensible.

Il ne s'habitua pas, il partit pour Porto où les conditions étaient meilleures, mais fut très heureux de rentrer au pays en 1976. Au Pérou la famille est sacrée. Téofilo fut donc très heureux de retrouver la sienne.

De son séjour en Europe, il garde tout de même un bon souvenir.

« Les voyages ne sont jamais inutiles, dit-il. **On apprend toujours quelque chose. Cela m'a servi au point de vue football, et puis,** ajoute-t-il en souriant, **on y gagne un peu d'argent. »**

En cette Coupe du monde, il a fait une entrée en fanfare. Il est le patron de cette équipe péruvienne même si le vieux Chumpitaz en est le capitaine. C'est lui qui dirige la manœuvre.. Il donne l'exemple. Toutes les balles chaudes passent par lui.

C'est lui qui a donné la balle du premier but, celui de Cueto, c'est lui qui a marqué les deux autres buts, l'un par un tir soudain, inspiré presque, qu'il déclencha de 25 mètres, l'autre à la suite d'un coup franc qu'il brossa de l'extérieur du droit avec une force terrible. Deux buts en un match et tous les yeux sont déjà braqués sur lui. Mais il est armé pour supporter tout le poids de ces regards.

Téofilo est né voilà vingt-huit ans dans un petit village, Ponte Piedra, situé à quelque 25 km de Lima où ses parents vinrent bientôt s'installer. Comme il avait le football dans le sang, il participa, tout petit aux championnats de jeunes organisés par la presse péruvienne dans les quartiers de Lima. Il habitait San Pedro, un quartier béni pour le football puisqu'il se trouva dans la même équipe que Sotil.

Bientôt, il fut acquis par Alienza où il eut la chance d'être pris en main par Didi.

« Un homme à qui je dois à peu près tout ce que je sais du football, avoue-t-il. **C'est lui qui m'a appris à discipliner ma frappe de balle, à mieux utiliser ma technique et à mieux voir le jeu. »**

Il n'est pas étonnant qu'avec un tel professeur, Téo soit devenu Cubillas, meilleur joueur actuel du Pérou et l'un des meilleurs de cette Coupe du monde.

Un confrère de Lima qui le connaît bien nous disait :

« A ses qualités innées de footballeur, il a ajouté l'intelligence du jeu, la finesse technique et la force ainsi que la précision de la frappe de balle. On peut même ajouter, une certaine expérience acquise depuis huit années par ses contacts avec l'Europe et au travers de tous ses déplacements à travers l'Amérique du Sud.

Nous connaissons parfaitement sa valeur, mais nous lui reconnaissons aussi quelques défauts : son goût de la publicité qui flatte son orgueil, sa tendance au jeu personnel qui le conduit parfois à oublier ses coéquipiers, mais il demeure pour nous un admirable joueur. »

Téofilo Cubillas, marié, père de deux enfants, consacre tout son temps libre à sa famille selon la tradition patriarcale péruvienne. Il fait vivre — bien — tous les siens, il le peut, car il est le joueur le mieux payé du Pérou et s'est aussi lancé dans les affaires. Il est actionnaire de son club, Allienza. C'est lui qui a racheté le contrat de Sotil à Barcelone.

Il est très populaire au Pérou : il est parrain de cinquante enfants de Lima.

Jouera-t-il encore longtemps ?

« Quelques années sans doute. »

Le reverra-t-on au prochain « Mundial » ?

Il hausse les épaules, mais autour de lui on dit que s'il y allait, ce serait peut-être en tant que dirigeant ou directeur technique.

L'équipe péruvienne ne serait pas en mauvaises mains. Mais pour cette Coupe du monde, Téo espère bien qu'elle fera au moins aussi bien qu'il y a huit ans au Mexique.

« Là-bas, ajoute-t-il, **il y avait de bonnes individualités, ici il y a une véritable équipe. »** — J. C.

en direct du mundial

■ Il paraît que certains Ecossais auraient eu tendance à préparer le match contre le Pérou... au casino de Cordoba. Sans doute le football est-il souvent un jeu de hasard mais quand même...

■ Ernst Happel est populaire comme tout auprès de la presse de Mendoza. Le journal local « Cronica » l'a baptisé le « Hitler du football » !

■ Gros succès populaire des Iraniens à Cordoba où leur car paralyse toute circulation à chacune de ses apparitions.

■ Pour l'entraîneur écossais, Aly Mc Leod, les six meilleurs joueurs du Mundial seront : Munante (Pérou), Bonhof (Allemagne), Rivelino (Brésil), Houseman (Argentine), Schrijvers (Hollande), Dalglish (Ecosse).

LE PRINCIPE DE McLEOD

McLeod, l'entraineur de l'équipe d'Ecosse, ne manque ni de truculence ni d'habileté.

Comme on lui demandait pourquoi il laissait à ses joueurs la liberté de boire autant qu'ils le désiraient, de se coucher à des heures tardives et de manger tout ce qui leur plaisait, il répondit :

« Si l'on interdit à un Ecossais de faire quelque chose, il le fait avec plus d'enthousiasme encore. Si on ne le lui défend pas, on a une chance qu'il ne fasse pas d'excès. C'est pourquoi vous ne me voyez guère préoccupé, je fais confiance à mes joueurs. »

■ Kenny Dalglish, le « moteur » de l'équipe d'Ecosse, est plus prudent et réaliste que son entraîneur. Il a déclaré : « C'est vrai que nous avons une belle équipe et, de ce fait, nous devrions aller assez loin. Nous autres Ecossais sommes incorrigibles. Nous avons un très grand défaut, nous sommes confiants et n'avons jamais peur de personne... » Dalglish disait cela juste avant Pérou-Ecosse.

■ Just Fontaine, commentateur à TF 1, a été fouillé comme tout le monde au stade de Mendoza. Heureusement que la dynamite qu'il avait dans les pieds, il l'a depuis longtemps déposée au vestiaire et pas dans son **sac.**

■ Les Hollandais ont trouvé une mascotte à Mendoza, un petit garçon de 10 ans qui ne les quitte pas dans tous leurs déplacements.

LES ECOSSAIS AU WHISKY

Les Ecossais ne sont pas venus en Argentine les mains vides. Non seulement ils ont amené de nombreux équipements et quatre paires de chaussures pour chaque match, mais parmi leurs bagages il y avait aussi trente-huit caisses de whisky. Ni plus ni moins. Interrogés sur ce qu'ils comptaient faire de tout cela, les Ecossais ont répondu en souriant : « On nous a dit qu'il allait faire très froid ici et comme nous n'aimons pas nous vêtir chaudement nous préférons nous réchauffer de l'intérieur. »

■ Orgie de magnétoscope pour les Hollandais : non seulement ils voient et revoient les autres matches du Mundial, mais même des rencontres internationales plus anciennes comme France-Brésil et Hollande-Belgique.

■ A Mendoza, 3.000 soldats et policiers sont mobilisés pour assurer la protection des joueurs, des journalistes et des installations. Au centre de Presse, ils accompagnent même les journalistes dans les toilettes.

LES HOLLANDAIS ONT DE L'ESTOMAC

Les joueurs hollandais, entre autres « spécialistes », bénéficient des conseils d'un diététicien. Celui-ci leur a interdit tout alcool — ils ont le choix entre l'eau minérale, le lait et les jus de fruits pour accompagner ce qu'ils mangent — mais en revanche il leur a imposé cinq repas par jour. Il paraitrait que certains joueurs auraient même pris un ou deux kilos depuis leur arrivée à Mendoza, ce qui a amené le médecin-chef de la délégation à intervenir pour prêcher la modération .

Deux petits déjeuners (9 heures et 11 heures), un déjeuner (13 heures), un dîner (18 heures) et une collation (22 heures) figurent en effet au programme quotidien des Bataves.

TOUS LES GRANDS JOUEURS INTERNATIONAUX DU MONDIAL

JACQUES THIBERT

LES GÉANTS DU FOOTBALL

luxueux album abondamment illustré de photos noir et couleur

calmann-Lévy

spécial coupe du monde de football

JANVION
CLAUDE CHEVALLY

LES BLEUS EN ARGENTINE
GERARD ERNAULT

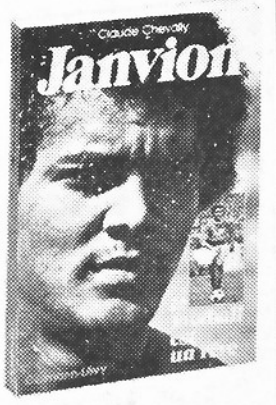
BATHENAY GERARD ERNAULT

LACOMBE CHRISTIAN VELLA

ROCHETEAU G. DIRANT - P. JOLY

TRESOR GERARD ERNAULT

collection "Médailles d'or". Nombreuses illustrations noir et couleur



GROUPE **IV**

HOLLANDE - IRAN (3-0)

L'entraînement hollandais

(Robert Vergne)

Rensenbrink saute plus haut que l'Iranien Nazari et marque de la tête le deuxième but hollandais.

MENDOZA. — Il suffit de remplacer Paris-S.G. par la Hollande et Carlos Bianchi par Roby Rensenbrink et vous passez du Tournoi de Paris à la Coupe du monde, et du Parc des Princes à Mendoza. Vainqueurs de l'Iran par 3 à 0, les Hollandais n'ont ni cherché à séduire, ni à ridiculiser un adversaire qu'ils savaient plus faible et qu'ils tinrent d'ailleurs à leur merci pendant les neuf dixièmes du match.

Lorsqu'on est sûr de sa force, on n'en abuse jamais, c'est bien connu. C'est à peu près ce qui se produisit au stade de Mendoza pour l'ouverture précédée d'un véritable rodéo de majorettes qui a grandement réjoui les amateurs du genre.

Il faisait très beau mais de plus en plus frais à mesure que le soleil s'éclipsait, la pelouse était d'un vert très anglais mais pas de même qualité, la mollesse de cette véritable moquette de haute laine s'avérant très éprouvante pour les muscles.

Il y avait également les Iraniens, qui commencent à nous être familiers mais qui n'en sont pas plus sympathiques pour autant, sur le plan football s'entend. Ayant un certain retard à combler comme tous les pays du tiers monde en football comme ailleurs ils en sont restés au « catenaccio » de l'Inter de Milan tel qu'il le pratiquait dans les années 60.

Mais on sait que dans ces conditions bien particulières, la tâche de l'adversaire qui, lui, cherche à construire les voies de son succès est toujours délicate. Il faut donc un penalty pour que les Hollandais fassent sauter ce verrou iranien de bonne fabrication.

Un penalty que nul ne contesta d'ailleurs tant la faute commise sur René Van de Kerkhof avait la limpidité du cristal. Il n'empêche qu'il fallut tout de même une heure aux Hollandais pour asseoir leur succès à la suite d'une phase de jeu remarquable qui vit René Van de Kerkhof clôturer une des grandes manœuvres hollandaises par un superbe centre que Rensenbrink reprit de la tête avec autant de netteté. La cause était entendue, et même depuis longtemps, et ce n'est pas le penalty abusif sifflé au bénéfice de Rep, indiscutablement descendu, mais hors de la surface de réparation, qui ajoutera à la gloire des vainqueurs.

Mais cela eut pour résultat pratique de placer le meilleur joueur de son équipe nettement en tête des buteurs de cette Coupe du monde. Enfin un joueur qui semble bien parti pour approcher le record de Just Fontaine, présent au match comme le savent les téléspectateurs et qui, contrairement à ce qu'on pourra croire, serait heureux qu'on lui ravisse son record. Ce qui prouverait qu'il y a quelque chose de changé dans le football mondial.

Mais on n'en est pas encore là. Il reste que les Hollandais ont plutôt fait une bonne séance d'entraînement que livré un match de Coupe, qui plus est du monde. Ils ont pu vérifier que l'initiative consistant à mettre Rensenbrink au centre de leur attaque pouvait apporter beaucoup de satisfactions aux hommes d'Happel. A condition toutefois que la vedette d'Anderlecht se tienne plus en retrait, comme il le fit si bien en deuxième période. Mais après tout, même un joueur de sa qualité a bien le droit à une période de mise au point. Ce match semblait même fait pour ça.

Il convient de dire également que lorsque on joue avec un Van de Kerkhof, cela facilite grandement la tâche. A plus forte raison avec deux. En l'occurrence, c'est sans doute René qui a damé le pion à son frère Willy contre l'Iran, surtout en seconde période au cours de laquelle les deux hommes conjuguèrent leur talent avec un synchronisme presque parfait. On a peu vu les défenseurs, ce qui est compréhensible, encore que Rijsbergen ait tenu à prouver une fois de plus que sa santé était éclatante. Au milieu, Jansen a accompli un travail assez obscur mais efficace, tandis que Meeskens qui n'est pas actuellement en pleine possession de tous ses moyens physiques plaça quelques accélérations très efficaces. Quant à Rep, il ne fut pas toujours très heureux mais il se trouva tout de même en posture de marquer trois buts dont un s'est transformé en penalty.

Les Iraniens ont donc déçu, non par leur technique qui est plus qu'honorable chez certains d'entre eux comme Abdallahi, Kaserami, Ghasenpour ou Parvin mais tant qu'ils évolueront sur des bases aussi défensives, ils gagneront sans doute des matches dans le golfe Persique mais certainement pas en Europe ni en Amérique du Sud. Ils auront beaucoup de difficultés à ramener un point à Téhéran, mais peut-être ne seront-ils pas les seuls dans ce cas.

RENSENBRINK : T.E.E.

Gauche, droite. Tous ceux qui s'inquiétaient du nouveau rôle que Happel a assigné à Roby Rensenbrink dans l'équipe de Hollande seront rassurés : l'idole d'Anderlecht a fait mieux que réussir son examen de passage. En marquant les trois buts de son équipe il a pris la tête du classement des buteurs et il nous étonnerait beaucoup que quelqu'un la lui ravisse désormais.

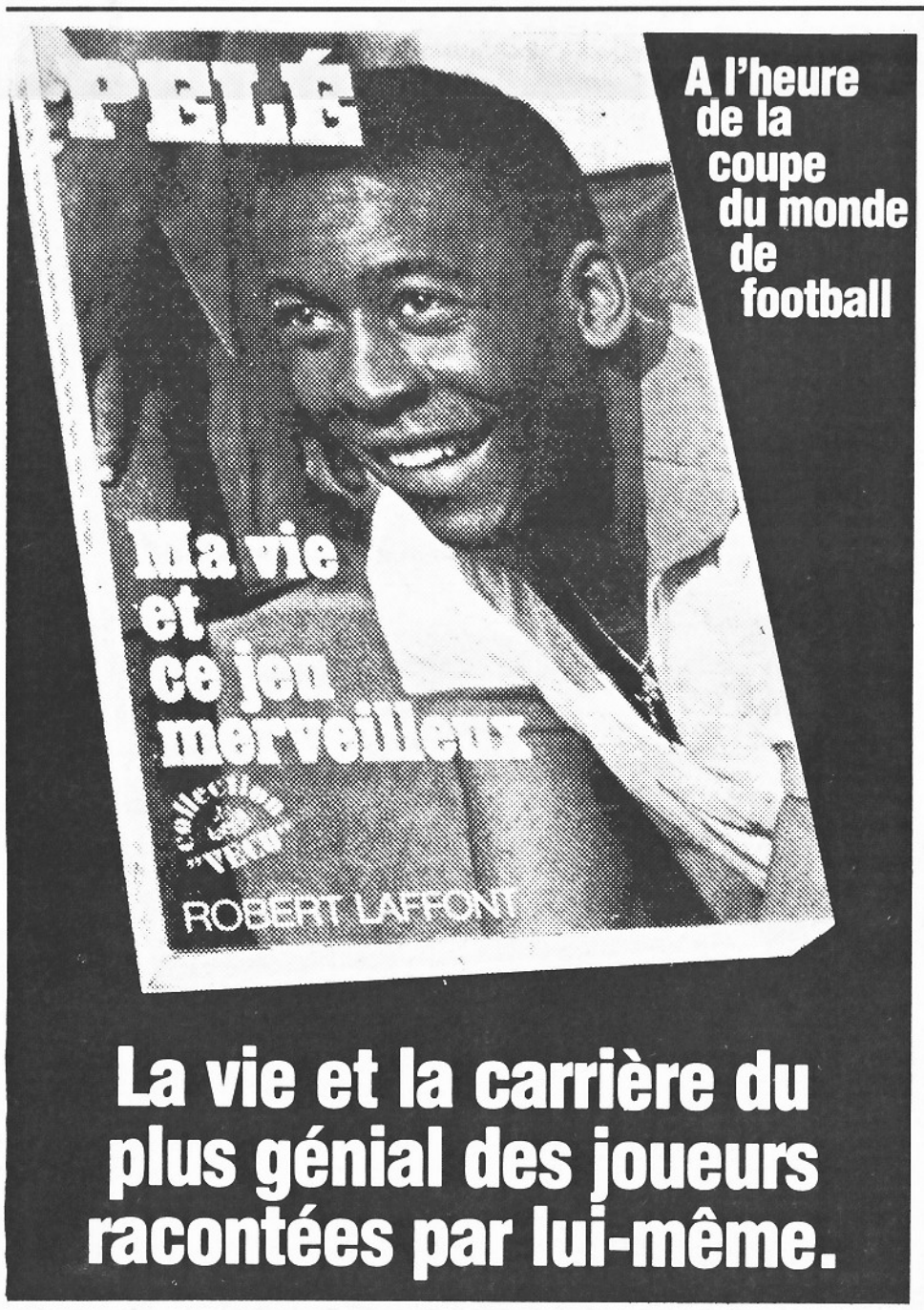
C'est d'ailleurs de la tête qu'il a réussi son plus beau but puisque aussi bien les deux autres furent la réalisation des deux penalties. L'un à gauche, l'autre à droite. Roby comme l'appellent ses camarades venait de faire le tour complet de la question technique en quelque sorte. **« J'avais demandé à Johny (Rep) de tirer le premier mais il m'a dit qu'il m'estimait plus qualifié que lui pour ce faire. »**

Il s'agit bien là d'un des traits de caractère essentiel de Rensenbrink qui est la timidité. Avec lui on pense irrésistiblement à ce slogan publicitaire : vaincre la timidité en trois leçons. Pour ce qui le concerne, il lui aura fallu une mi-temps pour imposer sa classe basée sur une technique d'orfèvre, son pied gauche fit alors merveille grâce à ses contre-pieds irrésistibles, ses passes justes ou ses appels de balle qui démontrent, s'il en était besoin, que si Rensenbrink est inégalable avec le ballon, il sait aussi jouer sans lui.

C'est sans aucun doute l'enseignement majeur d'un match pour lequel on ne put jamais se passionner véritablement. Comme pour un médiocre film policier dont on connaît l'épilogue.

Il reste encore deux matches à Rensenbrink pour se mettre entièrement dans la peau de son personnage avant de passer aux choses sérieuses, c'est-à-dire le second tour. Car la Hollande est à peu près la seule équipe, désormais, assurée d'un avenir aussi confortable. Nul doute que Rensenbrink ne mette à profit ces deux prochains matches pour affiner encore son rôle et se mettre définitivement dans la peau de son nouveau personnage.

R. V.



...en direct du mundial...en direct du mundial...

■ Bernd Holzenbein jouera avec trois fétiches : un pfennig troué offert par sa fille Sabrina, une médaille donnée par sa femme Sutta, et un dollar en argent envoyé par son entraîneur Cramer. Espérons qu'il pourra quand même déborder sur son aile gauche.

■ La même équipe allemande tenue en échec par la Pologne a joué samedi contre sa réserve. Elle a perdu 1-0, but du troisième gardien Rudi Kargus. Schoen est perplexe.

■ « Chef, c'est aussi ta victoire ! », s'est exclamé Chetali, l'entraîneur tunisien, en tombant dans les bras de Wesweiler, son ancien professeur.

■ Berti Vogts a suivi d'un œil intéressé le match Tunisie-Mexique : « La classe mondiale ! Nous sommes prévenus et les Polonais aussi », s'est exclamé le capitaine allemand.

■ Zimmermann, l'arrière allemand, s'ennuie des siens. Il a quitté son foyer en plein déménagement et ne connaît pas encore [illegible] nouveau numéro de téléphone.

■ Des 35 [illegible]s qui participent au Mundial, c'est le gardien hollandais Jongbloed qui est le plus âgé : 38 ans, mais toutes ses dents.

■ Le Polonais Maculewicz (28 ans), marié à une ancienne internationale de basket-ball, a appris qu'il était père pour la deuxième fois. Sa petite fille attendra son retour pour que son prénom soit choisi.

■ Un de nos confrères affirme dans son journal que, n'ayant pas cessé de regarder Helmut Schoen au cours du dernier quart d'heure du match Allemagne-Pologne, l'entraîneur allemand n'avait pas arrêté de consulter sa montre avec anxiété. « Car, dit-il, ce résultat nul était pour lui idéal. » Les dernières rencontres disputées par la R.F.A. illustraient la fragilité des hommes de Schoen. Ce point pris à la Pologne était exactement ce dont les Allemands avaient envie.

■ Les « spécialistes » argentins estiment qu'un quart environ du public des stades est composé de femmes. Car elles vont, paraît-il, au Mundial pour se faire voir autant que pour regarder les matches. Le Mundial serait le dernier endroit où l'on s'habille. Et des journaux de Buenos Aires n'hésitent pas à publier des rubriques de la mode féminine par rapport au Mundial.

Le meilleur joueur brésilien, dans l'esprit des Argentins, est encore Pelé. Il est acclamé partout où il passe.

(Photo Sam-Schachmes)

■ « Je suis incapable de donner un favori pour ce Mundial. Il n'y a aucune super-équipe. » C'est Gunther Netzer qui parlait ainsi avant le début du Mundial. Pas mal vu...

■ Le Messin Patrick Battiston figure parmi les quinze plus jeunes joueurs du Mundial. Il a eu 21 ans le 12 mars. Le numéro 1 revient au Polonais Andrezej Iwan, de Wisla Cracovie, qui aura 19 ans le 10 novembre et est ainsi le benjamin de cette Coupe du monde.

■ Jao Havelange, président de la F.I.F.A., est venu assister à Cordoba au match Ecosse-Pérou. Au stade, il s'est rendu directement à la salle de presse où de nombreux journalistes suivaient le match Brésil-Suède à la télévision. Au moment où il pénétrait dans la salle de presse, le Suédois Sjoeberg marquait le premier but du match. **« J'aurais pu mieux choisir mon moment,** dit-il, **mais le Brésil va se reprendre. »** Il se reprit effectivement pour enlever le match.

■ Parce que les Ecossais jouaient avec un maillot bleu très foncé, les arbitres d'Ecosse-Pérou portaient de superbes blazers rouges.

■ Les Ecossais appellent « angloses » leurs compatriotes qui opèrent dans les clubs anglais.

■ Beaucoup d'anciens joueurs argentins sont venus rendre visite toute la semaine durant aux Français à l'Hindu Club. On a même vu Di Loretto, l'ancien avant-centre du H.A.C. et du F.C. Toulouse. Mais le plus assidu de tous a été Angel Rambert qui a eu une longue conversation avec Bernard Lacombe qu'il avait vu arriver à Lyon.

■ De Just Fontaine avant France-Italie : « Lacombe a le 17, comme moi en Suède, et de plus nous sommes tous les deux du signe du lion. » A ce jour, Justo est toujours le meilleur vainqueur dans un tournoi mondial, et Lacombe pourra s'enorgueillir d'être le premier buteur du tournoi 1978.

■ L'auteur du premier but de la Coupe du monde doit être récompensé par une montre Seiko en or. Bernard Lacombe, en l'occurence. Mais lorsque nous le lui avons appris, le Lyonnais a paru surpris. « Ah bon, dit-il. Je ne le savais pas. Et moi qui ne porte jamais de montre... »

■ Henri Michel à qui on avait signalé la présence d'Angel Marcos à Buenos Aires disait l'autre jour : « J'aimerais bien le voir. C'est tout de même le parrain de mon fils. »

A VOS ECRANS

La seconde semaine du Mundial permettra aux téléspectateurs français d'assister à onze nouvelles retransmissions :

- **Italie-Hongrie (groupe 1), le mardi 6 juin à 18 h 45, en direct sur TF 1.**
- **Mexique-Allemagne (groupe 2), le mardi 6 juin à 22 h 35, en léger différé sur Antenne 2.**
- **Argentine - France (groupe 1), le mardi 6 juin à 0 h 15 en direct sur A 2.**
- **Brésil - Espagne (groupe 3), le mercredi 7 juin à 18 h 45, en direct sur TF 1.**
- **Hollande - Pérou (groupe 4), le mercredi 7 juin à 21 h 45, en direct sur A 2.**
- **France - Hongrie (groupe 1), le samedi 10 juin à 18 h 45, en direct sur TF 1, et à 22 h 30 en différé sur Antenne 2.**
- **Italie - Argentine (groupe 1), le samedi 10 juin à 0 h 15 en direct sur A 2.**
- **Tunisie-R.F.A. (groupe 2), le dimanche 11 juin en différé sur A 2 (heure à préciser).**
- **Brésil - Autriche (groupe 3), le dimanche 11 juin à 18 h 45, en direct sur TF 1.**
- **Ecosse - Hollande (groupe 4), le dimanche 11 juin à 21 h 45, en direct sur A 2.**
- **Suède-Espagne (groupe 3), le lundi 12 juin, à 11 heures, en différé sur A 2.**

● LES ZEROS

L'Argentine a effectué récemment une dévaluation de sa monnaie, enlevant deux zéros à ses billets. Les nouveaux pesos valent ainsi cent fois plus que les anciens, mais, fait bien connu chez nous, les gens ont assez de mal à s'habituer à cette nouvelle monnaie.

Désirant rendre visite aux joueurs écossais à Alta Gracia, à une bonne trentaine de kilomètres de Cordoba, nous avons demandé à un chauffeur de taxi combien coûterait la course.

« Un million et demi de pesos, a-t-il répondu. Stupéfaction. Mais toute correction faite et se rappelant que l'ancien pesos valait tout de même cent cinquante fois moins que l'ancien franc, cela nous a paru une somme plus raisonnable.

● VILAS ET BORG : « UNE FINALE ARGENTINE-BRESIL »

L'Argentin Guillermo Vilas et le Suédois Bjorn Borf, qui participent actuellement aux Internationaux de France de tennis à Roland-Garros, se rejoignent dans leur pronostic sur le Mundial en prévoyant une finale Argentine-Brésil.

Vilas estime que l'Argentine gagnera en battant en finale le Brésil. « Pour la troisième place, *a-t-il déclaré*, l'Allemagne me paraît la mieux placée. » *Le tenant du titre des Internationaux de France a ajouté :* « Je me suis toujours passionné pour le football, et plus spécialement pour cette épreuve qui a lieu dans mon pays. Il y a quelques mois, j'ai même pensé renoncer au tournoi de Wimbledon pour aller assister sur place aux derniers matches du Mundial. Mais j'ai finalement dû abandonner ce projet. Je me contenterai de la télévision... »

Quant à Bjorn Borg, il considère qu'il est très difficile de donner un vainqueur. « Je pense que le Brésil et l'Argentine seront finalistes, *indique-t-il.* Pour la troisième place, je ne sais vraiment pas. »

A noter que le Mundial pose d'énormes problèmes au juge arbitre chargé des convocations à Roland-Garros : aucun joueur ne veut être programmé à l'heure d'un match télévisé du Mundial !

● RETROUVAILLES

A Munich, il y a quatre ans, une douzaine de jeunes étudiants écossais, danois et australiens firent le serment de se retrouver en Argentine. Ils économisèrent le prix de leur voyage en pratiquant tous les métiers et se sont retrouvés au Pérou, dernière escale et lieu de rendez-vous. Il en manquait seulement deux qui ne purent tenir parole.

● A LA MODE ARGENTINE

C'est décidément la mode parmi les supporters argentins, une mode jusqu'alors inconnue en Europe. A l'occasion de matches disputés par leurs équipes préférées, les supporters déplacent dans les tribunes et plus particulièrement dans les gradins populaires, d'immenses banderoles qui s'étendent sur une vingtaine de mètres et qui ne doivent guère faciliter la vision du match à ceux qui se trouve en dessous !

La colonie espagnole de Buenos Aires ne se comporte pas autrement, puisque l'on a vu le même spectacle dans les tribunes de Velez Sarsfield.

Mais il y a tout lieu de croire que tous les supporters du monde se ressemblent et qu'on verra bientôt cela en Europe et en France.

● UN CHRONO OR POUR BERNARD LACOMBE

Le joueur qui aura obtenu le plus rapidement un but dans un match du Mundial recevra un chronomètre en or. Les cinq suivants recevront un chrono en argent.

Bernard Lacombe, avec son but-éclair contre l'Italie, sera très dur à battre : le petit avant-centre des Tricolores a en effet marqué après quarante-trois secondes de jeu à Mar del Plata.

Toutefois Lacombe n'a pas battu le record absolu établi il y a quarante ans à l'occasion de la demi-finale Suède-Hongrie 1938 par Olle Nyberg (Suède) qui avait ouvert le score après trente-cinq secondes ! Ce qui n'avait pas plus empêché les Scandinaves de perdre que les Tricolores vendredi dernier.

● L'ORANGE QUI TUE

Curieuse remarque de l'avant-centre argentin Luque après avoir regardé la retransmission télévisée en couleur du match Hollande-Iran : « *Qu'il est beau ce maillot hollandais ! Il a une couleur très particulière qui agit, j'en suis sûr, psychologiquement sur l'adversaire. Quand tu joues contre eux, tu as l'impression qu'ils sont plus nombreux. Surtout les défenseurs !* »

Football planifié

(J.-Ph. RETHACKER)

Le football devient un monstre dévorant, dont la tête est séduisante, mais dont le corps est difforme, hypertrophié qu'il est par ses propres succès. Ce Mudial le confirme plus que jamais, avec ses mystères, ses camps retranchés, où les joueurs sont tenus au secret, ses isolements et ses réglementations. Un football planifié, qui, lui aussi, sera bientôt mis sur ordinateur. Certes, les drames du passé olympique munichois ont laissé des traces ineffaçables, dont toutes les grandes compétitions internationales conserveront le souvenir.

Certes, aussi, le développement des mass media et la prolifération des journaux, des radios, des télévisions posent d'énormes problèmes que la transformation des méthodes d'entraînement et de préparation des équipes, aggrave encore. Où est-il le temps où, nous autres journalistes, pouvions côtoyer les joueurs pendant les stages de Divonne-les-Bains, en 1954, ou de Kopparberg, en 1958, entretenant, avec eux, des relations amicales et disposant ainsi de moyens de travail normaux, qui nous permettaient d'être les véritables intermédiaires entre les lecteurs - supporters - spectateurs et les acteurs ou metteurs en scène que sont les joueurs et les entraîneurs.

Aujourd'hui, tout est planifié, dans le cadre national de l'Hexagone, comme dans celui du football international. Les équipes arrivent au stade une heure avant les matches, s'enferment dans le vestiaire, en sortent pour jouer, s'y emprisonnent, de nouveau, et n'en repartent que pour monter dans un avion.

Quand l'événement est d'importance, nous avons droit, généreusement, à une conférence de presse et à des entretiens collectifs sans intérêt et sans personnalité, la plupart du temps inutilisables. Le Mundial dépasse encore les bornes en ce domaine. Les Argentins et les Brésiliens ne reçoivent la presse étrangère que deux fois par semaine (dont le samedi, jour de match, pour les seconds), faisant ainsi une véritable ségrégation entre leur propre presse et les autres.

Les Français, qui logent à 40 km de Buenos Aires accordent trois-quarts d'heure de leur journée à ceux qui ont pour mission de « faire vibrer la France entière » sur leurs exploits ou sur leurs échecs... Et encore, Michel Hidalgo est-il en ce domaine des relations publiques, un modèle de compréhension et de correction. Je n'évoque pas les réticences qui apparaissent, de plus en plus, souvent dans les quelques interviews et photos accordées par les vedettes que la presse elle-même a créées. On sent que, bientôt, il faudra acheter, là aussi, les paroles d'or de ces messieurs ; pratique que les Anglais, premiers commerçants du monde, ont depuis longtemps, mises en application.

En raison inverse, les moyens d'information prolifèrent et approfondissent, de plus en plus, les sujets, car la télévision, qui, elle aussi, accroît son rayon d'action, contraint la presse écrite et parlée à modifier sa formule et à l'élargir en allant toujours plus loin. Alors ? Où allons-nous ? Comment parviendra-t-on, demain, à concilier les deux tendances, à rapprocher les deux parties pour la satisfaction et l'intérêt du troisième concerné qui est tout de même le plus important, car c'est lui, le spectateur et le lecteur, qui paie et fait vivre les deux autres.

Ce problème-là s'aggrave, et il va bien falloir, un jour ou l'autre, l'aborder de front et le résoudre dans l'intérêt de tous...

LES DEUX DISPARUS DU MUNDIAL

Peu de temps avant sa mort, Don Santiago Bernabeu avait reçu des mains du roi Juan Carlos, la médaille du Mérite. **(Photo Agip)**

Josef Boszik et Santiago Bernabeu n'avaient en commun de leur vivant que leur amour et leur fidélité pour le football. Ils sont maintenant, et pour toujours, par la date de leur mort, qui a coïncidé avec le début de la Coupe du monde 78. On ne savait pas très bien, à Buenos Aires ou à Mendoza, quand les joueurs portaient un crêpe ou observaient une minute de silence, si c'était pour le plus grand demi que l'Europe ait connu ou pour le plus grand dirigeant. Mais cela n'avait pas d'importance. C'était pour les deux.

Boszik était, dans ce football hongrois si riche en joueurs de proue, une figure à part, qui en imposait autant par son rayonnement sur le terrain que par ses qualités humaines. Alors qu'il aurait pu, comme Puskas, Kocsis et les autres, quitter son pays en 1956 pour poursuivre sa carrière à l'étranger, il avait préféré rester à Budapest où il était repréesntant du peuple. C'était moins un choix politique qu'un signe d'attachement et de pudeur. Il était resté un citoyen hongrois aimable, discret, enjoué, et que rien ni personne jamais ne pouvait pousser à une attitude méchante ou intéressée. Il était, dans ce monde du football souvent égoïste, un être différent, équilibré, sage, qu'il était interdit de ne pas aimer.

Santiago Bernabeu mériterait qu'un livre épais fût publié sur l'homme qu'il fut et le rôle qu'il joua dans l'Espagne de ces quarante dernières années. On y découvrirait le dirigeant, certes, le plus noble et le plus complet qu'un club ait eu la chance de posséder, mais aussi le philosophe, l'ami, l'humoriste, l'époux, le catholique, le contestataire l'homme enfin. Il aurait sans doute, s'il s'était livré à la politique, tenu une place éminente tant par la carrure de sa pensée et la force de son caractère que par la séduction incroyable qu'il exerçait sur tous ceux qui l'approchaient. Mais il croyait que la direction d'un grand club valait celle des Etats, et que ça n'était pas une besogne mineure que de gérer une entreprise comme celle du Real, avec ses dizaines de milliers de fidèles, ses biens immenses, ses investissements matériels et moraux et ses relations nationales et internationales. On a dit du Real qu'il était un Etat dans l'Etat. Bernabeu l'administrait sans jamais dévier de sa ligne, prudent et matois comme un paysan, retors comme un avocat, dur comme un homme libre, bon comme un enfant.

Don Santiago n'est plus. Le football ne sera plus ce qu'il était.

Jacques FERRAN.

● UN GENTIL CHAUFFEUR

Un chauffeur de taxi de Mar del Plata a rapporté 4.000 dollars (2 millions A.F.) oubliés dans son véhicule par un journaliste de la télévision espagnole, a indiqué samedi ce journaliste. Les 4.000 dollars ainsi que des papiers personnels, contenus dans un sac oublié par le journalste dans le taxi, ont été remis par le chauffeur aux autorités locales organisatrices de la Coupe. Celles-ci l'ont restitué au journaliste.

Pour sa part, le chauffeur de taxi n'a même pas fait connaître son identité.

● WURTZ LA FLECHE

Les arbitres du Mundial ont été réunis en conclave dans un hôtel de Buenos Aires et soumis à un entrainement physique. C'est ainsi qu'au stade de River Plate, ils ont, classés par catégorie d'âge, subi le test de Cooper, épreuve de course à pied sur un kilomètre. C'est le Français Rogert Wurtz qui s'est montré le plus rapide.

Cet entrainement a toutefois laissé quelques traces dans les muscles des « chevaliers du sifflet », traces qui ont été vite effacées, puisque aussi bien les arbitres disposent d'un médecin et d'un masseur.

● DEUX REPORTERS EN SURVEILLANCE

Deux journalistes de la télévision d'Allemagne fédérale sont pris à partie, samedi, par le quotidien de Buenos Aires « La Nacion », pour avoir parlé de tortures et de camps de concentration en Argentine.

Le quotidien conservateur « La Nacion », citant une source diplomatique argentine en Allemagne de l'Ouest, dénonce le fait que ces deux reporters, Fritz Klein et Thomas Reiner, ont « truffé » leur reportage sur l'inauguration du « Mundial 78 » de commentaires sur « de supposés camps de concentration, la torture et autres violations des droits de l'homme auxquels Amnesty International fait allusion ».

Et, naturellement, ajoute « La Nacion », il s'agit de mensonges ayant provoqué « une vive surprise » dans les milieux officiels argentins qui ont exprimé « leur mécontentement » à l'ambassadeur de la République fédérale d'Allemagne.

« La Nacion » ajoute « qu'aucune mesure officielle n'a été encore prise » à l'égard des journalistes allemands. Il semble, écrit ce quotidien, que les milieux proches du gouvernement estiment qu'il n'est « pas souhaitable d'expulser » les deux reporters.

LES « 16 » VUS PAR LA PRESSE ARGENTINE

La presse argentine parle en long et en large de la Coupe du monde, et des seize pays participant au Mundial. En une petite phrase, une image, elle définit ainsi les seize équipes. Ça ne manque pas d'intérêt même si certains jugements paraissent particulièrement gentils, d'autres carrément inexacts.

Italie : **elle rêve d'être championne du monde.**
Brésil : **retour aux sources.**
Hongrie : **expérience et opportunisme.**
France : **optimisme mesuré.**
Argentine : **à l'heure de la vérité.**
Suède : **défense à outrance.**
Autriche : **regards sur le passé.**
Allemagne : **avec sept champions du monde.**
Pologne : **est venue pour vaincre.**
Mexique : **respecté de tous, mais ne fait peur à personne.**
Hollande : **cette fois, sans les femmes.**
Iran : **un inconnu sympathique.**
Pérou : **à la recherche du niveau 70.**
Ecosse : **optimisme sans limites.**
Tunisie : **vient pour apprendre.**
Espagne : **cache son jeu.**

● UN TABLEAU CHAUVIN

Tableau lumineux, oui, mais pas pour tout le monde ! On sait que le tableau lumineux du stade River Plate s'éclaire d'un « gol » géant, chaque fois que l'Argentine marque un but et, parallèlement de « penal » lorsqu'il y a une pénalité. D'autre part, ce panneau électronique qui se répercute d'ailleurs en d'autres endroits du stade, annonce tous les changements des joueurs qui peuvent intervenir en cours de partie.

On pensait que la formule était, évidemment, valable pour tout le monde, mais on a pu se rendre compte, vendredi soir, à l'occasion du match Argentine-Hongrie, que cela concernait essentiellement les Argentins. En effet, le premier but hongrois qui fut accompagné d'un silence de mort, ne fut pas signalé tout de suite sur le grand panneau lumineux et, de surcroit, ce dernier ne signala jamais le remplacement de Torck par Martos. Au contraire, les deux buts de l'Argentine provoquèrent d'immenses inscriptions et, lorsque Menotti fit rentrer Bertoni et Alonso à la place de Houseman et de Valencia, le tableau s'illumina une bonne dizaine de fois.

ILS ONT DIT

Rep : **« Kempes est capable de gagner un match en une seule action. »**
Happel : **« Cruyff est un joueur très difficile à remplacer, mais nous devons en finir avec le complexe Cruyff. »**
Facchetti : **« L'Italie est supérieure à la France et à la Hongrie. A elle de le démontrer. »**
Calderon : **« Sur le terrain, on est onze contre onze, et le Pérou ne craint personne. Le football se joue avec l'intelligence et la tête froide ; et mon équipe a toutes ces qualités. »**
Mohajerani : **« L'évolution de l'Iran et de tous les pays asiatiques est limitée par des problèmes de contacts, de matches, mais nos joueurs donneront le meilleur d'eux-mêmes. »**
Chetali : **« Nous ne venons pas avec beaucoup d'ambition. Nous désirons apprendre, surtout, et ce sera notre principal but. Nous ne renonçons pas à jouer d'avance un rôle, bien que nous connaissions nos limites.**

● LES AMERICAINS SOUS LE CHARME

La Coupe du monde suscite un intérêt sans précédent aux Etats-Unis.

Dans 40 villes des Etats-Unis, 25 matches du « Mundial » seront retransmis en direct à la télévision en circuit fermé. A New York, le Madison Square Garden (20.000 places) et le Felt Forum (4.000) ont été loués à cette occasion par la société « Magnaverde », qui détient les droits exclusifs pour les Etats-Unis. Le prix des places varie de 12 à 20 dollars. Les rencontre qui ne seront pas diffusées en circuit fermé seront télévisées par plusieurs stations indépendantes.

La presse américaine consacre également une place importante aux événements en Argentine de même que toutes les grandes chaines de télévision.

L'intérêt croissant pour le football manifesté par les Américains, qui espèrent organiser la Coupe du monde dans leur pays en 1990, est ontamment souligné, à la veille du « Mundial », par deux faits : M. Phil Woosnam, directeur exécutif de la ligue nord-américaine (NASL) a annoncé mercredi que le Championnat 1979 sera prolongé d'un mois, et se disputera de la fin mars à la mi-septembre. D'autre part, un Championnat de football en salle vient d'être créé. Il s'agit de la « super soccer league » qui réunira, à partir de juillet, pendant six à huit semaines, huit équipes pour disputer 36 matches.

MEDAILLE DE LA MASCOTTE ET L'EMBLEME OFFICIELS DU CHAMPIONNAT DU MONDE DE FOOTBALL

Diamètre réel 30 mm

En argent massif 999/1000

La mascotte et l'emblème officiels

Pour commémorer cet événement sportif exceptionnel qui est le 11ème championnat du monde de football d'Argentine, il a été autorisé un tirage limité de médailles en argent massif premier titre. Cette médaille présente sur le recto la mascotte officielle, le «GAUCHITO» symbole à la fois de l'Argentine et de son peuple. En tant que mascotte officielle de ce championnat il est représenté ici avec sa cravache à la main et le pied gauche posé sur un ballon de football. Le verso de la médaille porte l'emblème officiel de ce championnat. Il représente d'une façon stylisée, dans un trait très moderne, deux mains qui tiennent un ballon de football.

Une édition à tirage strictement limité aux souscriptions postées avant le 30 / 6 / 78 minuit.

La numismatique française est le seul organisme en France, autorisé et choisi par le centre de distribution officiel des médailles du championnat de football 1978, à distribuer les médailles en métal précieux, portant cet emblème et la mascotte officielle. Il existe une stricte limite d'une seule médaille par souscripteur. Seules pourront être livrées les souscriptions postées avant le 30 juin 1978 minuit. Le prix de chaque médaille est fixé à 140 Frs TTC, incluant les frais d'envoi. Que ce soit pour offrir un cadeau de grande qualité et de prestige, ou pour votre collection personnelle, nous vous recommandons de poster votre titre souscription dès aujourd'hui.

TITRE PERSONNEL DE SOUSCRIPTION

A retourner à la numismatique française 41 rue François 1er 75008 Paris.

Date limite 30 juin 1978 minuit

Veuillez enregistrer ma demande de souscription pour une médaille officielle du championnat du monde de football d'Argentine, au prix de 140 Frs TTC.

Je ne vous envoie pas d'argent aujourd'hui. Je vous règlerai à réception de facture.

M - Mme - Mlle _____

Prénom _____

Adresse _____

Code postal |_|_|_|_|_|

Ville _____

Téléphone _____

Signature

Toute souscription est sujette à l'acceptation de la Numismatique Française
Limite : une médaille par souscription.

FF1